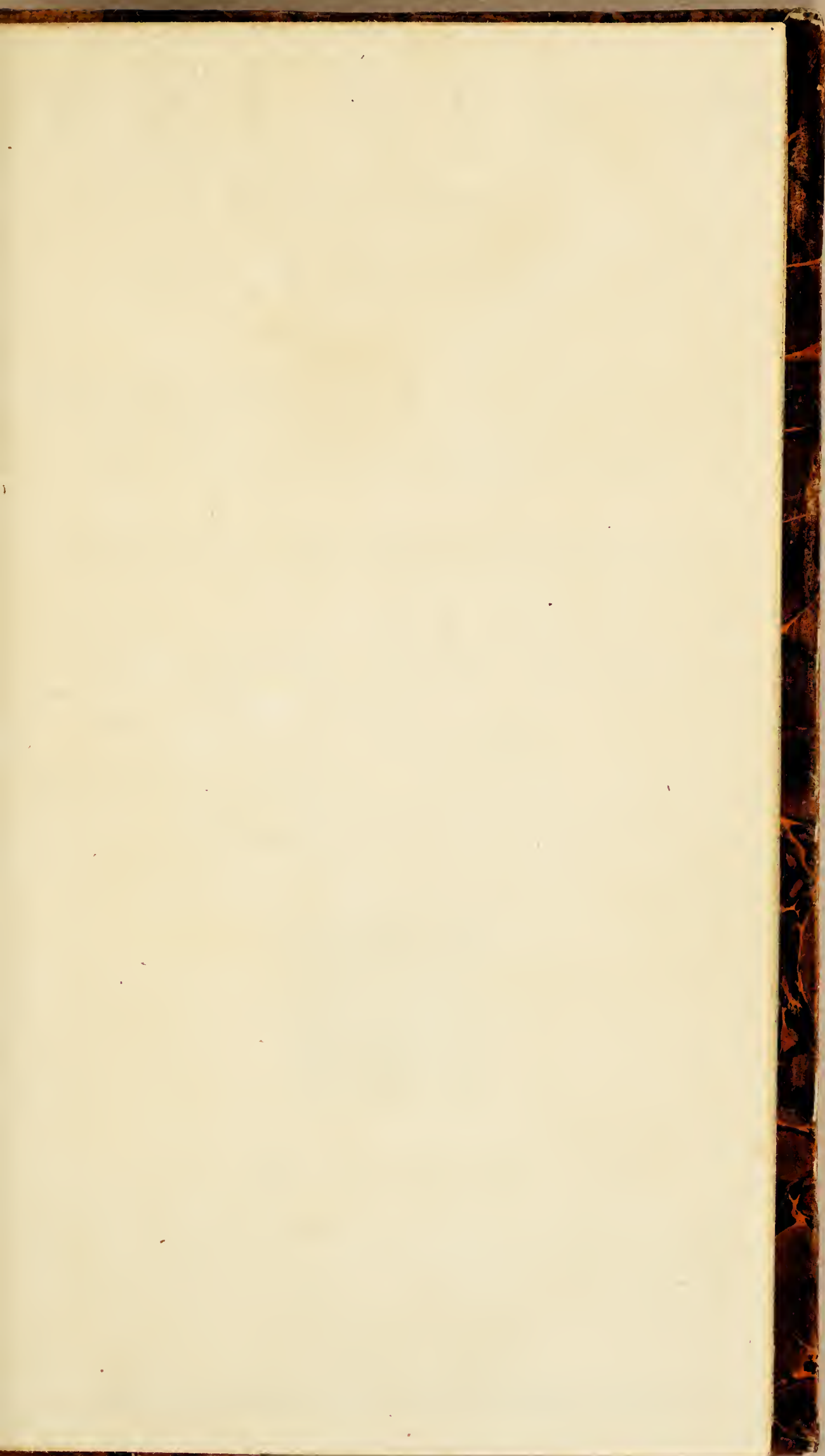


John Carter Brown.



2
50



3315

2

1176

RELATION

travaillée

DES MISSIONS DES PP.

DE LA COMPAGNIE

DE IESVS

Dans les Isles, & dans la terre ferme
de l'Amerique Meridionale.

DIVISE'E EN DEUX PARTIES:

AVEC VNE INTRODUCTION
à la langue des Galibis Sauvages de la
terre ferme de l'Amerique.

Par le Pere PIERRE PELLEPRAT, de
la Compagnie de IESVS.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, & GABRIEL
CRAMOISY, rue S. Iacques, aux Cicognes.

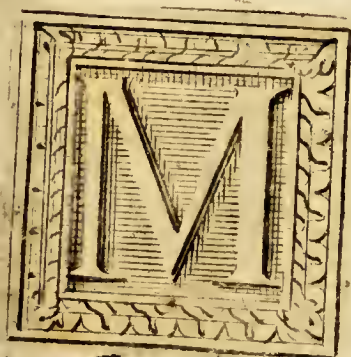
M. DC. LV.

Avec Privilege du Roy, & Approbation.

JOHN CARTER BROWN.



A MONSEIGNEVR
MESSIRE
NICOLAS
FOVCQVET
CHEVALIER,
VICOMTE DE MELVN,
& de Vaux, Ministre d'Estat, Sur-In-
tendant des Finances, & Procureur
General du Roy.



MONSEIGNEVR,

*On m'accuseroit avec raison
l'iniustice, & d'ingratitude, si*

Monsieur vostre pere , ayant
tant contribué à l'établissement
de la Religion Chrestienne dans
l'Amerique , ie ne vous presentois
cette petite Relation , qui en con-
tient le progres. Il n'a pas seule-
ment été l'auteur du dessein qu'on
prit d'envoyer des Peres de nostre
Compagnie dans les Isles , mais il
en a tousiours si puissamment pro-
tegé les Missions , que si elles luy
doivent leur commencement , elles
ne luy sont pas moins obligées de
leur conservation. Pour grandes ,
& pour illustres que soient toutes
les actions de sa vie , qu'il a pas-
sée dans les premieres charges de
la Iustice , & dans les affaires pu-
bliques , j'ose dire qu'il n'y en a
pas de plus glorieuse que celle-cy ;
car si le iugement de Dieu , qui

prefere le gain d'une ame , à la
conquête de tout l'univers , est la
regle de l'estime que nous devons
faire de chaque chose , qui peut
avoir d'assez hauts sentimens
d'une entreprise qui luy en a tant
acquis ? Combien de François au-
roient fini miserablement leur vie
dans le libertinage ; Combien
d'heretiques seroient demeurez
dans l'erreur ; combien d'esclaves
auroient passé de leur captivité ,
dans une servitude eternelle ; En-
fin combien de pauvres Sauvages
seroient morts dans leur infideli-
té ? si Monsieur vostre pere avoit
eu moins de charité pour eux , &
moins de zele pour leur salut .
D'où il est aisé de juger , MON-
SEIGNEUR , combien de person-
nes , & de nations differen-

tes, sont intéressées à prier Dieu pour vostre conservation, & pour la prospérité de vostre illustre famille.

Vous ne vous estes pas seulement porté pour heritier des biens de Monsieur vostre pere, mais comme si la vertu étoit hereditaire en vostre maison, vous avez voulu succeder à tous les emplois de sa charité; il ne s'est point fait de Compagnie, ny d'entreprise pour la conuersion des Sauvages, dont vous n'ayeZ été; vous vous trouvieZ si ponctuellement aux assemblées qui se faisoient en leur faueur, qu'on eust dit que vostre unique occupation étoit de secourir ces pauvres misérables. C'étoit un effet de cette grandeur d'esprit, qui vous rend capable de

tout, & qui vous a fait recevoir
à dixsept ans dans une Cour sou-
ueraine. C'est pour la mesme net-
teté, & solidité de iugement que
vous auez esté admis à vingt &
un an dans le Conseil du Roy,
où vous auez fait paroistre, dans
les emplois que vous y auez eu,
une si grande probité, une capa-
cité si extraordinaire, & un atta-
chement si parfait aux interests
de sa Maiesté, qu'on vous a
iugé digne de deux charges, dont
une seule seroit capab l'd'occuper
les plus grands esprits; & toute la
France voit avec combien de fa-
cilité, & de succez vous vous
en acquitez.

Chacun trouue accès auprès
de vous, vous écoute les pauvres
sans iamais les rebuter, & vous

entendez les affaires qu'on vous
propose, avec autant de patience,
que si vous estiez, particulier.
C'est cette bonté, MONSEIGNEUR,
qui donne la liberté à un pauvre
Ameriquain, de vous offrir ce
petit ouvrage, dont le sujet ne
vous sera pas desagreable; car
pour ne point parler du change-
ment des mœurs des François,
de la conuersion de grand nombre
d'heretiques, & de l'instruction de
douze ou quinze mil esclaves;
vous y verrez l'infidelité attaquée
iusques dans son fort, ie veux di-
re l'Euangile presché dans l'Isle
de S. Vincent, lieu de retraite de
tous les Sauvages Caraïbes, où
aucun Prestre n'auoit encore pu
mettre le pied. C'est dans cette
Isle, où deux de nos Peres laisse-

rent l'année passée la vie , dont nous esperons , que le sang qu'ils respendirent avec celui de Iesus-Christ , lors qu'ils le sacrifioient à l'Autel ; sera une semence feconde du Christianisme , non seulement dans les Isles , mais aussi dans le continent , peuplé d'une infinité de nations barbares , destituées de tout secours , qui sont si dociles , & si bien disposées pour recevoir l'Evangile , qu'elles n'en attendent plus que la predication , pour embrasser la Religion Chrestienne . Nous avons commencé à défri-cher cette terre , nous y avons fait quelques Chrestiens , & nous avons préparé les voyes aux Missionnaires qu'on y voudra enuoier ; pour l'usage desquels , j'ay adioû-té à la fin de cette Relation , un

petit traité de la langue des Sauvages, qui trouvera, ie m'assure, place dans vostre belle Bibliothèque, laquelle pour nombreuse, & bien fournie qu'elle soit, ne rebutera pas ce nouveau venu, dont le langage est inconnu à tous les doctes. Agreez donc, MONSIEUR, ce petit témoignage de reconnoissance, de la part de tous nos missionnaires de l'Amérique, qui tenans Monsieur vostre pere pour l'auteur de la Mission des Isles, vous prient tres-humblement de prendre la protection de celle de la terre ferme; c'est une grace que j'ose me promettre de vostre bonté, de laquelle nostre Compagnie a tant receu de preuves, & en reçoit encore tous les iours, que le corps, & tous les par-

*ticuliers seront obligez de conti-
nuer pour vous leurs vœux, &
leurs prieres, & entre tous les au-
tres, moy qui suis,*

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeissant, &
tres-obligé seruiteur en Nostre Seign.
PIERRE PELLEPRAT de la
Compagnie de IESVS.

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reine mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chasteau du Louure, ancien Escheuin, Consul & Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé: *Relation des Missions des P.P. de la Compagnie de Iesus dans les Isles, & dans la terre ferme de l'Amerique Meridionale. Avec l'Introduction à la langue des Galibis, &c. composé par le P. PIERRE PELLEPRAT, de la mesme Compagnie.* Et ce pendant le temps & espace de neuf années consecutives. Avec defenses à tous Libraires & Imprimeurs de l'imprimer, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris au mois de Iuillet, 1655. Signé, Par le Roy en son Conseil,
C R A M O I S Y.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS LOVIS CELLOT Prouin-
cial de la Compagnie de IESVS en la
Prouince de France, permettons à Se-
bastien Cramoisy, Marchand Libraire
Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, & de
la Reine mere de sa Maiesté, Directeur
del'Imprimerie Royale au Chasteau du
Louure, ancien Escheuin, Consul, &
Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire
imprimer, vn liure intitulé : *Relation des
Missions des Peres de la Compagnie de IESVS
dans les Isles, & dans la terre ferme de l'A-
merique Meridionale. Avec l'Introduction à
la langue des Galibis, &c.* composé par le
P. PIERRE PELLEPRAT de la mes-
me Compagnie. En foy dequoy nous a-
uons signé la presente à Paris le dix-
huitième May 1655.

Signé, LOVIS CELLOT.

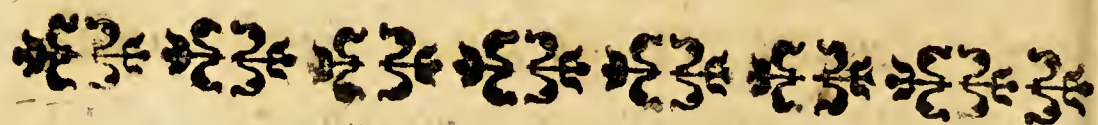


TABLE DES CHAPITRES
contenus en ce Liure.

RELATION DES MISSIONS
des Peres de la Compagnie de Iesus
dans les Isles, & dans la terre fer-
me de l'Amerique Meridionale.

P R E M I E R E P A R T I E.

Des Isles de l'Amerique.

C HAP. I. Dupays en general,	pag. I
Ch. II. Premier voyage de nos Peres , aux Isles, & leurs emplois ,	p. 12
Ch. III. De la conuersion des heretiques,	p. 24
Ch. IV. Des missions que nos Peres ont faites aux Isles voisines, pour l'assistance des François ,	p. 30
Ch. V. De la Mission Irlandoise ,	p. 36
Ch. VI. De l'instruction des Negres, & des Sauuages esclaués ,	p. 50
Ch. VII. Missions des Sauuages de la Marti- nique, & de Saint Vincent ,	p. 67
Ch. VIII. Le massacre des Peres Aubergeon,	

TABLE DES CHAPITRES.

*& Gueimu, & de deux ieunes hommes
François qui les accompagnoient, p. 78*

SECONDE PARTIE.

De la terre ferme de l'Amerique.

CHAP. I. Premier voyage du Pere Mé-
land en la terre ferme, & la description
du pays, pag. 1

Ch. II. Second voyage du P. Méland en terre
ferme, & ce qui nous arriva en chemin, p. 15

Ch. III. Nostre arriuée à Oüarabiche, & le
depart du P. Méland pour S. Thomas, p. 25.

Ch. IV. Des auantages, & des merueilles de
ce pays, p. 34

Ch. V. Continuation de la mesme matiere, 46

Ch. VI. Du grand nombre des Sauvages de
ces contrées, & de leur police, p. 52

Ch. VII. De leurs coustumes, & façons de
faire, p. 63

Ch. VIII. De leurs mœurs, & de leurs dis-
positions à receuoir la foy, p. 74

Ch. IX. Mon occupation en terre ferme, p. 87

Ch. X. Des baptesmes que nous auons faits
à Oüarabiche, p. 99

Ch. XI. Les Sauvages demandent des Fran-
çois en leurs terres, p. 105.

TABLE DES CHAPITRES.
Ch. XII. Mon depart d'Oüarabiche pour les
Isles, & mon retour en France, p. 113
Extrait d'une lettre de S. Christophle du 14. de
Juin 1655. contenant quelques nouvelles du
pays.

Introduction à la langue des Galibis
Sauuages de la terre ferme de l'A-
merique meridionale.

Fautes suruenues en l'impression.

Premiere partie.

P Age 79. ligne 16. lisez, meur.
Page 88. ligne 22. lisez, voyons.

Seconde partie.

Page 7. ligne 19. lisez 1400. lieuës.
Page 33. ligne 15. lisez, courut.
Page 48. ligne 22. lisez, en ce pays.
Page 105. ligne 14. lisez, Chapitre.
Page 111. ligne 27. lisez, celui.



I. PARTIE.
DES ISLES
de l'Amerique.

CHAPITRE PREMIER.

Du Pays en general.



E parleray dans cette Relation des Isles de l'Amerique, que les François habitent dans la zone torride, au delà du Tropique du Cancre, depuis le dixième degré iusques au vingtième d'élévation du Pole Septentrional: & d'une grande étendue de pays du continent, ou de la terre ferme, qui a la mer pour limites au Nordest, & au Sud des terres presque infinies, pleines de peuples, & de na-

tions Sauvages, dont on n'a aucune connoissance : ie luy donneray pour terme au Suest la riuere des Amazones, & au Norouest la forteresse de Comana, bastie par les Espagnols sur la coste de la mer dans la nouvelle Andalouzie, quatre cens lieuës au dessus de la mesme riuere des Amazones, vis à vis de l'Isle de la Marguerite. Pour ne pas confondre le continent avec les Isles, ie diuiseray cette Relation en deux parties : en la premiere ie parleray des Isles ; & en la seconde de la terre ferme.

Comme l'air que nous respirons est la moitié de nostre vie, il est infiniment dommageable aux lieux où il est froid, ou chaud par excès : c'est ce qui a donné occasion d'erreur aux anciens, qui ne se pouuoient persuader que les terres qui sont entre les Tropiques, ou sous les 2. poles, fussent habitables : car pour ce qui regarde la zone torride, dans laquelle sont tous les pays dont ie dois traiter, n'auoient-ils pas quelque fondement de croire que les hommes ne pouuoient viure dans des pays dont les moindres chaleurs sont aussi grandes que les plus excessiues de l'Europe ? où il n'y a point

d'Hiuer, de l'rintemps, ny d'Automne, mais vn Esté perpetuel? & où le Soleil a tant d'actiuité, que les haches, & semblables ferremens exposez à ses rayons perdent leur trempe, comme si on les auoit fait passer par le feu? quelle impression cet astre ne feroit-il pas sur les corps des hommes qui ne sont ny de fer, ny d'acier, si la Diuine Prouidence qui étend ses soins sur les habitans de ces contrées, aussi bien que sur les plus fleurissantes nations de la terre, ne modereroit cette ardeur extrême par de frequentes pluyes, & par des vents quasi continuels? Ce n'est pas que ce temperament oste tout ce qu'il y a de rude, & de fâcheux dans l'Amerique: mais où trouuera-t-on vn pays sur la terre qui n'ait ses incommoditez? Il n'est plus de Paradis terrestre, ny de lieux où l'on n'ait rien à souffrir. Si les Isles ont quelque chose de rebutant, il faut sans doute qu'elles ayent de puissans charmes pour attirer les premieres nations du monde. On y voit auourd'huy des François, des Espagnols, des Anglois, des Hollandois, & des Danois, qui ont quitté des pays si riches, & si commodes pour venir habiter des con-

trées où ils n'estoient inuitez que par l'avantage du lieu, & par l'esperance d'une meilleure fortune.

Quoy que les Espagnols ayent passé aux Isles avant toutes les autres nations de l'Europe; & mêmes leur ayent donné les noms qu'elles retiennent encore à present: ils n'en possèdent neantmoins que cinq ou six. L'année 1625. les François, sous la conduite de Monsieur de Nambuc, Gentilhomme de cœur, s'establirent dans l'Isle de S. Christophle: Les Anglois s'y estant rencontrez en mesme temps, & pour le mesme dessein, toute l'Isle fut diuisée, & partagée entre ces deux nations, qui depuis l'ont tousiours possédée, & y vivent en bonne intelligence.

Monsieur de Nambuc voyant que l'entreprise de S. Christophle luy avoit si heureusement reüssi, avoit dessein d'envoyer une colonie Françoise dans l'Isle de la Gardeloupe: mais il fut prevenu par Messieurs de l'Olive, & du Plessis, qui y menerent des habitans de France, l'an 1635. C'est pourquoy craignant que quelque autre ne s'emparast aussi de la Martinique; il y passa dès cette mesme

année, & obligea les Sauvages à luy céder vne partie de cette belle, & grande Isle, & à se retirer en l'autre. Il y laissa pour commandant Monsieur du Pont, lequel ayant esté pris sur mer, peu de temps après par les Espagnols, il en donna le Gouuernement à Monsieur du Parquet, son neveu, vray heritier de son courage & de sa bonne conduite.

Depuis ce temps-là les François n'ont pas seulement conserué ces trois Isles, mais s'y estant multipliez iusques au nombre de quinze ou seize mille, ils se sont encore établis dans celles de Sainte Croix, de S. Martin, de la Tortuë, de S. Barthelemy, de la Grenade, de Sainte Aloufie, & de Marigalande; desquelles ie parleray ailleurs, ne voulant pas traiter dans ce Chapitre de chaque lieu en particulier; mais seulement des choses qui sont communes à tout le pays. Commençons par les viures.

Le pain ordinaire des Isles, qu'on nomme Cassaue, se fait de la racine d'une plante appelée Magnoc, dont on tire premierement le suc dans vne presse, & qu'on fait cuire en suite sur vne plaque de fer, sur laquelle on l'étend en forme de

gasteau. Le suc qu'on en tire est vn venin present pour toute sorte d'animaux, & mesmes pour les hommes: Les Sauvages s'en seruent neantmoins pour en faire de labouillie, qu'ils appellent *Cassiri*: il faut que le feu luy oste toute cette malignité; pour en pouuoir manger, sans en receuoir de dommage.

La Boisson commune est appelée *Ouïcou*, ou *Maby*: on la fait, en détrem-pant de la Cassaue dans l'eau, avec quel-qu'autre racine qu'on y mesle: quand on y adioust des fruits de certains arbres, les Sauvages l'appellent *ouïcou ieiue-bérembo*, c'est à dire du ouïcou de fruits d'arbre. Tous ces breuages ne sont pas seulement agreables, & nourrissans; mais ils ont la force d'enyurer, quand on en prend par excès.

Le Froment qu'on sème dans ces contrées monte à la hauteur de huit ou dix pieds, mais il ne graine pas comme en Europe. La Vigne qu'on y plante est extrêmement feconde: elle est chargée de raisins en tout temps; & si on se vouloit donner la peine de la cultiuer, on y pourroit faire vendange trois fois dans vne mesme année, & en recueillir de bon vin;

mais les habitans de l'Amerique trouvent plus de profit à faire du Petun , & du Sucre , qu'à trauailler à la vigne : il est vray que le commerce que l'Europe entretient avec les Isles supplée à ce défaut ; & qu'encore qu'on n'y fasse ny vendange, ny moisson, il s'y trouue abondance de vins , & de farines.

Pour ce qui regarde la terre des Isles, elle est si fertile , & de si grand rapport , qu'un grain de petit Mil de France y pousse quatre , ou cinq chalumeaux de la hauteur de neuf à dix pieds , qui sont tous chargez d'épis remplis de grain : le Ris y multiplie si fort , qu'on en fait la leuée quatre ou cinq fois , auant qu'il soit besoin d'en semer d'autre : les arbres fruitiers portent en mesme temps des fleurs , des boutons , & des fruits : les graines de nos herbes potageres , & de la pluspart des plantes de l'Europe , iettées en terre, germent & poussent en tout temps : Il y a des pois que les Insulaires appellent pois de sept , & de dix ans ; parce qu'un mesme pied en produit incessamment pendant tout ce temps là : on y trouue aussi de bons fruits, dont l'Anana est le plus excellent ; aussi

porte-t-il vne couronne, comme le roy de tous les autres. L'air, & la terre sont si propres pour les Melons, & pour les Figues, qu'on y en mange en toutes les saisons, & en tous les iours de l'année.

Je ne parle point de la pêche qui est vn secours tousiours present, & assuré aux habitans du pais: la chasse n'est plus si bonne, ny si heureuse qu'au commencement, la multitude des habitans ayant rendu le gibier plus rare: Mais s'ils ne trouuent plus tant de Ramiers, ny de Perdrix, ils nourrissent des animaux domestiques qu'ils n'auoient pas auparavant: car on voit à present dans les Isles des Bœufs, des Moutons, des Cheures, & des Pourceaux: & on y eleue toute sorte de volailles, qui y est plus feconde, qu'en Europe.

La monoye ordinaire du pays est le Petun, & le Sucre. Les estrangers y apportent des vins, de la biere, de l'eau de vie, des huiles, du beurre, des chairs salées, du biscuit, des toiles, des estoques, & toutes les autres choses necessaires à l'entretien des habitans: & en échange ils reçoient de nos Insulaires du Petun, de l'Indigo, de l'écaille de Tortuë, du

Gingembre, de la Casse, & du Sucre, qui sont toutes les richesses de ces contrées. J'ay dit que les Marchands en remportent du Sucre, parce que depuis quelque temps on en fait de fort bon dans les Isles, & particulièrement à S. Christophle, où il y a plusieurs Succrieres.

J'ay déjà rencontré tant de personnes, qui ont désiré sçavoir de moy comment se fait le Sucre; que ie me crois obligé d'en dire vn mot, pour satisfaire à tous ceux qui pourroient auoir la mesme curiosité. Ces pays portent les Canes dont on fait le Sucre, lesquelles estant coupées par morceaux, & mises en terre poussent en peu de temps des reiettons qui grossissent, & meurissent dans huit ou dix mois: on les coupe, & on les écrase dans des moulins faits à cet usage, pour en tirer le suc, qu'on fait passer successiuelement par trois chaudieres, dans lesquelles à proportion de la chaleur, il reçoit tousiours differente cuisson; & quand il est suffisamment purifié on le fait épaisir dans vne quatriéme qu'on nomme la batterie; d'où on le tire en suite pour le faire grainer, & le laisser

refroidir dans la cinquième, & la dernière chaudière, qui n'est pas de même figure ny si profonde que les autres : avant qu'il soit entièrement refroidi, on le met dans de petites caisses de bois, larges en haut, & qui se terminent en pointe par le bas, où il y a une petite ouverture par laquelle le sirop s'écoule. Jusques icy ce n'est encore que Castonade qu'il faut raffiner tout de nouveau, & faire blanchir avec une espèce de lexiue, pour en faire des pains de Sucre; qui comme on peut iuger de ce que j'en ay dit, passe par bien des mains, & donne bien de la peine avant qu'il soit en cet estat. L'Indigo, & le Petun ne demandent gueres moins de travail, & de soin, que le Sucre.

Je ne puis finir ce Chapitre, que ie ne dise vn mot des Soulfrieres qu'on voit aux Isles. Elles sont dans des precipices effroyables, ou dans des montagnes escarpées, & de tres-difficile accès : la terre y est bruslante, & on la voit en quelques endroits à demy iaune, & en d'autres entièrement changée en Soulfre. S'il s'y rencontre des trous remplis d'eau, & que ces espaces soient estroits, on y en-

tend vn bruit semblable à celuy que font les Mareschaux, & les Forgerons, battans le fer sur leurs enclumes : si les ouuertures sont larges, & profondes, vous croiriez estre au milieu de plusieurs cheutes d'eau, ou d'une mer extraordinairement agitée. Nos François qui ne sçauoient pas la cause d'un effet si surprenant, m'asseuroient qu'on y entendoit de temps en temps des cris, & des éclats de voix de personnes qui gémissoient, & qui se plaignoient; ils me disoient mille autres réueries là dessus: mais estant allé voir la Soulfriere de S. Christofle, ie trouuay que l'eau échauffée par le Soulfre, & bouillante comme si elle eust esté sur vn grand feu, estoit la seule cause de tout ce bruit.

On peut tirer vne suffisante connoissance du temporel des Isles, de ce que j'en ay rapporté dans ce Chapitre; passons au principal, & parlons maintenant du spirituel.

CHAPITRE II.

*Premier voyage de nos Peres aux Isles,
& leurs emplois.*

IL y auoit déia quelques années que les François habitoient les Isles, quand Monsieur Foucquet, Conseiller d'Estat, assez connu par sa pieté, & par sa grande capacité dans les affaires, porta Messieurs de la Compagnie de l'Amerique à demander de nos Peres pour assister les François, & trauailler à l'instruction des Sauvages: & comme il auoit vne tres-grande affection pour la conuersion des Infideles, il voulut luy mesme en faire la proposition à nos Superieurs; qui accepterent d'autant plus volontiers cet employ, qu'il estoit tres-conforme à nostre institut, & qu'il nous estoit offert par vne personne de ce merite.

Deux Peres & vn Frere furent destinez pour donner commencement à cette Mission, qui s'estant embarquez à Nantes sur la fin de l'an 1638. arriuerent après vne longue, & penible navigation, le iour du Vendredy S. de l'année

suivante , à l'Isle de la Martinique, qu'on avoit choisie , comme la plus avantageuse à la conuersion des Sauvages , d'autant qu'il en estoit resté beaucoup dans cette Isle , & qu'elle estoit voisine de plusieurs autres , où il y en avoit grand nombre : Joint aussi que n'étant pas esloignée de la terre ferme on y pouvoit passer commodement , & s'établir parmy les nations qui y sont, au salut desquelles on pensoit dès ce temps-là.

Cette nouvelle colonie grossit si fort en peu de temps , que nous fûmes obligez de demander vn renfort de missionnaires le petit nombre qui y estoit ne pouvant rendre l'assistance necessaire aux François , & vacquer à la conuersion des Sauvages. Quelques années après nous fumes appelez , & établis dans l'Isle de S. Christophle : & depuis trois ou quatre ans en celle de la Gardeloupe.

Outre les emplois que nous auons en ces trois Isles , nous faisons de temps en temps des missions aux autres, destituées d'Ecclesiastiques, pour secourir les François , & gagner à Dieu les Infideles. Je traiteray premierement des services que nos Peres ont rendus dans les lieux

où ils font leur residence : & en suite de leurs voyages aux Isles voisines : reservant à parler , à la fin de cette premiere partie , de ce qu'ils font pour l'instruction des esclaves , & des Sauvages Caraïbes.

Comme ces Isles n'ont point encore esté pourueuës de Pasteurs ordinaires , nous n'y auons pas seulement les emplois propres de nostre Compagnie , mais nous y exerçons de plus les fonctions curiales. C'est ce qui red les trauaux de cette mission fort grands : d'autant que nos Insulaires ne demeurans pas dans vn mesme enclos de muraille cōme dans les villes ; & leurs petites maisons, qu'ils nomment cases, n'estant pas ramassées comme nos villages, mais toutes écartées les vnes des autres, il faut à toute heure entreprendre des voyages tres-fâcheux, & tres-pénibles pour assister les malades , & leur porter les Sacremens : à peine estes vous reuenu de confesser d'vn lieu , qu'on vous appelle pour porter l'Extreme-onction dans vn autre ; où quelquefois on vous vient prendre pour aller baptiser vn Esclau qui va mourir. Ce qui ne se peut faire sans beaucoup d'incommodité, par-

ticulierement à la Martinique, où il faut ordinairement grimper des montagnes escarpées, & marcher par des chemins fort rudes, & difficiles, bien souuent de nuit, & pendant les plus grandes chaleurs du iour.

Quoy que i'aye dit au Chap. preccdent, que le nombre des François établis dans les Isles se montoit à quinze ou seize mille: ie n'ay pas neantmoins pretendu y comprendre les forains, & ceux qui n'y venans que pour le trafic n'y font pas leur seiour ordinaire, & n'y sont que comme des oiseaux de passage. Il y faut adioûter grand nombre de Marchands, & de Matelots, qui y viennent tous les ans de diuers ports de France, pour le commerce, & qui n'y resident que cinq ou six mois. Ceux-cy augmentent notablement les occupations, & les emplois de nos Peres, car il n'en est gueres qui pendant ce temps-là ne se serue de l'occasion, pour receuoir les Sacremens. Plusieurs ne sont pas sitost arriuez aux Isles, qu'ils se confessent: ce que quelques-vns font mêmes tous les quinze iours: Mais tous ordinairement ont accoustumé de le faire à leur depart; ne

voulans pas s'exposer aux dangers de la mer en mauuais estat. Je pourrois adioûter à ceux-cy les Europeans Catholiques de diuerfes autres nations qui trafiquent aux Ifles, & particulièrement beaucoup de Hollandois, d'Anglois, & d'Irlandois qui y rencontrans des Miffionnaires qui entendent leur langue font le même que les François. Il ne se paffe point d'année qu'il n'y vienne quatre-vingts ou cent vaisseaux de toutes nations, qui donnent beaucoup d'occupation à nos Peres, nommément pendant leurs maladies.

Depuis cinq ou fix ans on remarque des changemens si notables dans les mœurs de la pluspart des habitans des Ifles, & particulièrement à S. Christophle, que plusieurs de ceux qui auparauant auoient peine à se confesser vne fois l'an, le font quasi tous les huit iours avec grande deuotion, & non seulement ne font pas vicieux, & déreglez, comme on s' imagine en France, mais pratiquent des vertus qu'on aura peine à croire. I'en apporteray vne preuue, qui ne peut estre suspecte, puisqu'elle a autant de témoins qu'il y a d'habitans dans S. Christophle.

Les années 1652. & 1653. cette Isle fut
affligée

affligée de beaucoup de maladies tres-dangereuses : & comme il se rencontra en mesme temps vne extrême necessité de viures , plusieurs personnes moururent faute de nourriture , & de secours : on voyoit de pauvres seruiteurs malades , abandonnez de leurs maistres , se traîner de quartier en quartier , & de case en case , pour y mandier quelque aliment , la pluspart , faisans des efforts au dessus de leurs forces , mouroient en chemin , ou à la porte des cases où on ne vouloit , & souuent on ne pouuoit , leur donner aucun soulagement.

Ce spectacle toucha sensiblement nos Peres , qui penserent efficacement à pourvoir à des maux si pressans : chacun fait de son costé ce qu'il peut , & se sert de toutes les industries que la charité luy suggere : on represente aux particuliers qui y pouuoient contribuer ou de leur credit , ou de leurs moyens , l'obligation qu'ils auoient de secourir ces pauvres miserables ; & on en parle aux sermons avec tout le zele que demande vne si grande necessité.

Vn de nos Missionnaires prend pour suiet de ses instructions familiares , &

de ses exhortations la charité du prochain : il fait en peu de temps tant d'impression dans les esprits , qu'on ne pense plus qu'à l'assistance des malades : on court à la campagne , & en tous les lieux où on espere rencontrer quelqu'un de ces pauvres abandonnez ; il n'y a quasi pas de maistre de case qui n'en retire au moins vn chez soy , & qui n'en prenne autant de soin que d'un de ses propres enfans. Aussi tost que leur malade estoit ou mort, ou guery , ils en cherchoient incontinent vn autre ; & s'il ne s'en trouvoit pas assez pour contenter la charité de tous, ils entroient en vne sainte contestation à qui emporteroit chez soy celui qu'ils auoient rencontré.

Leur charité au lieu de se ralentir augmente tous les iours : plusieurs ieunes hommes se sont depuis ce temps-là entièrement consacrez au seruice de Dieu , particulièrement dans l'assistance du prochain ; comme ils n'épargnent rien pour soulager en leurs necessitez corporelles les miserables, ils font aussi leur possible pour secourir les ames dans le besoin , disposans pour cet effet les malades , par leurs bons auis , à bien

mourir, & leur procurant avec vn soin incroyable les Sacremens de l'Eglise. Pour s'employer avec plus de liberté à toute sorte de bonnes œuvres, ils se contentent des choses necessaires à la vie, & ne pensent point à pousser plus auant leur fortune. Quel changement en des personnes qui estoient venuës dans les Isles à tout autre dessein!

Puisque ie suis sur le discours de la charité que les habitans de S. Christophle exercerent enuers les malades, ie rapporteray icy ce qui arriua pour lors dans cette Isle à la mesme occasion : Deux ieunes François auoient retiré vn Irlandois malade dans leur case, où après luy auoir rendu pendant quelques iours toute sorte d'assistance, ils crurent que ce pauvre homme estoit hors de danger : c'est pourquoy estimans qu'ils le pouuoient quitter pour peu de temps, l'un se rédit au Corps de garde, où il estoit obligé de se trouuer, & l'autre alla à la Chapelle pour y entendre la Messe : quoy qu'ils fussent éloignez de leur case de trois quarts de lieuë, ils entendirent tous deux la voix de leur malade : celuy qui estoit au Corps de garde court promptement.

ment à la Chapelle, & demande à son compagnon en quel estat il l'a laissé? & où il est? l'assurant qu'il venoit de l'entendre reciter distinctement son *Pater*, du mesme ton qu'il auoit accoustumé de le faire en leur presence. Celuy qui estoit en la Chapelle répond, qu'il auoit ouï la mesme chose: il quitte aussitost la Messe, se rend promptement dans sa case, & y trouue le malade agonisant. Ce ieune homme sans perdre temps appelle vn de nos Peres pour luy donner l'Extreme-onction, car il auoit déia receu le S. Viatique vn peu auparavant. On ne luy eut pas plustost conféré ce Sacrement, qu'il expira.

Comme i'ay crû deuoir rendre ce témoignage à la vertu des habitans des Isles; ie pense aussi estre obligé de blâmer le procedé de quelques autres envers les seruiteurs qu'on nomme Engagez; afin qu'on y apporte le remede conuenable.

Les Engagez sont des Europeens qu'on transporte aux Isles pour y seruir les habitans; on les appelle Engagez, parce qu'ils sont obligez de seruir pendãt trois ans ceux qui ont fait les frais de leur

voyage, qui peuuent ceder, ou vendre à d'autres le droit qu'ils ont sur leur persōne, & sur leur liberté pendāt ces trois années, lesquelles estant expirées ils reçoivent pour salaire de leurs seruices trois cens liures de Petun; & demeurent en liberté de retourner en Europe, ou de traualler à y establir leur petite fortune.

La pluspart de ceux qui font ce trafic abusent de la simplicité de plusieurs personnes, à qui ils font croire que tout rit aux Isles, que le pays abonde en toutes choses, qu'il y a peu à traualler, & beaucoup à gagner: ils ne trompent pas seulement les pauvres, mais ils seduissent aussi quelquefois des enfans de Maison, leur faisant entendre qu'on ne vit dans l'Amérique que d'Hortolans, & de Perdreaux, & que les maisons y sont couuertes de Sucre (parce qu'on les couure ordinairement de cannes dont il se fait), & par semblables faussetez débouchent de ieunes enfans qu'ils enleuent à l'insceu de leurs parens: Il s'en trouue d'assez méchans, & d'assez fourbes pour les faire entrer dans leurs Nauires, sous diuers pretextes, & quand ils y sont ils les retiennent par force, &

les passent malgré eux dans les Isles , où ils les vendent bien souuent à des Maîtres qui les nourrissent tres-mal , les font traualler excessiuemēt, & au dessus de leurs forces, & les traittent avec tant d'inhumanité, que plusieurs y meurent dans peu de temps. Il seroit à souhaiter qu'on apportast quelque police à vn si grand desordre.

Je diray au suiet des seruiteurs engagez, que i'ay esté surpris d'en trouuer plusieurs dans vne entiere ignorance des mysteres de nostre foy. Je ne pouois conceuoir comment des personnes qui auoient esté eleuées parmy des Chrestiens n'auoient pas eu soin de se faire instruire des choses necessaires à leur salut ; non seulement ils ne sçauoient pas prier Dieu , mais mesme à peine pouuoient-ils former le signe de la Croix. C'est vn surcroist d'occupation pour nos Peres, qui outre les instructions familiaires qu'ils leur font publiquemēt tous les Dimanches , & les iours de Feste , vont quelquefois dans les cases de leurs maîtres , les iours ouuriers, pour leur faire le catechisme.

Je rapporteray à ce propos vne agrea-

ble rencontre que ie fis dans l'Isle de la Martinique. Sur la fin du mois d'Octobre dernier, ie trouuay en mon chemin vn ieune seruiteur engagé qui trauailloit dans vn champ avec vn esclaué Negre; ie m'informay de luy si cet esclaué estoit baptisé, & s'il sçauoit prier Dieu? à quoy m'ayant répondu que non, ie l'exhortay à luy apprendre les prieres que nous leur faisons reciter au soir, & au matin, & l'assuray qu'il feroit vne chose agreable à Dieu. Ce pauvre enfant fut touché de cette parole, & me repartit avec vne ingenuité, & candeur bien aimable: Helas! mon Pere, ie ne sçay pas prier Dieu; parce que ie suis Huguenot. Luy ayant demandé son pays, il me dit qu'il estoit de l'Isle de Gerzay fuiete à l'Angleterre. Je luy promis de l'enseigner, & l'obligeay à me venir trouuer les Festes, & les Dimanches pour ce suiet: ce qu'ayant fait dès le lendemain, ie l'instruisis des mysteres de la Religion Catholique, qu'il embrassa tres-volontiers, y estant déia tout disposé. Mais puisque i'ay commencé à parler de la conuersion des Heretiques, i'en traiteray tout au long au Chapitre suiuant.

CHAPITRE III.

De la Conuersion des Heretiques.

C'E n'est pas sans raison que ie mets au nombre des emplois de nos Peres la conuersion des Heretiques ; car encore que Dieu ait fait la grace à plusieurs de se reconnoistre, ceux qui viennent aux Isles toutes les années de diuers ports de France, & particulièrement de Diepe, & de la Rochelle, villes fort infectées d'heresie, nous fournissent tousiours de nouvelles occupations.

Nos Peres ne sont pas les seuls qui trauaillent à les remettre dans le bon chemin, il se trouue plusieurs habitans Catholiques qui font les premieres impressions dans leur esprit, & qui nous les amènent pour les instruire. Ceux qui commandent dans les Isles ont aussi grande part en leur conuersion, faisans garder exactement les Edits du Roy, qui defendent aux Heretiques l'exercice de leur pretenduë Religion dans l'Amerique : d'où il arriue que n'ayans ny Temples, ny Ministres qui les entretiennent

& qui les confirment dans leurs erreurs, on trouue moins de resistance à leur faire embrasser la Foy Catholique.

On en gagne souuent 30. & 40. dans vn mois, & si i'en voulois faire le dénombrement, il se trouueroit qu'il s'en est conuertý plus de douze ou treize cens depuis nostre établissement dans les Isles. Je ferois vn iuste volume, au lieu d'une Relation, si ie racontois icy toutes les conuersions particulieres que Dieu a faites, par nos Peres, dans vne seule année. Je me contenteray d'en rapporter trois.

La premiere sera d'un Canonier, lequel passant vn iour sur le midy, près de l'Eglise du fort Saint Pierre dans l'Isle de la Martinique, entendit vne voix qui l'appella, prononçant deux fois son nom fort distinctement: il s'arreste, & regarde de tous costez pour decouvrir celuy qui l'appelloit, mais ne voyant personne il continue son chemin: à peine auoit-il fait quelque pas qu'il entendit la même voix; il crut qu'elle venoit de l'Eglise, il y entre, il cherche soigneusement par tout, mêmes iusques sous l'Autel celuy qui l'auoit appelé, &

n'y trouuant personne, reprend son chemin : mais il ne fut pas plustost fort de l'Eglise, qu'on l'appelle pour la troisiéme fois aussi distinctement que la premiere & la seconde ; mais comme il n'y auoit point d'endroit ny dedans ny aux enuiron de l'Eglise, qu'il n'eust déia visité, il crut qu'il seroit inutile d'y chercher dauantage. Cette voix ne s'arresta pas aux oreilles, elle passa iusqu'au cœur de ce bon homme, & s'y fit si bien entendre, qu'il alla trouuer aussi tost vn de nos Peres, & luy demanda son sentiment sur ce qui s'estoit passé : le Pere luy répondit, que la voix qu'il auoit ouïe estoit probablement celle du bon Pasteur qui l'appelloit, comme vne pauvre brebis égarée, pour la ramener au bercail ; que ce bon Pasteur estoit veritablement dans le S. Sacrement qui reposoit en l'Eglise d'où on l'auoit appelé, qu'il l'y deuoit reconnoistre, & l'y adorer dorefnauant. Bien qu'il fut deslors viuement touché, il se ne rendit pourtant que cinq ans après.

Le second exemple des Heretiques conuertis est d'vn ieune homme de Poitiers, qui pour auoir demeuré quelque

temps parmy les Hollandois auoit embrassé leurs erreurs , & se remit au bon chemin, après auoir veu ce que ie vay raconter.

Les Peres Aubergeon , Gueimu , & moy nous embarquames à la Rochelle, pour passer aux Isles , l'année 1651. dans vn vaisseau, dont l'equipage & mesmes plusieurs des passagers estoient Huguenots : Le Chirurgien qui l'estoit aussi, nous apporta sur le tillac vn ieune homme Catholique qui estoit à l'extremité, & se tournant vers nous , nous dit que nous auions grand tort d'auoir laissé mourir sans assistance vn homme qui estoit de nostre Religion. On luy repartit qu'il estoit plus coupable que personne, de l'auoir ainsi laissé perir, sans en auertir ceux qui l'eussent infailiblement secouru ; qu'on ne pouuoit pas remedier à vn mal inconnu ; & qu'on n'auoit pas eu lieu de croire qu'un homme qui montoit tous les iours sur le pont , pour prendre ses repas avec les autres , fust si proche de sa fin. Cependant qu'un de nos Peres parloit de la sorte , vn autre estoit auprès du moribond, & tâchoit de tirer de luy quel-

que signe de douleur de ses pechez pour luy donner l'absolution , mais il n'en put auoir que de fort incertains ; ce qui fut cause qu'il ne luy dōna que sous condition qu'il en fust capable. Le Pere prenant ensuite son surplis luy donna l'Extreme-onction, & dit aux Huguenots qui le regardoient faire : *Vos Ministres vous abusent, Messieurs, vous faisant croire que l'Extreme-onction a cessé d'estre vn Sacremēt dans l'Eglise, parce qu'elle n'a plus la vertu de guerir les malades : si vous doutez de ce que ie vous dis, vous pourrez vous en éclaircir dans quelques-vnes de vos Bibles imprimées à Geneue, dans lesquelles vous lirez aux notes marginales sur le Chapitre cinquième de l'Epistre de S. Iacques, ces paroles del'Extreme-onction; C'a esté autrefois vn Sacrement, qui a cessé avec le don de guerisons. Ce qui n'est pas veritable, car il arriue encore quelquefois que ce Sacremēt rend la santé aux malades, & Dieu voulut qu'il la rendist à ce pauvre moribond, car on n'eut pas si tost acheué les prieres, qu'on recite ordinairement après l'administration de ce Sacrement, qu'il parla aussi librement qu'il auoit iamais fait, & se trouua en parfaite santé.*

Cette merueille operée à la veuë de tous, par la vertu de l'Extreme-onction, obligea les Huguenots d'auouër, que cette Onction rendoit encore de nos iours la santé aux malades : mais pourtant aucun ne voulut pour lors abandonner l'heresie, ny profiter de ce qu'il auoit veu. Il y a encore auiourd'huy dans les Isles plusieurs témoins capables de deposer en faueur de la verité de cette histoire ; laquelle toucha si fort ce ieune homme de Poictiers dont i'ay parlé, qu'il fit abiuration de son heresie dans la Martinique entre les mains du Pere Gueimu.

Finissons par la conuersion d'un Allemand, artiuée l'année passée dans la même Isle: c'estoit vn homme d'esprit qui auoit esté élevé avec beaucoup de soin dans sa Religion, & qui faisoit l'office de Lecteur dans vn des Presches que les Hollandois auoient dans le Brasil; celuy-cy s'estoit refugié dans la Martinique depuis que les Hollandois auoient esté chassés du Brasil par les Portugais : & auoit ammené de ce pays vne femme Negre qu'il entretenoit depuis long-temps, & dont il auoit

eu deux enfans. Le Pere Schemel , Allemand comme luy , fit tant d'impression sur son esprit , que non seulement il l'obligea de quitter l'heresie : mais aussi d'épouser sa concubine.

CHAPITRE IV.

*Des Missions que nos Peres ont faites
aux Isles voisines pour l'assistance
des François.*

QUOY que nostre Compagnie n'ait des residences que dans S. Christophle, dans la Gardeloupe, & dans la Martinique, nos Peres ne laissent pas d'aller de temps en temps en Mission dans les Isles voisines, habitées par les François, & particulièrement en celles de Sainte Croix, de Saint Martin, de S. Barthelemy, & de Marigalande.

Cette derniere est la plus petite de toutes, mais aussi est-elle la plus riante, & la plus agreable : & c'est pour ce suiet que les Espagnols l'ont nommée la Galande. J'y passay au mois de Novembre

dernier, pour y administrer les Sacre-
mens à la colonie Françoisse, qui depuis
long-temps n'auoit pas veu de Prestre:
I'y exposay le S. Sacrement pour l'o-
raison de quarante heures, & leur fis
gagner l'Indulgence que le S. Siege
nous a donnée en faueur de ces Mis-
sions.

Ces pauvres gens qui auoient esté pri-
uez depuis quatorze ou quinze mois de
sermons, de Messes, & de Sacremens,
ne me laissoient pas manquer d'occupa-
tion; ils eussent bien desiré m'y retenir,
mais i'estois obligé de retourner à la
Gardeloupe. C'est vn malheur que la
plupart des hommes ne font presque
point de cas des biens spirituels quand
ils les possèdent, & ne reconnoissent
les auantages qu'on en retire, qu'alors
qu'ils en sont priuez.

Auant que de parler des emplois que
nos Peres ont dans ces Isles, ie rappor-
teray vne chose digne de remarque, de
la fidelité d'un chien que ie vis à Mari-
galande, lors que i'y passay. Les Sauua-
ges de l'Isle de la Dominique, qui est
proche de celle-cy, voulans empescher
que les Europeans ne s'y établissent,

pource qu'ils en retiroient beaucoup de commoditez, surprirent & massacrerent l'année 1653. la colonie François qui en occupoit vn quartier : le chien d'un de ceux qu'ils y tuerent, estant demeuré dans cette Isle, comme pour garder le corps de son pauvre maistre, a conserué depuis ce temps-là tant de rage contre les Sauvages qui ont commis ce massacre, que quand ils vont dans l'Isle visiter les François qui s'y sont rétablis depuis que la paix a esté faite, il ne cesse d'abayer après eux, & lors qu'ils se sont retirez il mord la terre sur laquelle ils ont marché : & comme s'il auoit peur que ces infideles ne surprissent cette nouvelle colonie, comme ils ont desia fait, il ne se retire iamais dans le fort avec les François, pendant la nuit, mais sur le soir il se iette dans les bois où il fait des rondes continuelles, donnant aux hommes par son instinct naturel vn bel exemple de reconnoissance, & de fidelité.

Comme les habitans de ces lieux ne voyent que fort rarement des Prestres, ils leur donnent bien de l'occupation quand ils en ont. Il faut qu'une seule
personne

personne confesse tous les habitans d'une Isle qui font des confessions de quinze ou seize mois, & bien souvent de plus long-temps : plusieurs mesmes en font de generales, pour se preparer à bien mourir, si dans l'absence d'un Confesseur, qu'ils n'esperent pas reuoir de long-temps, Dieu dispoisoit d'eux.

Il faut prescher souvent, éclaircir tous les doutes, baptiser les enfans, & les catechumenes, trauailler à la conuersion des Huguenots, instruire les esclauues, reconcilier les ennemis, mettre la paix dans les familles, visiter, & assister les malades : enfin vn seul Prestre y trauaille autant que sept ou huit font en France : Aussi les trauaux de ces Missions sont si rudes, que les Peres qui y ont esté employez iusques à present, en sont reuenus malades, & quelques-vns mesme y sont morts.

Ce fut dans ces emplois de charité que les Peres Louïs Conart, & Iacques de la Valliere finirent glorieusement leurs iours ; celui-là dans S. Christophle, auant que nous y fussions establis ; & celui cy plusieurs années après dans l'Isle de Sainte Croix : l'un &

l'autre y seruit tres-vtilement le prochain: car s'y estant rencontrez en vn temps où beaucoup de personnes mourroient d'une maladie contagieuse, & populaire, ils s'y abandonnerent au service des corps aussi bien que des ames; se tenans iour & nuit au cheuet des malades auxquels ils rendoient toute sorte de services. On raconte particulièrement du Pere de la Valliere, que ne se contentant pas d'auoir assisté ces pauvres gens pendant leur vie, il prenoit encore soin de leurs corps après leur mort, & les chargeoit sur ses épaules, les portant au cemetiere commun avec vne ferueur incroyable; & là les enterroit de ses propres mains, & leur rendoit ce dernier deuoir avec vne tres-grande charité. La puanteur de ces cadaures, & la malignité de la maladie dont ils voyoient tous les iours mourir tant de personnes, estoient plutôt vn attrait qu'un retardement à leur zele. Ces excès de charité acheuerent leur couronne: & moururent enfin dans les exercices de cette belle vertu, accompagnant iusques dans le seiour de la gloire ceux qu'ils auoient si che-

rement aimez, & si soigneusement seruis en terre. Ils furent tous deux extrêmement regretez de Monsieur le General de Poincy, & des habitans des Isles, qui n'en parlent iamais qu'avec eloge, & comme de deux Religieux d'une vertu fort eminente.

Plusieurs se sont étonnez de ce qu'en peu d'années nous auons perdu dans ces Isles vn grand nombre de Peres, & en ont reietté la cause sur l'intemperie du climat : mais, bien que les incommoditez du pays y puissent contribuer quelque chose, les trauaux continuels, & excessifs dont on s'y trouue accablé en font la veritable raison : ce qu'on comprendra facilement de ce que nous auons dit iusques icy de la multiplicité de nos emplois, & beaucoup mieux de ce que nous en rapporterons aux Chapitres suiuaus. Il est difficile qu'il n'en aille de la mesme façon à l'aduenir, si on ne soulage les ouuriers qu'on y enuoye, en multipliant les personnes, & en leur fournissant le moyen d'y subsister.

Si dans vn si grand nombre d'Ecclesiastiques qui ne sçauent en France à

quoy s'occuper, il s'en trouuoit quelques-vns assez zelez pour le salut du prochain, qui voulussent contribuer au bien de ces colonies destituées de Prestres; ils feroient vne action fort agreable à Dieu, & rendroient vn grand seruice au prochain; car il y meurt toutes les années plusieurs personnes sans assistance spirituelle & sans Sacremens.

Il y a peu d'années qu'une femme de condition, estant sur le point de mourir dans l'Isle de S. Martin, où il n'y auoit point de Confesseur à qui elle pût décharger sa conscience, fit vne action plus humble que necessaire pour obtenir l'absolution de ses pechez: elle appella vn ieune homme de sa connoissance, & luy dit tous ses pechez, l'obligeant à les confesser au premier Prestre qu'il rencontreroit: c'estoit vne marque de sa bonne volonté; mais après tout elle n'en pouuoit pas pretendre la remission de ses offenses, si elle n'étoit accompagnée d'une parfaite & amoureuse contrition.

CHAPITRE V.

De la Mission Irlandoise.

LE nombre des Irlandois estant considerable dans l'Amerique , & s'y augmentant notablement toutes les années, nous demandames, & nous obtinmes vn de nos Peres de la mesme nation pour les secourir : il estoit temps qu'on leur donnast la main : car comme les Anglois , auxquels plusieurs estoient engagez pour sept ans , ne souffroient pas qu'ils fissent aucun exercice de leur Religion , & au contraire les traittoient avec vne dureté , & vne rigueur extrême, la pluspart de ces pauvres gens pour éviter le mauuais traitement , & la violence qu'on leur faisoit, alloient au Presche , & perdoient insensiblement les sentimens de leur creance.

Le Pere Iean Destriche qui fut enuoyé à leur secours, arriua l'année 1650. à S. Christophle : il y fit d'abord eleuer vne Chapelle à la pointe de Sables,

au quartier des François, assez proche de celuy des Anglois, où demeueroit la meilleure partie des Irlandois. Ils sceurent incontinent qu'un Pere de leur nation estoit venu: la ioye que leur apporta cette nouvelle leur fit oublier le danger auquel ils s'exposoient; Car ils alloient en foule, & sans se cacher, saluer le Pere, qu'ils regardoient tous comme un homme que Dieu enuoyoit à leur secours; les uns luy prenoient les mains pour les baiser, les autres se iettoient à ses pieds pour recevoir sa benediction; & tous, aussi bien que le Pere, estoient transportez d'une ioye qu'il seroit difficile d'exprimer. Le Pere leur fit connoistre l'unique dessein de son voyage, & leur témoigna qu'il n'estoit venu aux Isles que pour les assister, il conuint en suite avec eux du temps, & des moyens les plus propres pour les secourir, afin d'oster à leurs maistres tout pretexte de les maltraiter; mais la pluspart de ces pauvres gens estoient si feruens, qu'ils ne craignoient pas d'exposer le corps pour sauuer l'ame.

Le Pere se trouuoit tous les iours à

la Chapelle pour leur administrer les Sacremens , & pendant trois mois entiers qu'il y demeura il fut tousiours occupé depuis la pointe du iour iusques à vne heure après midy à les confesser & communier, à baptiser leurs enfans ou à les instruire : Dieu donna tant de benediction à ses trauaux , que plusieurs qui estoient déia engagez dans l'heresie se remirent dans le bon chemin , & le Pere ayant , en fort peu de temps , ramassé ses brebis, trouua que son Eglise estoit composée de près de trois mille personnes.

Aprés auoir pourueû aux plus urgentes necessitez des Irlandois de S. Christophle, il passa en l'Isle de Monferrat , où ils estoient autrefois les maistres : mais les Anglois les en ont depossédez , & se les sont assuiettis. Le Pere qui sçauoit qu'ils ne souffriroient pas vn Prestre dans leur Isle , se déguisa en Marchand, & y alla sous pretexte de vouloir acheter du bois : Aussitost qu'il fut arriué il se fit connoistre à quelques Irlandois , & par ceux cy à tous les autres. On choisit vn lieu dans les bois, où le Pere se rendoit tous les

iours, pour y dire la Messe, & y conferer les Sacremens : toute la matinée s'employoit à la culture des ames, & en suite on alloit effectiuement couper du bois que le Pere faisoit porter par ces bons Catholiques, confirmant par là les Anglois dans la pensée qu'ils auoient qu'il n'estoit venu que pour ce dessein.

Vn iour que le Pere estoit dans les bois où il administroit les Sacremens aux Catholiques, deux mille Sauuages Caraïbes, qui sont en continuelle guerre depuis long-temps avec les Anglois, firent vne irruption dans cette Isle, où ils bruslerent quantité de maisons, massacrerent plusieurs personnes, pillerent les magasins, enleuerent le bétail, emporterent les viures, & mirent tout en confusion. Il arriua dans ce rencontre vn trait aussi diuertissant, qu'il est ridicule.

Quelques Caraïbes estant entrez dans le Presche en emporterent tout ce qui les pouuoit accommoder : vn de leurs Capitaines ayant trouué la robe du Ministre laissa sortir tous les autres Sauuages qui estoient dans le Tem-

ple avec luy , & s'estant reuestu secretement de cette robe Ministrale il sort du temple , iettant des cris épouventables , & courant droit à ses gens pour les effrayer : cette feinte luy réussit mieux qu'il n'eust voulu , car les autres Sauvages en furent d'abord si surpris qu'ils prirent la fuite , sans qu'il luy fust possible de les arrester ; car plus il leur faisoit de signes , & se pressoit pour les attraper , plus ils couroient , croyant que c'estoit le *Maboia* , c'est à dire le Diable qui les poursuivoit. Mais enfin ayant découuert que cette robe n'estoit ny vn Diableny vn Ministre , ils retournerent sur leurs pas , & emporterent tout le butin qu'ils auoient fait sur les Anglois.

Le Pere ayant donné le secours nécessaire aux Irlandois de cette Isle retourna en celle de S. Christophle , où pendant qu'il pensoit à faire bastir sa Chapelle , le Diable qui ne pouuoit souffrir que la Religion Catholique y fust tant de progresz , faisoit tous ses efforts pour perdre cette Eglise naissante : Il ietta la défiance dans l'esprit des Anglois , qui defendirent à tous les Ir-

Irlandois Catholiques d'aller dorénavant au quartier des François, prenans pour pretexte qu'ils les vouloient gagner pour s'en servir contre eux, aux occasions qui se pourroient rencontrer.

Ils ne se contenterent pas de leur interdire tout exercice de leur Religion, mais après les avoir traittez avec toutes les rigueurs imaginables, leur animosité passant en fureur, ils enleuerent de nuit cent vingt cinq Irlandois Catholiques qu'ils estimoient les plus feruens, & les plus considerables; les mirent dans vn vaisseau qui les ietta dans l'Isle des Crabes, éloignée de deux cens lieuës de S. Christophle, & les laissa dans ce lieu où personne n'habite, & qui est destitué de toutes choses.

Cependant que ceux-cy sont reduits au dernier point de misere, ceux qui demeurerent parmy les Anglois de S. Christophle furent traittez avec toute sorte de rigueurs; car après qu'on les eut desarmez, on leur fit commandement sous de tres-grandes peines d'aller au Presche; ce qu'une fille ayant refusé de faire, elle y fut trainée par les

cheueux, & traittée avec tant de cruauté, que plusieurs intimidez par l'excès des maux qu'on auoit fait souffrir à cette genereuse Chrestienne, obeïrent au moins exterieurement, & se trouuerent aux assemblées des Heretiques : quelques-vns d'eux venoient de temps en temps à la Messe, mais en cachette, & à la dérobee. Il y en auoit plusieurs si fermes, & si genereux, que voyans que les Anglois les arrétoient au Corps de garde qu'ils auoient sur le grand chemin, par lequel on alloit à la Chapelle, ils se déroboient de leurs cases les veilles des Festes, & Dimanches, & cheminoient toute la nuit par des bois remplis de brossailles, & par des chemins pleins de precipices, pour venir entendre la Messe. Comme ie seruois pour lors ce quartier là, ie remarquay, parmy les Irlandois qui y venoient ordinairement, deux bons vieillards qui faisans ce voyage avec des incommoditez incroyables, ne manquoient iamais de se rendre les premiers en nostre Chapelle, où ils assistoient au seruice, & faisoient leur deuotion, depuis le point du iour ius-

ques à dix heures du matin avec vne attention, & vne ferueur d'esprit qui me rauissoit. Que ce zele doit donner de confusion à vne infinité de Chrestiens d'Europe, qui negligent tant d'occasions de seruir Dieu ! Mais reuenons à nos exilez.

Si l'Enfer conspire contre ces pauvres victimes, le Ciel pense à leur conseruation. Ils auoient déia passé plusieurs iours en vne extrême necessité dans l'Isle des Crabes, ne viuans que d'un peu d'herbes, & de quelque coquillage qu'ils alloient chercher au bord de la mer, & ils croyoient leur perte inéuitable, lors qu'ils apperceurent vn batteau qui passoit assez près de leur Isle; ils firent signe à ceux qui estoient dedans de venir : & quand ils furent arriuez ils traitterent avec eux pour se faire porter à S. Domingue : mais ce batteau se trouuant trop petit pour tous, on n'y voulut receuoir que ceux qu'il pouuoit porter sans danger : & ainsi vne partie de ces pauvres gens reduite au dernier point de misere demeura dans cette Isle sans esperance d'aucun secours. Ceux qui s'étoient embarquez

arriuerent à S. Domingue; mais les Espagnols qui en font les maistres , ayant appris qu'ils venoient de S. Christophle , ne les voulurent pas receuoir , de crainte de quelque surprise ; & comme si tout eust conspiré contre eux , ils ne furent pas long-temps en mer qu'ils s'éleua vne tempeste qui les ietta quatre cens lieuës loin des terres. Ils auoient déia passé quatre iours sans boire , & sans manger , & ils estoient si abbatus , & si foibles qu'ils paroissoient plustost des cadaures , que des hommes viuans. C'est pourquoy se voyans non seulement destituez de tout secours , mais hors de toute apparence d'en esperer ; quelques-vns proposerent de ietter au fort qui l'on tueroit le premier , pour seruir d'aliment aux autres , estimans qu'il valoit mieux que quelqu'un auançast vn peu sa mort , que tous perissent si miserablement. Vn des plus considerables de l'équipage , ne pouuant souffrir cette proposition , qu'il croyoit indigne d'un Chrestien , & iniurieuse à la Prouidence de Dieu , reprit ceux qui auoient donné cet aduis , avec vn zele & vne liberté fort grande , & ex-

horta tous ses compagnons d'auoir plus de confiance en Dieu , qui permettoit souuent semblables accidens pour éprouuer la foy, & donner des occasions de merite à ses seruiteurs.

A peine auoit-il acheué ce discours, qu'on apperceut vn poisson d'une grandeur extraordinaire auprès de la barque; mais comme ils n'auoient ny ligne ny filés , ny autre instrument propre pour la pêche; ils se mirent en deuoir de le prendre avec les mains; ce qu'ils firent avec vne facilité incroyable, ce poisson se tenant immobile à fleur d'eau.

Je ne doute pas que celuy qui multiplia autrefois deux poissons pour la nourriture du peuple qui le suiuiot, n'eust enuoyé celuy-cy à ces pauvres gens qui ne souffroient que pour l'amour de luy. Ils ne pouuoient pas faire vne plus heureuse pêche, car ce poisson estoit si grand, que tous ceux qui estoient dans la barque, & qui ne manquoient pas d'appetit, s'en nourrirent plusieurs iours, iusqu'à ce qu'ils firent rencontre d'un nauire de guerre qui les porta à la Tortuë, où ils furent aussi bien receus des François qu'ils a-

uoient esté maltraitez ailleurs.

Quant aux autres qui estoient demeurez dans l'Isle des Crabes , & qui n'auoient pû trouuer place dans le bateau, la commune creance est qu'ils se perdirent sur la mer de cette sorte. Se voyans reduits à mourir de faim dans cette Isle, ils lierent leurs coffres les vns aux autres , en faisant vne espece de bateau sur lequel ils se mirent , dans l'esperance que les vents , & les flots les pourroient ietter sur quelques costes, où ils trouueroient dequoy subsister : mais soit que la tempeste les fist perdre, ou que leur machine vinst à manquer : ils perirent tous miserablement sur mer.

Ce coup toucha au dernier point le Pere Destriche , Pasteur de ce miserable troupeau , qui pour ne laisser ce qui en restoit, exposé aux mesmes malheurs , passa avec tout ce qu'il put ramasser d'Irlandois Catholiques dans l'Isle de la Gardeloupe , l'année mil six cens cinquante-trois, Monsieur Oüel , qui en est Seigneur , & Gouverneur, les receut avec beaucoup de charité , & leur permit d'y établir leur demeure.

Depuis ce temps-là le Pere y fait sa residence avec eux, & leur rend toute l'assistance qu'ils peuvent attendre d'un bon Pasteur.

Il passe de temps en temps aux autres Isles où il y a des Irlandois; mais il ne va jamais visiter ceux qui sont parmy les Anglois, que déguisé; il les console, les fortifie en la foy, & leur administre les Sacremens en secret: & en trauaillant pour les Catholiques, il gagne tousiours plusieurs Heretiques, soit Anglois, soit Irlandois: en vne seule course qu'il fit, il n'y a pas longtemps, soixante & dix firent abiuration de leur heresie entre ses mains: & quoy qu'il n'y ait que cinq ans qu'il soit passé aux Isles, il a ramené à l'Eglise plus de quatre cens Heretiques.

Je ne puis omettre la victoire qu'une ieune fille Irlandoise remporta sur la foiblesse de son sexe. Cette fille estoit venue fort ieune dans l'Amerique, & son pere pour la conseruer l'auoit trauestie, & élevée sous l'habit d'un garçon, croyant qu'elle y seroit moins exposée. Le pere estant mort, la fille cherche condition, & se met au seruice d'un
maistre

maître qui en faisoit vne estime particuliere à cause de son adresse, de son assiduité au travail, & de sa fidelité: mais comme ce garçon prétendu estoit chery de tout le monde, & particulièrement de sa maîtresse, pour son honnesteté, & pour la gentillesse de son naturel; le maître en entra en ialousie, & soupçonna sa femme d'auoir intelligence, & trop de familiarité avec ce valet: surquoy ayant fait à sa femme diuerses fois des reproches, il la presse, & mesme l'oblige d'inuiter ce garçon au peché: se cachant cependant dans vn lieu d'où il les pouuoit voir sans estre veu (il est probable que c'estoit à dessein de les tuer.) Ce seruiteur sollicité extraordinairement par sa maîtresse luy remonstre l'horreur du crime qu'elle vouloit commettre: mais voyant qu'elle ne desistoit de sa honteuse poursuite pour toutes les raisons qu'il luy apportoit, il fut contraint de se faire connoistre. Ce qui donna non seulement de la confusion au maître pour les soupçons, & les foibleesses qu'il auoit temoignées; mais encore de la veneration pour cette vertueuse fille, dont

tous les habitans de la Gardeloupe firent depuis vne estime tres-particuliere. Ce que ie trouue de loüable en cette fille, n'est pas qu'elle se soit trauestie ; ny qu'elle n'ait pas consenty aux prieres de sa maistresse , puisqu'elle estoit incapable du mal auquel on la sollicitoit ; Mais de s'estre conseruée dans vne si grande innocence , quoy qu'elle ait demeuré fort long-temps avec de ieunes hommes vitieux & libertins , avec lesquels elle pouuoit pecher sans estre soupçonnée de personne.

CHAPITRE VI.

De l'instruction des Negres , & des Sauvages Esclaues.

LE s François ne se seruent ny de bœufs, ny de cheuaux dans la culture de leurs terres ; mais seulement des Esclaues qui leur viennent d'Afrique, ou des costes de l'Amerique les plus éloignées des Isles. Ceux qu'on leur amene d'Afrique sont noirs com-

me des Mores, & pour cette raison on les appelle Negres : les autres sont de couleur oliuâtre, comme tous les Sauvages de la zone torride.

Les guerres continuelles que se font les Rois, & les Seigneurs des Negres sont la principale cause de l'esclavage de tant de personnes, parce que le vainqueur vend comme esclaves les prisonniers de guerre qu'il fait sur son ennemy, & enleve, pour la mesme fin, les femmes, & les enfans qu'il rencontre dans les lieux, & dans les bourgades qu'il force: d'ailleurs les Seigneurs ont droit, par les loix du pays, de faire esclaves leurs suiets quand bon leur semble, nommément quand ils ont failly. Les peres, & les meres ont le mesme pouuoir sur leurs enfans, & s'en seruent souuent ou pour en décharger leur famille, ou pour punir leur desobeissance.

Il arriue quelquefois que les Rois vendent leurs propres femmes, qui dans leur captiuité conseruent tousiours quelque marque de leur premiere dignité : elles gardent tant d'empire sur les Esclaves de leur nation, que si estant chargées de quelque fardeau el-

les les rencontrent en leur chemin, elles s'en déchargent sur eux, & les obligent de le porter. Tous les Esclaues qui ont esté suiets des Rois leurs maris les respectent autant, & leur obeissent aussi ponctuellement, que si elles estoient encore leurs Reines. Tant ces peuples ont de veneration pour la Royauté! Si par hazard elles se rencontrent sous vn mesme maistre avec des Esclaues qui ayent esté leurs suiets, elles leur font souuent faire tout le trauail qui leur est ordonné, ou acheuer celuy qu'elles ont commencé, cependant qu'elles les regardent, & qu'elles se reposent. Ces pretendus vassaux ont tant de soin de leurs Reines, qu'ils contribuent tout ce qu'ils peuuent à leur nourriture, & à leur entretien, allans pêcher ou chasser les Dimanches, & les Festes, & mesmes dérober ce qu'ils trouuent de meilleur, & de plus delicat, pour leur apporter.

Les Negres qu'on transporte aux Isles sont de diuerses nations d'Afrique, d'Angola, du Capuerd, de la Guinée, de Senegal, & de quelques autres terres voisines de la mer. On compte dans les

Isles iusqu'à treize nations de ces Infideles, qui parlent toutes de différentes langues, sans y comprendre les Sauvages Esclaues, qui sont aussi de diverses nations. Ce seroit vn trauail infiny d'entreprendre leur instruction en la langue qui leur est naturelle : il faudroit auoir le don des langues pour y reüssir : C'est pourquoy nous attendons qu'ils ayent appris le François pour les instruire; ce qu'ils font le plustost qu'ils peuuent, pour se faire entendre de leurs maistres, desquels ils dependent pour toutes leurs necessitez.

Nous nous accommodons cependant à leur façon de parler, qui est ordinairement par l'infinitif du verbe; comme par exemple, *moy prier Dieu, moy aller à l'Eglise, moy point manger*, pour dire *i'ay prié Dieu, ie suis allé à l'Eglise, ie n'ay point mangé* : Et y adioustant vn mot qui marque le temps à venir, ou le passé, ils disent *demain moy manger, hier moy prier Dieu*, & cela signifie, *Je mangeray demain, hier ie priay Dieu* : & ainsi du reste. On leur fait comprendre par cette maniere de parler tout ce qu'on leur enseigne : Et c'est la

methode que nous gardons au commencement de leurs instructions.

Quelqu'un me dira peut-estre, que cette pratique est plus facile pour nous, qu'elle n'est avantageuse à ces pauvres Infideles, que la mort ne s'est pas engagée d'attendre, qu'ils aient appris le François, & que si elle les suprenoit deuant leur Baptisme, ce seroit fait de leur salut. A cecy ie répons, que dans la necessité nous nous seruons des Negres qui entendent le François, pour enseigner à ceux de leur nation les poincts de nostre creance: ce qui ne se fait pas sans grande difficulté; dautant que la pluspart de ceux qu'on instruit ne comprennent qu'à demy les choses dont on leur parle, & que nos interpretes ne trouuent pas souuent des mots dans leurs langues, qui exprimēt ce qu'on leur dit, il faut quelquefois faire bien des gestes, & dire cent paroles pour en faire entendre vne: mais on fait ce qu'on peut, Dieu fait le reste.

Le nombre des Esclaues qui sont dans les Isles est grand: il se monte bien à present à douze ou treize mille. C'est vne marchandise qui ne couste pas

beaucoup dans leur pays: car vn pere y vendra quelquefois vn de ses enfans pour six ou sept haches, ou pour quelques autres semblables ferremens, ou petite mercerie de peu de valeur. Les marchands en emmenent tous les ans plusieurs nauires chargez: il en arriua trois l'année passée à la Martinique qui en mirent à terre six à sept cens: quand ils sortent des vaisseaux, estans presque tous nuds, ils font de l'horreur, & de la compassion: on diroit à les voir que ce sont des Diables, qui sortent des enfers: ce sont neantmoins des ames rachetées du sang du Fils de Dieu, & les tresors des Isles; vn homme passe pouraisé en ce pays qui a vingt-cinq ou trente Esclaues. Monsieur le General de Poincy en a six ou sept cens pour sa part.

Le prix ordinaire d'vn bon Esclaue est de deux mille liures de Petun, ou de cent escus en argent: celuy des femmes, & des enfans est beaucoup moindre. Les Negres d'Angola sont ordinairement plus estimez que ceux des autres mays. l'auouë que la condition des autres es est extrêmement rude, &

qu'il est infiniment sensible à ces pauvres gens de se voir vendus, souuent par leurs peres, & par leurs seigneurs à des estrangers qui les transportent où bon leur semble, & qui les laissent en des pays où on s'en sert comme de bestes de charge: mais toutes ces disgraces leur sont occasion d'un bonheur inestimable, puisque dans leur esclavage ils iouissent de la liberté des enfans de Dieu. Vn ieune Negre nous disoit vne fois à ce propos dans l'Isle de la Martinique, *qu'il preferoit sa captivité à la liberté qu'il auroit eüe en son pays, parce que s'il fust demeuré libre il seroit esclave de Satan, au lieu qu'estant esclave des François il auoit esté fait enfant de Dieu.* Ils ne sont pas tous si spirituels ny si clairuoyans.

Les Negres ordinairement n'ont pas beaucoup d'esprit, & sont fort pe-fans; ce qui est cause qu'il faut bien de la patience, & bien du trauail pour leur apprendre quelque chose: outre tous ces desauantages, ils sont puans comme des charognes, & si hideux & si malfaits qu'ils causent de l'horreur; mais il n'y a rien que la charité ne pas

Jesus-Christ ne rende aimable : qui ne souffriroit volontiers pour des personnes pour lesquelles nostre Seigneur a répandu son sang ? Je ne sçay si mes yeux estoient charmez ; mais ie les trouvois pour l'ordinaire bien faits , & agreables après leur Baptisme.

Nous leur conferons ce Sacrement quatre fois l'année , aux Samedis des quatre temps , avec toutes les solemnitez ordonnées par l'Eglise. Les François ont coûtume d'y assister pour rendre la ceremonie plus auguste. Nous en baptisons bien six cens toutes les années , comprenant en ce nombre les adultes , & les enfans ; & nous auons cette consolation dans les peines que nous prenons à leur instruction , que si les peres , & les meres , par vne stupidité extraordinaire , n'en profitent pas tousiours , leurs enfans pour le moins sont éleuez dans la vraye foy , & sont bons , & feruens Chrestiens.

A propos des enfans des Negres , ie diray icy vne merueille de Nature qu'on remarque en eux : quand ils viennent au monde ils sont blancs comme les autres enfans ; mais dans huit ou dix

iours de temps ils deuiennent aussi noirs que leurs peres & meres.

Les François ne se seruent pas seulement de Negres pour Esclaues ; ils en ont encore de Sauvages , tirez de diuerses nations de l'Amerique , comme Aroüagues , Saïmagotes , & autres ennemis de ceux qui nous sont alliez ; ces Esclaues ne sont pas à beaucoup près en si grand nombre que les Negres ; mais ils sont mieux faits de corps , ont l'esprit meilleur , sont plus doux , & plus traitables , & n'ont pas moins d'esprit que nos païsans de France.

On se sert de toute sorte de moyens pour gagner à Dieu les vns , & les autres : Les Festes , & les Dimanches on leur fait vn Catechisme à part : & pour ce que les iours ouuriers ils sont occupez au traual , on a dressé des billets qui contiennent les principes de la Foy dont on leur fait lecture , on a mesmes traduit en leurs langues le *Pater* , l'*Aue* , le *Credo* , & les Commandemens de Dieu , pour le mesme suiet ; & nous auons fait en sorte qu'en la pluspart des cases il y a quelque François destiné pour les faire prier Dieu matin , & soir.

Nous les faisons assembler, en quelques quartiers de ces Isles, dans nos Eglises vne heure avant le iour, & cela notamment pendant les Festes, & les Dimanches de Carême, & nous les partageons en autant de bandes qu'ils sont de differentes nations, afin d'instruire par truchement ceux qui n'entendent pas encore le François. Après le Catechisme on leur fait reciter tous ensemble les prieres ordinaires; & pour conclusion de tout on leur dit la Messe.

Enfin on se sert de toutes les industries possibles pour les porter à Dieu; on va avec eux dans les granges où ils trauaillent vne bonne partie de la nuit; on les suit quelquefois dans les campagnes pendant le iour, où, sans les détourner de leur trauail, on leur enseigne les points de nostre foy: quand on les rencontre dans les chemins publics on les arreste pour leur dire vn bon mot, ou pour les faire prier Dieu; & c'est de là que plusieurs ont pris cette bonne coustume de faire le signe de la croix, quand ils rencontrent nos Peres: on s'insinuë dans leurs esprits par les presens; vn *Agnus Dei*, vne image, ou

vne medaille sert quelquefois plus qu'un long discours ; mais les Negres qui sont grossiers , & materiels , font plus d'estat d'un bonnet , d'un calçon , ou d'une chemise , qui sont les presens les plus agreables qu'on leur puisse faire. Voila la conduite que nous gardons à la conuersion des Esclaues : Voicy des effets de la bonté de Dieu sur eux.

Le Diable traite avec tant de tyrannie , & de cruauté ces pauvres Infidelles , qu'il en reduit plusieurs à cette heureuse necessité de se faire baptiser , pour éviter la persecution d'un si cruel ennemy. Ceux qui demeurent avec eux entendent souuent le bruit des coups qu'il leur donne : & on ne peut dire que ce soit vne illusion ; car non seulement ils en portent les marques , mais en font quelquefois bien malades : pour moy i'ay peine à croire que le Diable , qui fait tant d'efforts pour enleuer vne ame à Dieu , voulust continuer un traitement qui luy en a tant fait perdre , s'il n'y estoit contraint : mais , soit que la prouidence de Dieu l'ordonne , soit qu'elle le permette , ces pauvres gens en tirent un grand auantage.

Ie diray à ce suiet ce que Monsieur Giraud homme d'esprit , & de probité connuë m'a rapporté, qu'une nuit le Diable maltraita avec tant d'excès vne de ses Esclaues Sauvages , qu'il ne croyoit pas qu'elle en dust réchaper: l'entendois distinctement , me disoit-il, les coups qu'on luy donnoit, & voyant que cette pauvre femme demandoit instamment le Baptême , comme l'unique remede aux maux qu'elle souffroit; i'en fus touché de compassion : ie me leuay , & la croyant suffisamment instruite ie la baptisay : depuis son Baptême le Diable ne luy a pas fait la moindre violence.

C'est vne creance commune dans les Isles, confirmée par l'experience ordinaire , que le Baptême , & les exorcismes de l'Eglise sont les seuls moyens pour deliurer ces miserables Infideles des maux que leur fait souffrir cet impitoyable ennemy. I'en ay déia rapporté vn exemple pour le Baptême , i'en adiousteray vn autre pour les exorcismes.

Vn Negre de l'Isle de S. Christophe , âgé de vingt-huit à trente ans

me vint vn iour demander le Baptesme avec grande instance, m'alleguant pour raison le mauuais traitement qu'il receuoit du Diable qui l'assommoit decôups, & ne luy donnoit aucun repos. Je fis refus de luy accorder ce Sacrement, parce que son maistre asseuroit qu'il auoit déia esté baptisé: le Negre soustenoit au contraire qu'il ne l'auoit iamais esté; & pour preuue disoit qu'on ne luy auoit point versé d'eau sur la teste, ny mis de sel à la bouche. Sur ce doute ie m'en informay, & i'appris de celuy qui l'auoit vendu, qu'il n'estoit pas baptisé. Après auoir fait reproche au Maistre du peu de soin qu'il auoit apporté en vne affaire de cette importance; i'examinay l'Esclaue, mais ne le trouuant pas suffisamment instruit pour recevoir ce Sacrement, ie le renuoyay pour deux mois, l'obligeant cependant à venir au Catechisme: mais comme il me pressoit, & me faisoit instance sur la persecution qu'il souffroit du Diable, ie luy formay le signe de la croix sur le front, & recitay sur luy quelque vn des exorcismes dont l'Eglise se sert aux ceremonies du Baptême: depuis ce

temps-là il n'a plus esté maltraitté du Diable , & fut baptisé au temps que ie luy auois assigné.

Les Esclaues vrayement Chrestiens ont vne grande confiance en Dieu , & agissent avec vne simplicité qui luy est si agreable , qu'il fait quelquefois des choses extraordinaires en leur faueur. Vn ieune Negre de S. Christophle âgé de quatorze ans, voyant qu'un petit frere qu'il auoit estoit en danger de mourir, assembla tous les enfans Negres qu'il put rencontrer , & ayant mené toute cette bande de petits innocens deuant l'autel d'une Chapelle , où le Saint Sacrement reposoit , prit la parole pour tous , & dit tout haut, fondant en larmes , *Seigneur , toy bien sçaué que mon frere luy point mentir , point luy iurer , point dérober , point aller luy à femme d'autre , point luy méchant , pourquoy toy le voulé faire mourir ?* Il se tourna en suite vers son frere , & luy dit , *Mon frere , toy te confesser , toy dire comme moy : Seigneur , si moy mentir , moy demander à toy pardon , si moy dérober , si moy iurer , si moy faire autre mal à toy , moy bien fâché , moy demander pardon.* Ayant acheué sa petite ha-

rangue il prit le Crucifix qui estoit sur l'Autel, & le fit baiser à son frere, & à tous ses compagnons. Cette simplicité fut si agreable à Dieu, qu'il rendit la santé au malade.

Les Esclaues ne ieusnent iamais que par necessité, ceux neantmoins qui sont Chrestiens le font quelquefois par deuotion. La veille des Rois on auoit donné par extraordinaire vn flacon d'eau de vie à quarante ou cinquante Negres (or qui dit eau de vie, parle de la chose pour laquelle les Negres ont le plus de passion) ils s'accorderent pourtant de n'en point prendre ce soir là en consideration de la solemnité du iour suiuant. Vn de nos Peres surpris de cette resolution, & qui n'en sçauoit pas le motif, leur demanda pourquoy ils ne beuuoient pas leur eau de vie? vn répondit pour les autres, par cette demande, *pourquoy toy ieusner la veille de S. Ignace?* pource, dit le Pere, que S. Ignace est nostre Patron; le Negre luy repartit, *Nous ieûner aussi auourd'huy, pource que demain Feste des Rois, & Roy Negre, luy Patron à nous.*

Il est difficile de dire le changement

ment qu'on remarque dans les mœurs des Esclaues après leur Baptême , car quoy qu'ils ayent esté nourris dans la brutalité , plusieurs sont si chastes , & si honnestes , quand ils sont Chrestiens, qu'ils subiroient plustost la mort que de commettre la moindre deshonesteté: D'un grand nombre d'exemples ie me contenteray d'en rapporter deux. Vne Esclaue Sauvage se voyant sollicitée au mal , par un François , dans l'Isle Saint Christophle , luy declara qu'elle aimeroit mieux mourir que de commettre une si meschante action, & , ne se pouuant autrement defendre de ce libertin , elle le frappa si rudement d'un tison de feu, qu'il fut obligé de se retirer , & de se déporter de son mauuais dessein. La vertu d'une autre Esclaue ne fut pas moins louable dans l'Isle de la Martinique , celle-cy estoit Negre , & fut inuitée par son propre maistre à mal faire , & se trouuant violentée par ses instances, luy déchargea un grand soufflet , par lequel elle se garentit de ses honteuses poursuites. Le courage de ces deux femmes nées dans l'infidelité, est remarquable en ce que sçachant bien

que leur bonheur , & leur vie dépendoit entierement de ceux qui les portoient au mal , elles ne leur résisterent pas seulement , mais les traitterent de la maniere que ie viens de dire : ce qui doit faire honte aux Chrestiens , qui sont si lâches en de pareilles occasions.

Ie ne pretens pas neantmoins persuader par ces exemples, que tous les Esclaves Chrestiens ayent des vertus si heroïques : il s'en trouue parmy eux , aussi bien qu'entre nos Europeans , qui sont portez au vice , & suiets à plusieurs foiblesses. Vn Negre ayant surpris sa femme en adultere , dans l'Isle de S. Christophle , l'alla dire à son Capitou (c'est ainsi qu'ils nomment leurs Maistres) & luy demanda vne autre femme : le Maistre luy répondit qu'estant Chrestien il ne luy estoit pas permis d'en épouser vne autre. *Moy Chrestien,* dit ce pauvre homme, *moy donc souffrir cela.* On l'instruisit , & on luy satisfit pleinement sur ce point. Comme les Infideles repudient leurs femmes , & en changent quand ils veulent , ce n'est pas merueille si ce pauvre Negre en demandoit vne autre.

CHAPITRE VII.

*Missions des Sauvages de la Martini-
que , & de S. Vincent.*

LEs Sauvages Caraïbes sont les habitans naturels des Isles qui portent leur nom : ils en estoient autrefois les maistres , mais les Europeens s'y sont peu à peu si puissamment établis, qu'ils ont esté contraints de leur quitter la place , & de se retirer aux Isles de S. Vincent , & de la Dominique : où la crainte qu'ils ont que les Estrangers ne s'y habituënt, les oblige à se tenir sur leurs gardes , pour leur en empescher l'entrée : l'experience du passé leur faisant craindre l'aduenir. Je ne mets pas pourtant les Isles de Tabac , & de la Grenade au nombre de celles qui ont esté possédées par les Caraïbes ; dautant que la premiere a esté habitée par les seuls Galibis , nation de terre ferme , & la derniere par les Galibis , & Caraïbes tout ensemble.

Bien qu'il y ait diuerſes opinions ſur l'origine des Caraïbes , & ſur leur alliance avec les Galibis : celle-cy neantmoins eſt la plus vray-ſemblable : que les Galibis , peuple du continent fort nombreux , & fort conſiderable , faiſant la guerre , il y a pluſieurs ſiecles , aux Ignéri , anciens habitans des Iſles , eurent ſur eux de ſi grands auantages , qu'ils tuerent tous les hommes , & les enfans maſles ; & conſeruerent les femmes , & les filles , ſelon la couſtume des Sauuages de ces contrées ; auſquelles ils donnerent pour maris des ieunes hommes de leur nation : d'où il eſt arriué que comme les maris parloient la langue des Galibis , & les femmes celle des Ignéri , les Caraïbes qui en ſont deſcendus ſe ſeruent de deux langues ; l'une qui eſt propre aux hommes , & l'autre particuliere aux femmes. On voit encore en quelques vnes des Iſles des oſſemens de ces premiers habitans , que les Caraïbes ſçauent fort bien diſtinguer de ceux de leur nation.

Le zele que nos Peres ont touſiours eu pour le ſalut de ces Barbares , leur

a fait rechercher toutes les occasions de travailler à leur conuersion, qui estoit le principal motif qui les auoit attirez dans l'Amerique: ils iugerent à propos de commencer par ceux de la Martinique, qui estoient comme les domestiques des François, afin que les ayant gagnez, on s'ouurit. par leur moyen, vn chemin en terre ferme, où ils auoient appris qu'il y auoit des peuples innombrables: mais le grand nombre des François a tellement occupé ce peu de Peres que nous y pouuions entretenir, que nous n'auons pû, raisonnablement, oster le pain aux enfans pour le donner aux estrangers. Nous n'auons pas laissé neantmoins d'enuoyer de temps en temps des Missionnaires aux Sauuages des Isles, pour apprendre leur langue, & pour les instruire. Les Peres Thomas l'Arcanier, Denis Méland, Iean Schemel, & André Déian ont esté plusieurs fois à ceux de la Martinique: mais comme l'employ qu'ils auoient auprès des François ne souffroit pas qu'ils s'en absentassent long-temps, ils ne pouuoient pas faire de fruit considerable en vn lieu, où ils faisoient si peu de

sejour: ils y ont neantmoins fait quelques Chrestiens, baptisé bon nombre d'enfans moribonds, & commencé l'instruction de plusieurs Sauvages.

Quelques-vns de nos Peres ont aussi passé à l'Isle de S. Vincent, habitée par les seuls Caraïbes, au nombre de neuf à dix mille, diuisez en plusieurs villages, commandez par des Capitaines particuliers. Le Pere André Déian y alla l'année 1652. mais il en fut bien-tost rappelé, pour prendre la place du Pere Antoine Barré, qui portant les Sacremens à vn malade, vn peu auant le iour, auoit esté mordu par vn serpent, dont il fut long-temps incommodé: de sorte qu'on n'a pû trauailler solidement à l'instruction de ces pauvres Insulaires, iusques à l'arriuée du Pere Guillaume Aubergeon, qui y fut enuoyé au commencement de l'année 1653. & s'y employa si vtilement, que i'aurois peine à croire ce que ie vay dire, si ie ne l'auois veu lors que i'y passay avec le Pere Méland pour aller aux Sauvages de terre ferme. La prouidence de Dieu se seruit de ceux mesme qui ne vouloient point receuoir

d'Europeans dans leur Isle , pour l'y faire passer : car vn marinier François ayant enleué deux Caraïbes de S. Vincent, & les ayant vendus aux habitans de la Tortuë; Monsieur le General de Poincy de qui dépend cette Isle, ne le scût pas plustost qu'il les fit mettre en liberté , esperant que leur deliurance feroit vne occasion fauorable pour la conuersion de toute leur nation: attendu qu'vn de ceux qui auoient esté pris, estoit le fils d'vn des plus considerables Caraïbes de l'Isle S. Vincent, qui pouuoit beaucoup seruir à ce dessein.

Ces deux Sauvages ne manquerent pas de venir remercier leur liberateur dans l'Isle de S. Christophle: & ayant reconnu le grand desir qu'il auoit de les'voir Chrestiens, ils luy demanderent instamment le Pere Aubergeon , qui auoit déia quelque connoissance de leur langue : & , ne se contentans pas d'en auoir parlé à Monsieur de Poincy, ils allerent eux-mesmes en prier le Pere, & luy dirent , *Pere , il faut que tu viennes avec nous , pour apprendre à prier Dieu à ceux de nostre nation.* Le Pere leur répondit, qu'il feroit tout ce qu'on luy

ordonneroit; mais qu'il ne pouuoit leur parler plus long-temps, estant obligé d'aller assister vn homme qui estoit malade à l'extremité. Les Caraïbes qui ne furent pas satisfaits de cette réponse, l'arrestèrent, & quelque instance qu'on leur fist, il ne fut pas possible de les contenter, qu'après qu'on leur eust dit que Monsieur le General de Poincy auoit parlé en leur faueur, & qu'il auoit obtenu de nostre Pere Superieur, que le Pere iroit avec eux en leur pays.

Il partit donc de S. Christophle en leur compagnie sur la fin de l'année 1652. & n'arriua à S. Vincent qu'au mois de Mars de l'année suiuant, à cause qu'il fut obligé de s'arrester quelque temps à la Martinique, pour se seruir de la commodité d'un bateau qui s'equipoit pour la pesche, & qu'il deuoit laisser en passant, à l'Isle de S. Vincent.

Le pere de l'un des deux Caraïbes qu'il ramenoit en leur pays, témoigna autant de ioye de sa venue, que du retour, & de la deliurance de son fils. Ce bon homme sçachant le dessein que le Pere auoit de s'employer à l'instru-

ction des Sauvages de l'Isle, le fauorisoit en tout ce qu'il pouuoit : Et comme il estoit homme d'autorité , parmy ceux de sa nation , plusieurs autres à son exemple se faisoient instruire. Le bruit de son arriuée , & de ses emplois se répandit en peu de temps dans toute l'Isle ; on le venoit voir des quartiers les plus éloignez du carbet où il estoit , & chacun l'inuitoit de se transporter dans le sien : ceux qui pour leur indisposition ne pouuoient pas le visiter , luy enuoyoiēt leurs canots : & tous ne luy faisoient qu'une mesme priere , qu'il leur monstast le chemin du ciel , où ils vouloient aller aussi bien que ceux du village où il demeuroit : que ces sermons estoient agreables à vn homme qui n'auoit point de plus forte passion que de conquerir des ames à Iesus-Christ !

Le Pere ayant trouué ces pauvres gens si bien disposez à embrasser nôtre foy , traualloit incessamment , & sans relasche à leur instruction. Le matin , après auoir fait vne heure d'oraison , il alloit visiter les Sauvages dans leurs cases , faisoit prier Dieu tous ceux

qu'il y rencontroit, & les interrogeoit de quelques poincts du Catechisme: d'une case il passoit à l'autre; & quand il voyoit que le temps ne luy permettroit pas d'aller dans toutes celles du village où il estoit, il y enuoyoit un ieune homme François qui s'estoit donné à nostre Compagnie, pour la servir en la conuersion des Sauvages, & pour accompagner nos Peres parmy ces Infideles.

Après cet exercice il se disposoit à dire la Sainte Messe, en suite de laquelle il tenoit escole ouuerte, & apprenoit aux enfans à faire le signe de la croix; il leur enseignoit les prieres qu'ils deuoient faire matin & soir, & les principaux points du Catechisme; il leur monstroient mesme à lire, à écrire, & à chanter les Pseaumes, & les hymnes de l'Eglise.

Les Sauvages ont en chaque village, ou carbet, une sale commune où ils traouillent pendant le iour: quelques-uns s'y diuertissent, & d'autres s'y entretiennent avec leurs amis: c'est en ce lieu où les estrangers sont receus; & où tous ceux qui s'y trouuent sont en li-

berté de faire ce que bon leur semble: Après l'instruction de la ieunesse, le Pere auoit coustume d'aller en cette sale commune, où il faisoit vne ample explication des principaux points de nostre foy: Il les interrogeoit de la creation du monde, des recompenses des bons, du châtiment des meschans, & des autres veritez de la Religion Chrestienne: & ne se retiroit iamais qu'avec les benedictions de tous ces pauvres Barbares. Il s'estoit acquis vn tel pouuoir sur leur esprit, que quand il en rencontroit quelqu'un en chemin, il l'interrogeoit du Catechisme, & le faisoit mesme quelquefois prier Dieu, l'arrestant pour ce suiet, quelque affaire qu'il pust auoir, & de quelque autorité qu'il fust parmy ceux de sa nation.

Lors que ie passay par S. Vincent i'admiray les grands fruits qu'il y auoit faits en si peu de temps: Je fus particulièrement surpris de voir vn grand nombre de personnes de tous âges, & de tous sexes luy demander avec instance le Baptisme. Ils luy disoient en ma presence, *Quand sera-ce que tu nous baptiseras? hé! Pere baptise nous, fais nous*

Chrestiens. Mais le Pere, qui craignoit que la necessité de nos François des Isles, n'obligeast les Superieurs à le rappeler, comme ils auoient déia fait ceux qui l'auoient precedé en cet employ, n'osoit leur conferer ce Sacrement, qu'avec toutes les precautions requises, de peur de le hazarder mal à propos.

Vn Sauvage de l'Isle de la Dominique qui se trouua pour lors en celle de S. Vincent, luy apporta vn petit enfant qui estoit né ce iour là, le priant de le baptiser; & demandant pour soy la mesme grace, il le coniuroit aussi d'auoir pitié de ses compatriotes, & l'inuitoit à se transporter au plustost à la Dominique, avec assurance que dans peu de temps toute l'Isle seroit Chrétienne. Le Pere m'ayant prié de baptiser ce petit innocent, ie me rendis dans la Chapelle pour ce suiet, où ie fus surpris de me voir assiegé par vne troupe d'enfans qui me demandoient le Baptême, crians *baptise moy aussi, Pere, baptise moy*. Il falloit bien que le S. Esprit eust operé en ces ames, pour faire vn si grand changement en trois mois de temps.

I'attribuois ce succès au grand zele, & à la ferueur extraordinaire avec laquelle le Pere demandoit à Dieu, plusieurs fois le iour, la conuersion de ces pauvres Infideles. Je l'ay veu quelquefois prosterné au pied d'un Autel, les mains iointes, & eleuées vers le ciel, les yeux baignez de larmes, tout embrasé des flammes de sa charité, faire instance à nostre Seigneur pour le salut de ces peuples: Je pouuois iuger deslors qu'il offroit à Dieu avec le precieux sang de son fils Iesus-Christ le sien propre, qu'il deuoit répandre quelques mois après.

Il estoit si vny à Dieu, que pendant son seiour à S. Christophle on le trouuoit tousiours à genoux dans sa chambre, & ordinairement les larmes aux yeux, passant en prieres tout le temps auquel il n'estoit pas occupé auprès du prochain. Lors qu'il fut contraint d'attendre à l'Isle de Sainte Aloufie la commodité pour passer à S. Vincent, on l'alloit chercher dans les bois, quand on luy vouloit parler, & on l'y rencontroit tousiours en oraison. Il estoit si fort attaché à ce saint exercice, qu'on ne l'en

pouuoit retirer pour luy faire prendre ses repas, d'où il arriuoit souuent qu'il passoit les iours entiers, & quelquefois deux iours de suite sans boire, & sans manger. Là mesme on l'entendit plusieurs fois faire de rudes disciplines, lors qu'il ne pensoit auoir d'autre témoin que Dieu. Le ciel le dispoisoit, par ces petits sacrifices, à vn plus grand; & le preparoit par l'exercice continuél de la mortification, à la mort glorieuse dont ie parleray au chapitre suiuant.

CHAPITRE VIII.

Le massacre des Peres Aubergeon, & Gueimu, & de deux ieunes hommes François qui les accompagnoient.

LEs iugemens de Dieu sont des abysmes! Cet homme incomparable, qui deuoit viure des siecles tous entiers, pour le bien de ces peuples Infideles, est cruellement massacré par les

Sauuages , six mois après nostre entreueüe , & avec luy le Pere François Gueimu , qui peu de temps auparauant luy auoit esté enuoyé pour compagnon dans cette Mission. Ils ont donné l'un & l'autre par tout où ils ont esté & en France , & dans les Isles , des marques d'une si rare vertu , que leur memoire y sera tousiours en benediction.

Je passay avec eux de France en l'Amerique , & fus sur le point de recevoir le mesme traitement : mais cette faueur ne s'accorde qu'aux personnes qui ont des vertus heroïques : Je n'étois pas encore meure pour le ciel ; & mes pechez meritoient une plus longue penitence. Voicy l'occasion d'un si funeste accident , si routefois on doit nommer accident funeste une mort si souhaitable , & si pretieuse.

Les Caraïbes de la Dominique qui ne pouuoient souffrir l'établissement des François dans l'Isle de Marigalande , ne s'estant pas contentez de les auoir massacrez comme i'ay rapporté cy-dessus , ils tâcherent encore d'engager tous les autres Sauuages dans leur querelle,

& les porterent à vne generale coniu-
ration contre les estrangers. Ils sollici-
terent , pour cet effet , les Sauvages de
S. Vincent d'entrer en cetteligue : mais
ceux-cy en furent dissuadez , pour vn
temps , par le Baba , pere du ieune Ca-
raïbe qui auoit esté ramené dans cette
Isle par le Pere Aubergeon , qui m'écri-
uit en ces termes sur cette affaire. *Les
Sauvages de S. Vincent ayant esté sollicitez
par ceux de la Dominique de se ioindre à
eux pour faire la guerre aux François , en
ont esté détournez par le Baba , tousiours le
mesme , ie veux dire tousiours fauorable , &
fidele aux François , qui a reietté la propo-
sition qui luy en a esté faite par ceux qu'on
luy auoit enuoyez pour ce sùiet. C'est ce
que le Pere m'écriuoit touchant cette
entreprise des Sauvages de la Domini-
que , deux mois auant sa mort.*

Mais autant que le Baba auoit d'in-
clination à la paix , ses compatriotes en
témoignoient pour la guerre : à cause
de quelque autre Isle que les François
auoient occupée depuis peu en leur
voisinage , dont ils faisoient paroistre
beaucoup de mécontentement. Deux
accidens arriuerent depuis, qui les firent
enfin

enfin determiner à la guerre : le premier fut, qu'un François Capitaine de bateau, qui estoit allé au Golfe des Paria pour prendre de la Tortuë, & qui se seruoit en cette pesche d'un Caraïbe de S. Vincent, se persuada que ce Sauvage auoit quelque part au meurtre d'un homme de son equipage, qui auoit esté assassiné par les Sauvages de la nation des Paria : sur ce soupçon il le fit lier au mas du bateau, & ne se contenta pas de le maltraiter luy même, mais le fit fouëtter cruellement par plusieurs de ses hommes. Le Caraïbe estant de retour à l'Isle de S. Vincent, ne manqua pas de faire sçauoir aux autres Sauvages l'outrage qu'il auoit reçu, & n'oublia rien pour les porter à venger un affront qui tomboit sur toute la nation.

Vn autre François, non moins imprudent que le premier, qui trafiquoit depuis quelques années dans l'Isle de S. Vincent, s'estant eniuré prit querelle avec vn des principaux Caraïbes de cette Isle, & l'eust tué si son pistolet n'eust point manqué. Le Sauvage fit paroistre vne grande moderation en ce

rencontre , se retirant dans vn autre quartier de l'Isle sans aucun dessein de vengeance: mais vn de ses amis n'apprit pas plustost ce qui s'estoit passé , qu'il alla massacrer ce miserable dans son lit, où il s'estoit ietté plein de vin , & de fureur.

Le meurtrier ayant fait ce coup, crut qu'il falloit se défaire en mesme temps des autres François qui étoient dans l'Isle: il alla pour ce suiet dans toutes les cases auertir , qu'il auoit commencé à se vanger des François, & qu'il estoit temps d'acheuer : Il fut suiuy de plusieurs Sauvages qu'il conduisit à la maison de nos Peres, qu'ils rencontrerent dans la Chapelle , l'vn (qu'on croit estre le Pere Aubergeon) celebrant la Messe enuiron les sept heures du matin, vne heure après le leuer du Soleil; & l'autre au pied du même Autel se disposant à la dire. Ils assommerent ces deux victimes dans le lieu du sacrifice , & avec ces deux vne troisiéme, qui estoit l'vn des deux ieunes hommes que nos Peres auoient amenez avec eux, & qui seruoit actuellement la Messe : l'autre, voyant cette

boucherie , se ietta dans les bois , pour se sauuer : mais les Sauvages l'ayant fuiuy , & attrapé , l'assommerent de la mesme façon que les trois autres , & ietterent leurs corps dans la mer : lesquels cet element reietta si viste, qu'on eust dit qu'il detestoit cette barbarie, & qu'il refusoit de couvrir de ses eaux l'excès de leur ingratitude. Cette tragedie arriua le vingt-troisième iour de Ianuier de l'année 1654.

Tous deux auoient rendu à Dieu plusieurs bons seruices en France, dont ie ne diray que ce mot. Le Pere Aubergeon fut tiré d'une basse classe , dans laquelle il enseignoit nostre ieunesse du College de la Rochelle , quand il fut enuoyé dans les Isles : occupation que son zele, & son humilité luy auoient renduë tres-agreable. Et le Pere Gueimu, s'étant consacré à la vie de Missionnaire dans les campagnes de France depuis qu'il fut fait Prestre , y reüssissoit avec tant de succez , qu'il paroïssoit bien deslors que des talens si auantageux pour la vie Apostolique , ne pourroient pas se contenir dans les bornes des Prouinces de France : Dieu luy en auoit don-

né vn tout particulier pour la conuer-
sion des heretiques, dont il a ramené
bon nombre à l'Eglise. Mais, pour ne
pas m'étendre dauantage sur cette ma-
tiere, ie me contenteray de dire, qu'ils
s'acquitoient tous deux tres-dignement
de toutes les fonctions de nostre Com-
pagnie.

Comme cette perte a esté grande, el-
le nous a esté aussi tres-sensible: mais
nous esperons que le sang de ces grands
seruiteurs de Dieu sera vne semence
feconde du Christianisme, & que le
Ciel reparera la perte de ces deux hom-
mes, d'élite par vn nouveau secours de
Missionnaires, qui prendront bien tost
leur place. Le Pere Aubergeon estoit
natif de Chinon en Touraine, & le Pere
Gueimu de Castelialoux petite ville de
Gascogne: il y auoit vingt ans que ce-
luy-là estoit Iesuite; & celuy-cy quin-
ze. Ils sont tous deux morts en la fleur
de leur âge, & lors qu'ils sembloient
estre plus necessaires au monde, pour
la conuersion de ces peuples: mais ils
ne pouuoient mourir en vn temps plus
fauorable, puisqu'ils ont esté sacrifiez
eux mesmes, lors qu'ils offroient Iesus-

Christ en sacrifice , pour le salut de ces pauvres Barbares.

Les Sauvages firent des sifflets de leurs os , suiuant leur coustume quand ils ont assommé leurs ennemis. On nous a rapporté que les principaux Sauvages de cette Isle ont esté fort faschez de leur mort , & qu'ils conseruent encore leurs ornemens d'Autel , & leurs habits , pour les rendre quand la paix sera faite. Ce massacre a beaucoup retardé leur conuersion , & a esté cause de la perte de plusieurs ames , dont nous auons esté sensiblement touchez.

Ils commencerent dès le mesme iour vingt-trois de Ianuier , à exercer toute sorte d'actes d'hostilité contre les François ; & passerent pour ce suiet à l'Isle de sainte Alousie , sous pre-texte d'aller visiter le Commandant que Monsieur le General du Parquet y auoit estably , mais en effet pour l'assassiner : ce qu'ils firent , & enleuerent de plus sa femme , deux de ses enfans , & vne femme Negre de ses Esclaues , dont on n'a appris depuis ce temps là aucune nouuelle.

Tandis que ceux-là se vengeoient des

François de Sainte Aloufie, qu'ils pretendoient auoir vsurpé leurs terres, cent cinquante autres se mirent en mer dans trois pirogues pour me venir surprendre, & assommer dans la Prouince d'Oüarabiche, où i'estois parmy les Galibis de terre ferme : mais la diuine Prouidence me garentit de leurs mains, m'ayant obligé de retourner aux Isles la veille du massacre de nos Peres, pour me faire traiter d'vne indisposition qui m'étoit suruenüe : mais quand i'y fusse demeuré plus long-temps, il est croyable que Dieu se fust seruy du mesme moyen pour me conseruer, dont il auoit vsé quelque année auparauant en faueur du Pere Méland ; ce qui arriua de la sorte.

Vn Caraïbe, frere d'un de ceux qui auoient esté enleuez, & vendus par vn marinier François en l'Isle de la Tortuë, & qui fut depuis ramené dans son pays par les soins, & par l'autorité de Monsieur le General de Poincy, s'estoit rendu à Oüarabiche, pour venger sur le Pere Méland le tort que son frere auoit receu de ce marinier : mais n'ayant pas osé executer cette entreprise, dans

vn carbet de Galibis , sans leur auoir communiqué son dessein , il fut trahy par celuy auquel il auoit decouuert son secret ; qui appellant aussi tost le Pere Méland luy dit , en presence du Caräibe , & de plusieurs Galibis , *Mon compere, voila vn homme qui est venu icy pour te tuer ; tuë-le , mais tue le hardiment , car il n'en sera autre chose.* Le Pere s'estant informé du suiet de son mécontentement , luy fit entendre qu'il ne pouuoit pas raisonnablement se prendre à sa personne , pour vn déplaisir qu'il auoit receu d'vn méchant homme ; du dessein duquel il n'auoit eu aucune connoissance. Mais au lieu de se vanger de luy , le Pere luy fit de beaux presens pour luy gagner le cœur , & l'affectionner à nostre sainte foy.

Voicy vne autre occasion dans laquelle i'ay esté fauorisé d'vne particulière protection de Dieu. Comme nous estions à l'anchre au retour de terre ferme , à vne Isle des Grenadins , attendans le vent fauorable pour continuer nostre route ; le Capitaine de nostre batteau appella ceux qui estoient descendus à terre , & fit appareiller avec tant de

precipitation, qu'on eust dit qu'il eust déia veu les ennemis, quoy qu'il n'eust aucune connoissance de leur approche, ny du peril où nous estions; mais seulement vne pensée forte, & Vn mouvement puissant qui le pressoit de partir. Nous vismes depuis que c'estoit vn ordre secret de la Prouidence de Dieu: car à peine fusmes nous en mer, que nous apperçeumes six pirogues de Caraïbes qui nous alloient inuestir; nous n'auions que huit ou dix hommes de defense dans nostre barque, & ils estoient trois cens guerriers dans ces pirogues; n'ayant pû nous surprendre, ils nous poursuirent, & nous ne leur pouuions échaper, si le desespoir de nos gens ne leur eust donné de la terreur: ils étoient déia à la portée du fusil; ils auoient amené toutes leurs voiles, leurs arcs estoient aiustez pour le combat, & nous les voyions déia tous prests à décocher sur nous leurs fleches empoisonnées, lors que nous fîmes quelque semblant de nous vouloir defendre, non pas tant dans l'esperance de la victoire, que dans la resolution de leur faire acheter nos vies bien chere-

ment: nous auions dans nostre bateau deux méchans pierriers qui nous sauuerent: car comme nous les eûmes braquez l'un sur le deuant, & l'autre sur l'arriere de nostre barque, & pointez sur leurs pirogues, les Sauvages les aperceuant, & craignans leur décharge, firent diligence de se remettre à la voile, & s'en allerent à l'Isle de la Grenade; où ils attaquèrent vn quartier fort éloigné, qui ne pouuoit pas facilement estre secouru, massacrerent quelques François avec leurs esclaves, & bruslerent plusieurs cases.

Nous auons sceu depuis, que le danger que nous auions couru, auoit esté plus grand que nous n'auions pensé: pource qu'ils auoient encore d'autres pirogues armez en guerre proches de nous, que nous ne pouuions pas decouurir. Qui nous peut nuire quand Dieu nous veut protéger? Non seulement cette petite armée nauale d'Infideles ne nous fit point de mal, mais mesmes prit la fuite à la rencontre de huit ou dix personnes que nous estions dans ce bateau.

Les Caraïbes ont fait plusieurs cour-

ses pendant toute l'année passée dans divers quartiers des Isles de la Grenade, & de la Martinique; pillant, & bruslant les cases, assommant les hommes, & enlevant les femmes: quoy qu'ils ne fassent la guerre que par surprise, ils ont pourtant beaucoup incommodé nos François, dont ils ont massacré soixante ou quatre-vingts, en divers rencontres; ayant perdu trois ou quatre cens hommes de leur costé. Monsieur le General du Parquet Seigneur & Gouverneur des Isles de la Martinique, de la Grenade, & de sainte Aloufie, a esté contraint de leur faire la guerre, & d'armer, non seulement contre les Sauvages de Saint Vincent; mais mesme contre ceux de la Martinique, & de la Grenade; parce que dans les courses que ceux-là faisoient sur nous, ceux-cy contre la parole qu'ils auoient donnée se ioignoient aux ennemis, & massacroient les François qu'ils pouuoient surprendre.

Quand ie partis neantmoins des Isles pour venir en France, qui fut le seizième iour de Feurier de cette année 1655. il y auoit grande disposition à la

paix, & il ne s'y commettoit plus aucun acte d'hostilité de part ny d'autre: Je prie le grand Maistre des cœurs de les vouloir reünir; afin que nous puissions retourner à l'Isle de S. Vincent, pour rallier le bercail dispersé par le massacre de ses Pasteurs. Au cas que cette paix tant désirée se fasse, Monsieur du Parquet, qui a toujours eu beaucoup d'inclination pour la conuersion de ces pauvres Barbares, a dessein de leur enuoyer pour ostages deux de nos Peres, & de les obliger à en donner reciproquement d'autres, des plus considerables de leur nation. Le seiour parmy ces Barbares ne sçauroit estre que perilleux: mais tant s'en faut que le danger détourne nos Peres d'accepter cet employ, qu'au contraire il augmente leur zele; chacun desirant cette commission, pour pouuoir continuer ce que ces braues ouuriers auoient si heureusement commencé. Deux choses peuvent empêcher vne si belle entreprise: sçauoir le petit nombre de Missionnaires, & le peu de moyen de les entretenir: mais nous esperons que Dieu

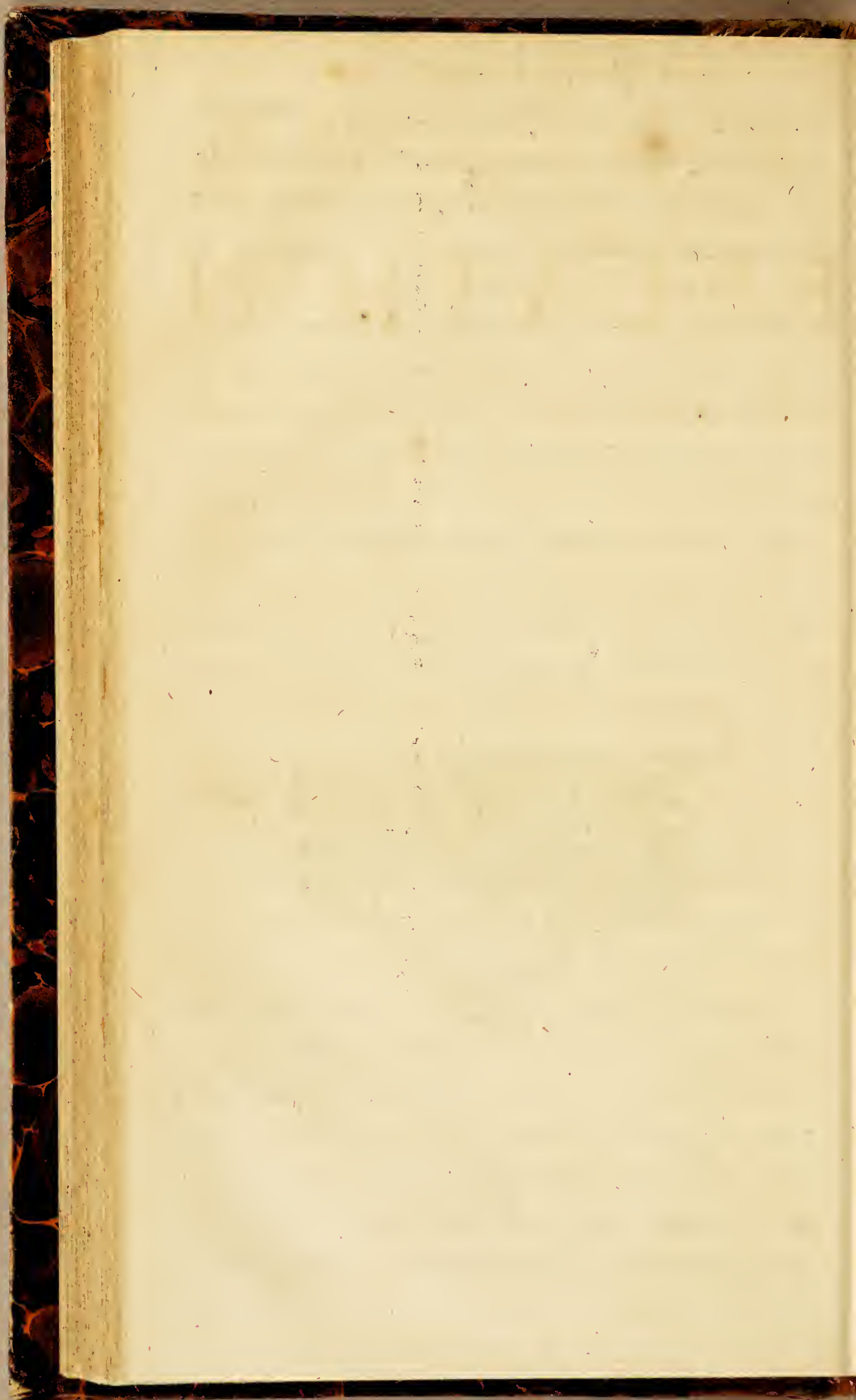
ne laissera pas son ouurage imparfait. Outre le massacre des Peres Aubergeon, & Gueimu, il nous en est encore mort deux, la même année, le Pere Gaspar Iaquinot le dixième d'Auril, & le Pere Antoine Barré le treizième de Decembre, tous deux capables de rendre de bons seruices. Cette Mission ne peut estre que bien affoiblie de la perte de quatre Missionnaires de ce merite dans vne seule année. Il ne nous reste en toutes les Isles que dix Prestres, & deux Freres pour toutes les fonctions dont nous auons parlé cy-dessus; si on ne nous enuoye du secours, il est impossible de nous en acquiter.

Je prie tous ceux qui liront cette Relation, de ioindre leurs vœux avec les nostres, & de prier le Maistre de la moisson d'enuoyer autant d'ouuriers qu'il en faut pour faire vne si belle recolte. Mais nous allons voir de plus grandes necessitez, en terre ferme, qui meritent bien que chacun s'y interesse plus particulierement, afin que la diuine Prouidence y pouruoye de la façon qu'elle iugera la plus auantageu-

se pour le salut de ces peuples innombrables , qui vivent sans connoissance de Dieu , & qui meurent hors d'esperance de salut.

F I N.





39:15
RELATION

DES MISSIONS DES PP.

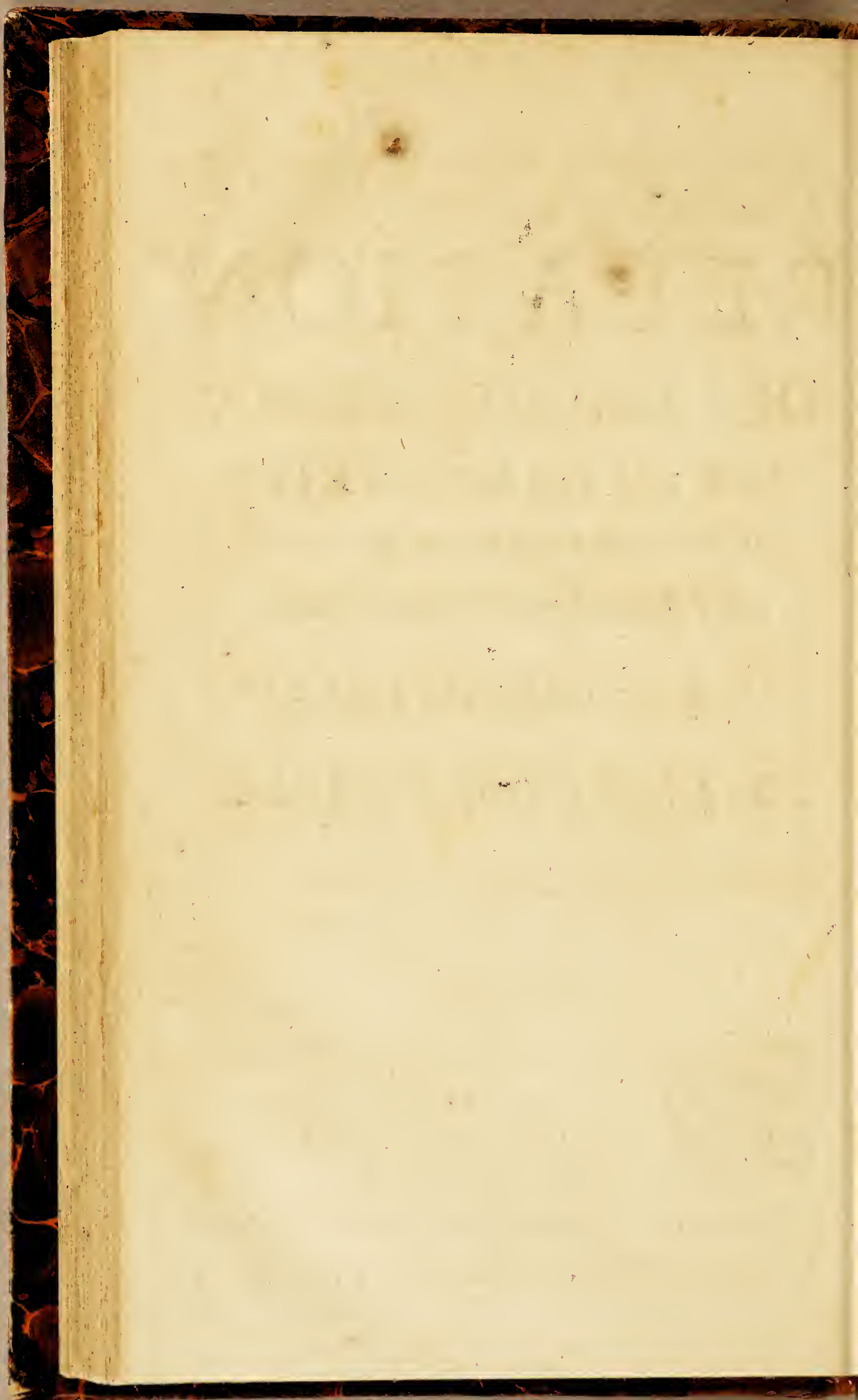
DE LA COMPAGNIE

DE IESVS

en l'Amerique Meridionale.

SECONDE PARTIE,

DE LA TERRE FERME.





SECONDE PARTIE
DE LA RELATION
DES MISSIONS DES PP.
de la Compagnie de IESVS, en
l'Amerique Meridionale
DE LA TERRE FERME.

CHAPITRE PREMIER.

*Premier Voyage du Pere Méland en la
Terre Ferme, & la description
du Pays.*



Nous n'auons parlé iusques
à present que de quelques
Isles de l'Amerique Meri-
dionale ; il est temps que
nous mettions le pied en la terre ferme:
& que suiuant l'ordre que nous auons

tenu en la premiere Partie, nous traitions premierement du pays en general, des avantages qu'on y trouue, & des merueilles de nature qui s'y rencontrent, & puis nous parlerons des Sauvages qui l'habitent, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs dispositions a recevoir la foy, de nos emplois en ce continent, & des belles esperances que nous auons d'y voir bien-tost établir l'Empire de Iesus-Christ : mais il est necessaire qu'auant toute autre chose, nous decouurions les moyens dont la Diuine prouidence s'est serui pour nous ouurir la porte de cette contrée, après laquelle nous soupirions depuis vn bon nombre d'années.

Le Pere Denis Méland ancien Missionnaire de l'Amerique, ayant esté employé en diuerses occasions à l'instruction des Caraïbes, qui sont, comme j'ay déjà remarqué, les Sauvages des Isles, auoit contracté de longues habitudes avec eux dans l'esperance de passer bien tost par leur moyen aux nations infidelles de la terre ferme : mais voyant qu'ils n'estoient pas si propres à cette entreprise que les Galibis venus du con-

tinent, qui s'estoient établis avec les Caraïbes dans vn quartier de l'Isle de la Grenade; ils y transporta l'année 1651. & sceut si bien s'insinuer dans leurs esprits, que deuant la fin de cette année ils l'introduisirent en terre ferme par la bouche du Dragon sur la riuiera d'Otiarabiche, dans la Prouince qui prend son nom du même fleuve.

Le Pere fut reçu dans vn Carbet, ou village de Galibis avec de grands témoignages d'affection, qui redoublerent à la veüe de quelques haches, serpes, couteaux, & autres petits presens qu'il leur distribua, & qui leur furent d'autant plus agreables que les habitans de ce Carbet, qui estoit éloigné de 40. lieues de la mer, n'entrenoient aucun commerce avec les Europeens, non plus que les autres Sauuages de la même prouince. Il falloit les appriuoiser de la sorte pour gagner leur affection, & pour leur debiter plus vtilement les marchandises du Ciel, ie veux dire la connoissance des mysteres de nostre Foy, qui estoit l'vnique fin qu'il s'estoit proposée allant en leur pays.

Il s'appliqua, pour cet effet, avec grand soin à apprendre leur langue; ce

4 *Relation de la Terre ferme*

que fit aussi de sa part vn ieune garçon François qu'il auoit mené avec luy : leur principale occupation , pendant plusieurs mois , fut l'étude de cette langue , laquelle le Pere tâchoit de reduire en preceptes , par des reflexions continues qu'il faisoit , & le ieune garçon se contentoit de remarquer la façon plus ordinaire de parler des Sauvages , pour s'en seruir aux occasions : Ils conféroient souuent ensemble de ce qu'ils auoient appris dans leur conuersation.

Le Pere accōpagnoit quelque fois les Galibis dans leurs courses , & aux visites qu'ils faisoient de leurs parens , & amis éloignés de leur carbet. Et comme il n'estoit pas encore assez sçauant en la langue pour l'instruction des adultes , il s'occupoit au Baptême des petits enfans qu'il trouuoit en danger de mort , dans les vilages qu'il visitoit. La contention d'esprit qu'il apportoit à l'étude de cette langue (à laquelle il employoit 10. heures chaque iour) la mauuaise nourriture qu'il prenoit avec les Sauvages , & les grandes fatigues de ses voyages , le ietterent enfin dans vne dangereuse maladie qui nous fit desesperer de sa santé ; & qui

nous fut d'autât plus sensible , qu'il nous estoit impossible de le secourir , tous nos Missionnaires estans occupés au dessus de leurs forces : mais il plût à Dieu nous le rendre , & nous le ramener aux Isles en bonne disposition , vn an après qu'il en estoit party.

Le suiet de son retour fut le desir qu'il auoit de représenter à nos Superieurs la necessité de tant de pauvres Barbares qu'il auoit veus en terre ferme , leur affection pour les François , la docilité de leur naturel , & la facilité de leur conuersion. Il demandoit pour ce suiet plusieurs ouuriers ; mais la disette que nous en auions fut si grande , qu'on l'obligea de se contenter d'vn compagnon , qu'il fallut même attendre quelques mois , n'ayant pû si tost quitter le quartier de l'Isle de saint Christophle qu'il seruoit : nous en parlerons au chapitre suiuant : employons le reste de celuy-cy à donner vne brieue connoissance de cette contrée de l'Amerique dont nous auons à nous entretenir en cette seconde partie.

Le pays dont i'ay promis de parler en ce lieu , se voit marqué dans les Cartes de l'Amerique depuis la riuiera des

6 *Relation de la Terre ferme*

Amazones, du costé du Süest, iusques à Comana vers le Noroüest, & est terminé au Nordest par la mer, & au Sud s'estend sans bornes, & sans limites, dans des espaces presque infinis qu'on n'a pas encore découverts. La Guiane fait vne bonne partie de ce pays, qui a esté autrefois si fort renommée, pour les esperances que les Espagnols auoient d'y trouuer des mines d'Or inépuisables, qu'ils en appellerent vn quartier *El dau-rado*; elle est bornée des deux riuieres des Amazones, & d'Orinoc, qui sont d'une prodigieuse grandeur.

On dit que ceux qui découurirent les premiers la riuere des Amazones luy donnerent ce nom, pource qu'ayans mis pied à terre sur la riué de ce grand fleuve, ils n'y rencontrèrent que des femmes, & que, s'estans rembarqués pour monter plus haut dans cette riuere, ils virent grand nombre de Sauvages sous les armes, & parmy eux plusieurs femmes fort grandes qui animoient les hommes au combat. Elle est prodigieusement large, & profonde, & le reflux de la mer y monte iusques à cent lieües dans les terres: Elle en a 60. ou 70. de largeur en son em-

bouchure ; au delà de laquelle elle roule des flots d'eau douce bien avant dans la mer. Vn Auteur Anglois, qui a fait la description de la Guiane, en parlant comme témoin oculaire, dit qu'il a luy même puisé de l'eau douce dans son courant à 30. milles, c'est à dire à dix lieues de terre. Son embouchure est quasi sous la ligne, n'en estant éloignée que de demy degré d'une part, & de deux seulement de l'autre: mais cette coste s'en écarte peu à peu, montant vers Comana au Noroüest ; en sorte neantmoins que la Bouche du Dragon, qui est l'endroit le plus avancé vers le Septentrion, n'en est distante que de 10. degrés. Cette riuere prend sa source dans le Peru, depuis laquelle iusques à la mer où elle se perd, on compte plus de dix-huit cens lieues, suivant le rapport du Pere Christophle Acunna de nostre Compagnie qui en a fait le voyage, & qui en a donné la description au public.

Il y a vne chose digne de remarque près de l'embouchure de ce grand fleuve, c'est qu'on y trouue vne espece d'argile verte, admirable en deux propriétés qui luy sont particulieres : la premiere, qu'elle est molle tandis qu'elle est

dans l'eau , & qu'on luy peut imprimer toutes les figures , & donner toutes les formes qu'on veut ; mais quand elle est exposée à l'air , elle se durcit de telle sorte que le Diamant n'est guere plus dur que les pierres qu'on en fait. La seconde , que ces pierres ont cette vertu digne d'admiration, que si vne personne atteinte du haut mal en porte vne sur soy , elle n'est point sujette aux accidens de cette maladie. J'ay veu des haches formées de cette argile, dont les Sauvages se seruoient à couper du bois lors qu'ils n'auoient point l'usage des nostres ; leur trenchant estoit semblable à celles de fer dont nous vsons ; mais il se terminoit en vne poignée, pour les tenir à la main en trauaillant.

Il ne faut pas penser que la riuiera des Amazones possede toute seule les auantages de ce grand pays ; les autres ont leurs beautés , & leurs commodités , & particulièrement celle de Caiene , qui a déjà plusieurs fois attiré de France quantité de personnes pour habiter l'Isle qu'elle forme , fort près du Continent ; elle n'est pas pourtant la plus considerable , Coupenam , Surinam , Balime , &

Macourou sont beaucoup plus grandes mais aucune n'approche de la grandeur, & de la prodigieuse étendue de celle d'Orinoc, à laquelle on donne cent lieues de largeur en son embouchure, y comprenant les petites Isles qu'on y rencontre, & qui en incommodent beaucoup l'entrée. Ce n'est pas de merueille si elle est si grande, & si vaste, puis qu'outre vne grande quantité de petites riuieres, & de ruisseaux, douze ou quinze beaux fleuves la grossissent en sa course, qu'elle fait en partie au delà de la ligne. Elle termine d'une part la Guiane, & de l'autre la prouince d'Oüarabiche: celle-cy du costé de l'Oüest; & Norouest; & celle-là vers l'Est, & le Süest: & se rend finalement dans la mer, au 8. degré d'éléuation du Pole Artique, ou Séptentrional.

Sainct Thomas est placé dans l'extrémité de la Guiane sur le bord de cette grande riuere, assés auant dans les terres: les habitans Espagnols y sont en fort petit nombre, & n'ont point de commerce avec les Europeans, mais seulement avec les Sauvages du pays qu'on nōme Caribes; & avec les Aroüagues, &

les Saimagotes leurs voisins , & leurs confederés , qui sont ennemis des Galibis, des Coré, des Arotes , des Paria, des Caraïbes , & de quelques autres nations qui ont fait ligue offensive , & deffensive contre eux , & contre les Espagnols leurs alliés. Vne partie des Saimagotes de la prouince d'Oüarabiche a depuis quelque temps fait la paix avec nos Galibis, & nous espérons que les autres de la même nation , & de la même prouince en feront bien-tost autant , ce qui ne contribuera pas peu à la propagation de l'Euangile en ce pays.

Cecy suffira pour le dessein que j'ay pris de donner vne grossiere connoissance de cette coste de l'Amerique qui fait la principale , bien que non pas la plus grande partie de cet espace du continent dont nous auons à nous entretenir. Les Cartes , & les Liures qui traittent de cette contrée , ne faisans point mention du fleuve d'Oüarabiche ny des belles terres qu'il arrouse ; ie me sens obligé d'en dire icy quelque chose , pour en faciliter la route à ceux qui auroient dessein d'y venir.

Quand on se presente au destroit

qu'on nomme communément *Bocca del Drago*, ou la Bouche du Dragon, on trouve, entre l'Isle de la Trinité, qui est à main gauche; & la pointe de terre ferme, que les Sauvages appellent *Baroué enétale*, c'est à dire le Nés de terre ferme; trois petites Isles également distantes l'une de l'autre, & placées de rang dans deux lieues d'étendue qu'il y a entre ces deux terres: Ce pays est montagneux le long de la mer, & même la Trinité est toute coupée de montagnes du costé qu'elle s'approche de ces petites Isles: bien que de l'autre part de l'équerre qu'elle forme, descendant vers l'embouchure d'Orinoc, ce soit une terre fort unie, & fort égale: les Espagnols s'y sont placés dans les montagnes, & y ont bâti une bourgade qu'ils nomment saint Joseph, où ils sont au nombre de 200. hommes, éloignée de 4. ou 5. lieues de la Bouche du Dragon. Le reste de cette belle, & grande Isle est habitée des Sauvages, qu'on appelle Maboïyes, que les Espagnols ont convertis à la Foy, & avec lesquels ils vivent en bonne intelligence: ces pauvres gens n'osent sortir de cette Isle, à cause

qu'ils ont pour ennemis tous les autres Sauvages du voisinage, qui le sont pareillement des Espagnols: nous esperons que la Foy reunira leurs cœurs, & leur servira de lien d'amour, & de concorde: poursuivons nostre route.

Nauigeant du Nord au Sud on entre dans le golfe des Paria qui donne son nom à vne nation de Sauvages qui est amie des François; & passant plus auant vers l'Oüest-suroüest on arriue enfin à vn grand cul de sac qui se forme au fonds de ce golfe: c'est au milieu de cet enfoncement qu'on trouue la riuiera d'Oüarabiche, qui a deux lieuës de largeur en son embouchure, & deux branches principales, dont l'vne descend de l'Oüest, & l'autre du Suroüest. Il y a toute apparence qu'elle peut porter des nauires iusques à la ionction de ces deux branches, qui se fait en forme de fourche à 25. lieuës de la mer, dont le reflux monte 5. ou 6. lieuës plus auant, dans l'vne, & dans l'autre. Celle de main droite est nommée la riuiera des Saimagotes, pource qu'elle conduit aux Caribets de cette nation, & celle de la gauche retient le nom de la prouince, &

s'appelle d'Oüiarabiche; les batteaux, ny les autres vaisseaux portans voile n'y scauroient nauiger, à cause qu'elle serpente beaucoup : il faut de necessité se seruir de Pirogues, ou de quelqu'autre sorte de Barques, qu'on conduise à la rame.

Ce fleuve est paré en ces deux bords d'une tapisserie de haute-lice toujours verte, qui réjoüit, & termine la veüe: ce sont des Parétuuiers, arbres qui iettent des racines au bout des branches, lesquelles se courbans vers la terre y forment d'autres arbres, sans se separer de leur souche, l'un ne montant pas plus haut que l'autre, l'espace de 25. lieuës. On diroit à voir ce bel ouurage de la nature que quelque soigneux jardinier les tond, & les coupe de mesure tous les iours.

Cette riuiere est fort poissonneuse; on y trouue même des Crocodiles bons à manger, beaucoup plus petits, & d'autre nature, mais pourtant de la même forme que ceux qui deuorent les hommes, qu'on nomme Caïmans, & qu'on rencontre en quelques autres endroits de nostre Amerique. On y voit de grandes troupes d'oiseaux au bec plat, qu'on

nomme Sparules, plus grands que des Pigeons, & d'un incarnadin fort éclatant: les ieunes sont d'un plumage blanc, qui avec le temps deuient rouge: ils sont si défiants qu'il est fort malaisé d'en prendre: Je n'en ay veu que dans cette riuere, quoy que ie ne doute pas qu'il n'y en ait aux autres de cette Prouince, sur lesquelles ie n'ay point nauigé.

Je finiray ce Chapitre par vne merueille de nature qui se voit à Oüarabiche: c'est qu'outre les sources d'eau douce qu'on y rencontre, il y en a vne d'eau salée sur vne petite eminance à 40. ou 50. lieuës de la mer, qui lors qu'elle monte iette vne grãde quantité d'eau, & quand elle est basse, tarit tout à fait, & ne laisse que de la vase. Il faut que Dieu, le grand maistre de eaux, aussi bien que de toutes les autres creatures, y conduise cet élément, par des canaux souterrains. Reprenons nostre histoire.



CHAPITRE II.

*Second voyage du Pere Méland en
Terre ferme , & ce qui nous
arriua en chemin.*

Quelque instance que fit le Pere Méland pour obtenir bon nombre de Missionnaires pour la terre ferme la nécessité en fut si grande dans les Isles, qu'on ne pût luy en accorder qu'un seul. Le sort tomba heureusement sur moy ; & ie fus aduerti de me disposer à ce voyage , & de luy seruir de compagnon.

Plusieurs ieunes hommes de ceux dont nous auons parlé en la premiere partie , qui auoient pris vne forte resolution de s'employer à leur salut, & à celuy du prochain , se seruans de cette occasion, nous firent grande instance pour nous accompagner en terre ferme , & y traualler coniointement avec nous à l'instruction des Sauvages : nous n'en choisîmes neantmoins que trois à saint Christophle, & en prîmes vn quatrième à la Martini-

que ; les autres ayans esté renuoyez à quelque autre occasion.

Tandis que ie me disposois à ce voyage, le Pere Méland se mit en chemin ; & se rendit à la Martinique, où ie l'allay trouver quelque temps après : Et luy declaray que le sentiment de nos PP. de saint Christophle estoit que nous cherchassions vn poste dans la Guiane pour nous établir ; afin que si celuy d'Oüarabiche venoit à nous manquer, nous pussions nous y retirer pour y travailler à la conversion des Sauuages. Vne occasion assez fauorable s'en presenta ; vn François ayant enleué au mois d'Auril de l'an 1653. quelques Esclaues de la riuiera de Coupenam dans la Guiane ; & les ayant menez à la Martinique, pour les vendre ; nous iugeâmes que si nous les ramenions en leur pays nous y serions fauorablement receus par leur moyen : si bien qu'ayant trouué deux femmes de la nation des Galibis, nous les acheptâmes avec vne petite fille qu'elles auoient de l'âge de deux ou trois ans, de laquelle l'vne estoit la Mere, & l'autre la grand'Mere.

Dieu qui vouloit sauuer cette petite creature, permit qu'elle tombât dans

vne

une maladie qui l'affoiblit si fort qu'on ne croyoit pas qu'elle eut un iour de vie. Je ne l'osois baptiser sans le consentement de ces deux femmes, de peur qu'elles ne dissent en leur pays que le Baptême auoit fait mourir leur fille: & ne pouuois demander ce consentement, pour ne sçauoir pas leur langue: il m'estoit d'ailleurs impossible de luy conferer ce Sacrement sans qu'elles s'en apperceussent, à cause qu'elle estoit toujours entre leurs bras. Comme i'estois en cette perplexité, Dieu me fit naistre l'occasion de la baptiser à leurs yeux, sans qu'elles s'en donnassent de garde: car la Mere ayant apporté un vase plein d'eau de la riuiera, pour lauer sa petite malade, ie fis l'officieux, & prenant de l'eau avec la main, comme pour la lauer conioinctement avec elle, i'en versay sur sa teste prononçant tout bas les paroles Sacramentales, & la nommay Marie, pour reconnoître la faueur que i'auois obtenüe dans ce rencontre par l'intercession de la sainte Vierge: peu d'heures apres ce petit Ange s'enuola au Ciel, expirant quasi dans un moment. Mais reuenons à nostre voyage.

Nous nous embarquâmes à la Martinique le Pere Méland, & moy, avec ces quatre ieunes hommes François dont j'ay parlé, & ces deux femmes Esclaues, le 20. iour de Iuin de l'an 1653. & ayans esté contrains d'arrester près d'un mois en chemin, pour attendre le vent favorable, nous fûmes enfin obligez de quitter nostre premier dessein d'aller à Coupenam, & de nous rendre à l'Isle de saint Vincent; où nous laissâmes ces deux femmes, pour estre renuoyées dans leur pays par le premier Pirogue de leur nation; & les recommandâmes pour cet effet au Pere Aubergeon Missionnaire de laditte Isle, qui ne manqua pas d'en prendre un grand soin, & de les faire embarquer quelque temps après.

Nous estans remis en mer, pour continuer nostre route vers le quartier d'Oüarabiche, nous fûmes surpris d'un calme bien ennuyeux, qui nous arresta long-temps aux autres rades de cette Isle; & fut suiuy d'un furieux Houragan qui nous eut fait perir irremissiblement si nous eussions encore esté à l'anchre; mais par vne prouidence particuliere de Dieu, j'obligeay nos matelots à se mettre

à la voile, nonobstant qu'ils me représentassent qu'il ne faisoit point de vent, & qu'ils seroient en danger d'eschoüer à la coste, & de s'y briser. Nous vîmes en moins d'un quart d'heure qu'il estoit temps de sortir delà; car nous n'eûmes pas plûtoſt appareillé que l'Houragan commença, dont les premières bouffées de vent qui en furent les preludes, & les avant-coureurs, nous donnerent le moyen de nous esleuer en mer, & d'en éviter le danger.

En cette même rade se rencontra un autre bateau François qui n'en fut pas quitte à si bon marché: car il échoüa aux Grenadins, & s'y brisa misérablement. Nous estions cependant bien avant dans nostre route, Dieu permettant que cet Houragan, dans sa plus haute violence, nous seruit de vent arriere pour nous porter où nous voulions aller.

On appelle Houragan dans les Isles une tempeſte extraordinairement violente, qui agite la mer avec tant de furie qu'elle semble monter iusques au Ciel, & s'entr'ouvrir iusques aux abyſmes: les nauires qui sont pour lors aux rades, ou dans les ports, se brisent à la coste; pour

ce que cette tempeste fait dans l'espace de vingt-quatre heures tout le tour du compas, & il souffle de toute forte de vens: en sorte que si vous estes à couuert de l'un, l'autre ne manquera pas de vous perdre, sur terre elle renuerse les maisons; jonche d'arbres les campagnes; coupe au pied tous les Magnocs, de la racine desquels on fait le pain; brise les Petuns, & les Cannes de Sucre; noye tous les viures; & ruine toutes les esperances d'une année. On dit en commun prouerbe que petite pluye abbat grand vent, on voit icy tout le contraire: la pluye est continuelle pendant le Hou-ragan, & le vent ne s'apaise pas: le Ciel s'obscurcit si prodigieusement que du iour il en fait la nuit: il ne se trouue aucun lieu d'asseurance ny sur la terre, ny sur la mer: on abandonne les maisons de peur d'y estre accablé par leur ruine: on n'ose se tenir dans les bois, de crainte d'estre écrasé par la cheute des arbres: le lieu le plus asseuré est la rase campagne; mais la pluye, qui tombe à seaux, perce dans vn moment les habits: & ce qui est de plus facheux, il faut souffrir cette incommodité pendant vingt.

quatre heures , sans y pouuoir apporter de remede.

Les Isles sont suiettes aux Houragans, mais la terre ferme en est exempte : Il n'est à craindre que quatre mois de l'année, qui sont Iuillet, Aoust, Septembre, & Octobre. On dit que les tremblemens de terre , qui sont assés frequens aux Isles, en sont les auant-coueurs, & luy seruent de pronostique : pour en parler sainement, la veritable cause nous en est inconnuë, quoy que les Caraïbes la reiettent sur les Europeans, & asseurent qu'auant leur venuë dans ces contrées ils n'en auoient iamais veu. Les anciens habitans François semblent fauoriser leur sentiment : car ils disent qu'au commencement qu'ils y vindrent, à peine y en auoit-il vn en dix années : & que depuis ils les ont veus réglés de sept en sept ans : s'il est ainsi, il faut que les pechés des hommes s'y soyent bien multipliés; puisque nous en auons veu quatre en trois années consecutiues, vn en l'an 1651. vn autre en 52. & 2. en l'année 1653. dont celuy-cy, à l'occasion duquel i'en parle, arriua le 13. iour de Iuillet; & le deuxieme, le premier iour d'Octobre.

Il est vray que cette tempeste qui met en feu la mer, & tous les autres élemens en confusion ne traite pas également mal toutes les Isles; bien que toutes s'en ressentent d'une façon, ou d'autre: car elle exerce pour l'ordinaire sa violence sur une, ou deux seulement. Celle du treizième Juillet fut si funeste à saint Vincent, qu'elle renversa les cases, & entraîna plusieurs dans la mer, fit mourir quelques Sauvages, arracha tous les viures, & y laissa des marques qui ne seront effacées de bon nombre d'années. Le Pere Aubergeon qui pour lors estoit dans cette Isle, m'écriuit, que le bon vieillard Caraïbe, qui l'auoit receu avec tant de bien-veillance dans son Carbet, voyant le desordre de cet Houragan, luy auoit dit, Ne t'étonne pas mon compere, le *Mabóia* (c'est à dire le Diable) ne peut supporter que tu nous enseignes le chemin du Ciel, c'est luy qui a excité cette tempeste qui passera bientôt, ne t'en étonne pas.

Le Houragan de l'année 1652. ne s'estoit pas fait moins ressentir à Saint Christophle: car il brisa, au quartier de la pointe de Sables, où ie demeurois pour lors,

quatre ou cinq nauires chargés de marchandises, qui n'attendoient que l'heure de leuer l'anchre : entre ces vaisseaux il y auoit vne grande flute Hollandoise qui resista plus long-temps à la mer que les autres , & me donna moyen de secourir deux hommes qui n'attendoient que la mort sur l'arriere de ce vaisseau; comme ils ne sçauoient pas nager , ils n'osoient se ietter à la mer , comme auoient fait leurs compagnons : l'un estoit Catholique, habitant de la Gardeloupe, & l'autre Huguenot, & Chirurgien de sa vacation : comme ie les vis en ce danger, ie leur fis signe du riuage où i'estois , qu'ils demandassent pardon à Dieu de leurs pechés, & qu'ils se disposassent à en receuoir l'absolution ; ce qu'ils firent, s'estans tous deux mis à genoux pour cet effet , les yeux , & les mains vers le Ciel : & peu de temps après ils se tournerent de mon costé, & baissèrent la teste , pour demander l'absolution ; L'heretique aussi bien que le Catholique, l'ayant receuë , le Huguenot se ietta en mer , pour tâcher de se sauuer, mais la mer estoit si rude qu'il y fut bien-tost englouty. Le Catholique se tint

quatre ou cinq heures durant sur vne piece du débris de ce vaisseau , pendant lesquelles nous nous efforcâmes de le tirer de ce danger , mais inutilement : l'auois obligé plusieurs François , Anglois , Hollandois , Sauvages , & Negres à se mettre à la nage , pour l'aller secourir ; mais le vent , & la mer les en repoussèrent si rudement qu'ils ne purent jamais en approcher , non pas même luy faire tenir vne corde , à laquelle on auoit attaché vne pierre , pour luy ietter. Mais enfin Dieu luy voulant donner la vie , six ou sept ieunes hommes s'aduiserent d'aller à luy , portans chacun vn baston en vne main , sur lequel ils s'appuyoient quand le flot les enleuoit , & de l'autre ils s'attachoient à vn de leurs compagnons : ce qui leur reussit si bien qu'ils l'amenerent à terre tout meurtry des coups que les pieces de ce vaisseau fracassé luy auoient donnés dans l'agitation de la mer. Mais reprenons nostre route , de laquelle ce Houragan nous a détourné.



CHAPITRE III.

*Nostre arriuée à Oüarabiche, &
le depart du Pere Méland
pour saint Thomas.*

A Prés auoir employé beaucoup de temps inutilement à attendre le vent fauorable pour aller à Coupenam, & auoir esté arrestés sur mer par plusieurs calmes pendant nostre voyage ; nous arriuâmes enfin heureusement à nostre Carbet d'Oüarabiche, le neuvième iour d'Aoust de l'année 1653. & fûmes receus des Galibis avec de grands témoignages de ioye, & d'amitié. Ces pauvres gens nous rendoient tous les seruices dont ils se pouuoient aduiser ; nous mesuroient des yeux, & ne se pouuoient saouler de nous regarder : ils ne sortoient de nostre Case que sur la nuit, & nous disoient que tous les Carbets du pays s'estoient réjouys de nostre arriuée.

Ils nous mirent en main deux lettres, que quelques Sauuages venus de saint

Thomas auoient apportées à Oüiarabiche en l'absêce du P. Méland: l'vne, qui estoit Latine, estoit écrite par Dom Martin de Mendosa, qui commande dans cette place, & se qualifie Duc de la Guiane, & Gouverneur perpetuel de l'Isle de la Trinité: & l'autre, qui estoit Françoisse, par vn de ses principaux officiers, nommé Dom Frantique: celle-cy seruoit d'adresse à la latine, qui n'auoit point de superscription.

Ce Gouverneur faisoit sçauoir au Pere Méland qu'il se reconnoissoit obligé à Dieu de luy auoir donné la connoissance de sa venuë dans la Prouince d'Oüiarabiche: & le supplioit de se transporter à saint Thomas, où il rencontreroit des rafraichissemens capables de luy faire oublier les fatigues d'un long, & penible voyage; & des peuples tres-nombreux à instruire, & à catechiser, qui ne desiroient rien tant que le Baptême, & la connoissance de nos mysteres; satisfaction qu'il ne leur pouuoit donner, pour n'auoir aucun Ecclesiastique qui les pût assister en cette necessité. L'adiointe de l'officier disoit le même en substance; & toutes deux l'asseuroient qu'il y auoit

de plus grands biens à faire en ce lieu-là, que par tout ailleurs. Voycy la copie de ces deux lettres aux mêmes termes qu'elles furent écrites. Commençons par la Françoisse, au dessus de laquelle estoient ces mots :

*La presente, soit donnée au Reuerend
Pere. En Oüarabiche.*

MON R. P.

La presente sera pour vous aduertir que les Sauvages nous ont appris qu'il y auoit en Oüarabiche un Religieux lequel estoit là pour enseigner la foy Catholique : & le Seigneur Gouverneur vous demande que si vous voulés venir en toute assurance pour enseigner grande quantité de Sauvages qui ne demandent que de se rendre Catholiques : Nous n'auons point icy de Religieux, & se faisant vous obligerés le Seigneur Gouverneur, & tout le reste des Espagnols. Autre chose ne vous scaurois que mander ; sinon que ie demeureray

Fait à Orinoc le 29. *Vostre Seruiteur*
de Septembre 1652. Dom FRANTIQUE.

Voicy la copie de la lettre Latine, qui estoit sans inscription, la Françoisse luy seruant d'adresse, comme nous auons dit.

RR. P.

Non sine diuini numinis singulari beneficio factum puto ut ad notitiam meam vestrae paternitatis ibi assistentia perueniret, quia cum ad exemplum Christi Domini, & Apostolorum, palam, & non in occulto, maxime apud infideles sermocinari debeant Evangelicae doctrinae predicatorum, quod ibi repugnare video. Vestram paternitatem huc voco, desiderans ut Pagani fauore vestrae praesentiae, luce fidei illuminati ianuam Baptismi optatius & facilius ingrediantur: hic totum habebit vestra paternitas quod ad iter impellat, hic quod itineris longi labores subleuet, ubi tot gentes, & nationes, absque strepitu armorum, sed spiritus persuasione Evangelicam doctrinam accipient, propter cum Christianis communicationem, quae illos

*ad fidem suscipiendam suauiter dispositos
semper habet. Valeat vestra Paternitas.*

*Ex ciuitate S. Thoma d'el
SS. Sacramento de Guayana.
12. mensis Octobris anni 1652.*

*Humilis Seruus vestra Paternitatis.
D. Martinus de Mendosa
y de la Itos.*

Bien que ces lettres semblaissent fauoriser nostre dessein, non seulement en ce qu'elles nous appelloient dans vn nouveau poste; mais encore pource que l'establissement de cette mission assueroit celle d'Oüarabiche, à laquelle les seuls Espagnols pouuoient apporter quelque empêchement: Nous prîmes neantmoins du temps pour deliberer de cette affaire, iugeans bien que si cette demande sembloit d'abord auantageuse à la conuersion des Sauuages, elle nous deuoit estre suspecte, venant de la part d'un Espagnol ennemy des François. Enfin, après auoir agité cette affaire, nous arrêtâmes que le Pere prendroit ses seuretés; qu'il ne passeroit point à saint Thomas qu'il ne fut mieux informé de

l'intention des Espagnols, & qu'en attendant il demeureroit avec les Galibis les plus voisins de la riuere d'Orinoc.

Il partit donc d'Oüarabiche le seizième iour de Sept. de l'année 1653. Mais ce ne fut pas sans beaucoup d'opposition de la part de nos Galibis, qui pour nous détourner de ce dessein nous rapportoient les cruautés que les Espagnols auoient autrefois exercées sur les pauvres habitans du pays: & nous représentoient que comme alliés des Galibis, & ennemis des Espagnols, nous auions suiet de craindre, qu'ils ne nous appellassent dans le lieu de leur domaine pour se défaire de nous.

Le Pere ayant appris qu'une bande de Galibis se dispoient pour aller querir les ossemens de quelques vns de leurs guerriers qui auoient esté tués près de la riuere d'Orinoc, s'adressa au chef de cette troupe, pour obtenir de luy qu'il put y aller en sa compagnie: ce qu'il luy promit; mais ayant changé d'avis il retira sa parole, allegant pour excuse que *ses Boürouli*, c'est à dire ses camarades, s'y estoient opposés, & qu'ils luy auoient représenté qu'il seroit repris, & maltraité de toute

leur nation, s'il arriuoit que les Espagnols, qui estoient méchans, le fissent mourir. Le P. qui méprisoit tous ces dangers, ne laissa pas de partir pour Orinoc, où il arriua heureusement avec trois ieunes hommes François, nonobstant la difficulté des chemins, & le débordement des riuieres.

Vn bruit courut, quelque temps après son depart, qu'il estoit mort: Je n'entendois autre chose des Sauvages, sinon que le Pere auoit esté attaché au Pilory, par les Espagnols, & qu'ils l'auoient fait pendre par leurs Esclaues Negres: quelques vns adioûtoient, qu'ils l'auoient veu attacher à vn arbre, où il estoit demeuré pendu trois iours; au bout desquels ils auoient enleué son corps. Tous ces discours ioints à la creance que les Galibis auoient, que les Espagnols, ennemis des François, l'appelloient à S. Thomas pour le mal-traitter, leur faisoient adiouter foy à cette mauuaise nouuelle; qui se répandit si auant dans le pays, que les Sauvages les plus proches d'Orinoc, après en auoir donné auis à tous les autres de la Prouince d'Oüarabiche, m'enuoyèrent vn homme exprés pour me coniu-
rer d'en auertir les François des Isles

afin de venger conioinctement avec eux vn acte si cruel. Celuy qui pressa le plus cette affaire fut vn des principaux Capitaines des Galibis, lequel proposoit de diuiser les troupes Françoises en deux corps, pour en faire passer l'vn par l'embouchure d'Orinoc, & l'autre par la Prouince d'Oüarabiche.

Cette mort m'estant confirmée de tant d'endroits, ie me crus obligé d'en donner auis à nos Peres, afin qu'ils fissent pour luy les suffrages, & les prieres ordinaires de nostre Compagnie : Mais trois mois après que ie leur eus fait sçauoir cette nouuelle, ie receus vne lettre du Pere Méland, dattée du vingt-quatrième iour de Ianuier de l'année 1654. qui portoit que, *Nonobstant toutes les fatigues, les incommodités du chemin, & les accès d'une facheuse fièvre il estoit arrivé à Saint Thomas, où les Espagnols auoient pris d'abord qu'qu'ombrage de luy à cause de trois ieunes hommes François qui estoient en sa compagnie, & de l'absence du Gouverneur de la place : ce qui l'auoit obligé de demeurer avec eux l'espace de six semaines entieres sans sortir de leur habitation, pour leur ôster tout suiet de soupçon ; après lesquelles*

il auoit pris la liberté de paroître au dehors, & de visiter les Sauvages du voisinage auxquels deuant que d'aller à Saint Thomas il auoit laissé en garde quelques petits presens qu'il leur vouloit distribuer. Il ne s'estoit pas souuenu cette fois qu'il ne faut rien monstrier aux Sauvages qu'on ne leur veuille donner : aussi n'en eut-il d'autre réponse, sinon que ne le voyans point, pendant vn si long-temps, ils auoit cru qu'on l'auoit fait mourir, & ainsi qu'ils s'estoient seruy de ce qu'il leur auoit laissé entre les mains.

Ce fut le fondement du faux bruit qui courut pour lors de sa mort, pource que les Sauvages voisins des Espagnols ayans donné leurs soupçons pour des nouuelles certaines aux Galibis, & ceux-cy à toutes les nations confederées de la Prouince, ont tint sa mort pour indubitable dans tout le pays. Le Pere adioûtoit dans sa lettre, que les Espagnols qui auoient esté détrompés, & qui auoient reconnu la sincerité de ses intentions luy auoient donné tout pouuoir d'exercer en ce quartier les fonctions de nostre Compagnie, & d'y trauailler à l'instruction, & conuersion des Sauvages. De

puis cette lettre nous n'avons appris aucune nouvelle de luy, & en attendons tous les iours.

CHAPITRE IV.

Des avantages, & des merueilles de ce pays.

Bien que cette partie du continent soit sujette à quelques vnes des incommodités qui sont aux Isles; elle a neantmoins de si grands avantages, qu'ils sont capables d'en faire oublier toutes les disgraces: la terre y porte le petun, les cannes de sucre, l'Indigo, le coton, la casse, le gingembre, & generalement tout ce qui rend le sejour des Isles ou agreable, ou profitable; & de plus beaucoup d'autres commodités dont elles sont depourueuës.

Cette terre est arrousee de plusieurs grandes riuieres, qui l'embelissent, & qui la rendent feconde. Elle est ornée de belles campagnes que les Espagnols nomment *Sauanes*, pleines d'herbage pour le bestail: mais inutiles aux Sau-

uages qui ne nourrissent point d'animaux domestiques. I'en ay veu d'une si grande étendue que ie n'en pouuois pas decouurir le bout. Elles sont bordées de bois de haute fûtaye de plusieurs especes inconnuës en Europe, & d'une hauteur, & grosseur prodigieuse; qui sont verds en toutes les saisons de l'année, & qui portent des gommès aromatiques propres à diuers vsages: On rencontres ces forêts le long des ruisseaux, & des riuieres: les bords de la mer en sont aussi tous couuerts, mais c'est chose rare de trouuer des arbres dans les Sauanes dont ie viens de parler.

On se sert en ce pays pour le chauffage de bois de diuerses couleurs, rouge, blanc, verd, colombin, marbré, & même de celuy qu'on appelle bois de Lettres si fort estimé dans l'Europe, qui seroient tous excellents pour de beaux ouurages. La Feugere qui n'est en France qu'une petite plante, y croît en arbre de la grosseur de la cuisse, & de 18. & vingt pieds de hauteur: son bois est varié d'un rouge noir, & d'une couleur blanchatre. Les Roseaux y deuiennent de grands arbres. Les citroniers,

les orangers , & les limoniers y sont dans leur climat. On y trouue quantité de Palmistes de plusieurs especes; Nos Sauvages se seruent du fruit qu'ils portent pour en tirer l'huile de *Caraba* dont ils oignent leurs corps , & leurs cheueux: On dit que cette huile a plusieurs belles propriétés : ie m'en seruois pour brûler , & la trouuois incomparable pour cet vsage, n'ayant aucune mauuaise odeur , & la flame en estant aussi belle que de la cire blanche. Il y a vne autre sorte d'huile souueraine pour les blessures , qui est fort commune, & qui coule d'un arbre quand on a fait incision dans son écorce : c'est vn baume que les François appellent *Caupaii* , & les Sauvages *Colocaii* : I'en ay veu des effets merueilleux.

Le Sené croist dans les campagnes de ce pays, sans y estre semé, ny cultiué. Les Abeilles sont fort communes dans les bois , le creux des arbres leur sert de ruche : elles sont beaucoup plus petites que celles d'Europe, & de couleur noire, aussi bien que leur miel , & leur cire : & ce qui est plus admirable , elles n'ont point d'aiguillon. Il y a des mines de

toutes sorte de metaux, & même d'or, & d'argent, selon l'opinion commune: on pêche des perles en quelques vnes de ses costes.

La multiplicité des oiseaux qui sont en ce continent est tout a fait admirable: il y en a peu de ceux de nostre Europe: J'yay veu pourtant des griues, des cailles, des ortolans, des Ramiers, des perdris, des fessans, & des tourterelles: mais le nombre des especes particulieres à ce climat est presqu'infiny: Je ne feray mention que de quelques vnes. J'ay veu des Aigles d'un plumage gris-blanc un peu different des nostres. Il s'y trouue vne espede d'oiseau plus grand qu'aucun de ceux qu'on voit en Europe, il a les plumes grises, les iambes, & le col fort long, & quasi semblable à l'Autruche: Un de nos François qui en auoit blessé un d'un coup de fusil & qui luy auoit rompu l'aile, fut obligé de mettre la main à l'espee, pour se deffendre de cet oiseau qui venoit à grand pas pour luy arracher les yeux de la teste: il l'en frapa si adroitement qu'il luy coupa le col; mais, comme il se voulut mettre en de- uoir de l'emporter, il trouua qu'il pesoit

autant qu'un gros mouton. Les Occes sont des oiseaux noirs qui ont une huppe sur la teste, & sont plus grands que les chapons. Les canars ont une fois autant de corps que ceux de France.

Je puis mettre au nombre des choses qui sont les plus agréables à la vue, cette belle variété de plumage de tant d'espèces d'oiseaux qui sont perchés sur les arbres, & qui font comme un beau tableau diversifié de toute sorte de couleurs : le fons est d'un beau verd qui ne consiste pas seulement aux feuilles des arbres, qui, comme j'ay dit, sont toujours verdoians en ce climat ; mais aussi aux plumes des perroquets, & des Pericles, qui ont le plumage verd, & sont aussi communs en ce pays que les moineaux en France : sur ce fons la nature forme un second Arc-enciel sur terre, qui n'a pas peu de rapport avec le Celeste ; on y voit un mélange des éclatantes couleurs que fait le plumage des oiseaux, du rouge, du nacarat, de l'incarnat, du bleu celeste, de l'orangé, du jaune, du violet, du blanc, du noir, du feuille-morte, & d'autres couleurs toutes fort agréables à la vue, tant il est vray que la nature se

ioüe dans ces beaux ouurages , & que Dieu se plaist à se faire admirer dans ses Creatures.

Les Spatules, dont i'ay parlé cy-dessus, ne s'auancement guere dans les terres , & ne bougent de l'embouchure des riuieres ; mais les Flamans entrent plus auant dans les bois , & dans les campagnes , ce sont des oiseaux aussi grands que des coqs-d'inde , & d'un beau plumage ; rouge ordinairement , & quelque fois varié de plumes noires , blanches , & rouges : les ieunes sont toujours blancs, aussi bien que les Spatules ; mais leurs plumes rougissent à mesure qu'ils croissent , & deuiennent grands : ils ont le col long de trois pieds , & les iambes d'un pied & demy : leur bec est grand, fait en forme de cueilliere , moitié noir, & moitié rouge. Les Arras ont autant de chair que les pigeons de France, sont d'un plumage bleu , & nacarat , & ont le bec crochu : Les Ganiuets leur sont quasi semblables en grandeur du corps ; mais de couleur differente : leurs plumes sont beaucoup plus éclatantes , & variées d'orangé , de rouge , & de bleu. Il y a vne espece de Pies beaucoup plus grandes

que les nostres , qui ont vn long bec crochu , de couleur d'incarnat , & de iaune, ou feuille-morte : elles ont le plumage noir, la queuë longue, des plumes rouges aux extremités des ailes ; & sur le deuant vne bauete blanche : cet oiseau ne marche iamais qu'en sautant cōme les Pies, & est appellé des Sauvages *Coaké*.

Ie ne parle point des poules qu'ils nourrissent aussi bien que nous, & dont ils mangent les œufs , même quand ils sont couvés , ny d'vn million d'autres especes d'oiseaux que i'ay veus, ou dont i'ay oüy parler. I'ajoutéray seulement que tous les oiseaux de ce pays sont bons à manger, & même ceux de proye, comme les Autours , & les Tiercelets. Ie passe aux reptiles , & aux poissons , pour parler en suite des animaux de terre.

On trouue en ces contrées quantité de reptiles excellens à manger : outre les tortuës de mer dont ie parleray plus bas, on en rencontre dans les riuieres , & dans les Sauanes , ou prairies ; comme pareillement dans les bois ; qui sont toutes de differente espece , deux fois plus grandes que celles de France, & d'vn manger fort delicieux. Ce pays produit

quatre ou cinq sortes de Lezars , qui sont d'un tres bon goust , & qui n'ont rien d'horrible , ny de desagreable que le nom , & la figure. Il s'y rencontre des Grenouilles d'une si prodigieuse grandeur qu'une seule est capable de remplir un plat tout entier : on y est quelque fois agreablement trompé , en prenant la chair pour celle d'un poulet. On void de quatre ou cinq sortes de Tatous qui sont d'un excellent manger : c'est un reptile qui marche à quatre pieds, aussi bien que la tortuë , avec laquelle il a beaucoup de ressemblance , de la même grandeur que celles dont ie viens de parler , & portant sa maison comme elles ; mais on diroit à le voir , qu'il est armé de fer, parce que son écaille est composée de bandes , qui entrent les vnes dans les autres , & qui sont semblables à celles de nos brassars , & cuissars de fer.

I'auouë que tous les reptiles de ce pays ne sont pas si agreables , ny si utiles aux habitans que ceux dont ie viens de parler. Il s'en trouue qui sont ennemis de l'homme , comme des serpens de plusieurs especes. Ceux qu'on appelle Serpens à sonnete , qui se iettent sur les

hommes lors qu'ils y pensent le moins, sont fort à craindre ; mais la nature toujours sage, leur à donné vne bourse avec vne petite pierre dedans qui fait du bruit, comme vne clochette de plomb, lors qu'ils se remüent, & qu'ils se disposent à s'élancer sur les hommes, pour les auertir du danger : & c'est pource suiet qu'on les nomme Serpens à sonnete. On en void d'autres sur les riuieres, qui sont aussi gros, & aussi longs que les plus grandes poutres des maisons ; mais plus ils sont pesans, moins sont ils à craindre, pource qu'on a le moyen de les éuiter, & de s'en garentir. Les Scorpions de ce climat, ne sont point veneneux : ils ne laissent pas neantmoins de picquer, & de faire enfler la chair de la grosseur d'une noisete ; mais dans 24. heures de temps, on est guery sans appliquer aucun remede, c'est ce que j'ay remarqué des reptiles de ce pays qui peuvent estre nuisibles à l'homme. On y est encore importuné de quantité de fourmis, comme aussi des Moustiques, & des Maringoins (ce sont de petits mouchérons qui donnent bien de l'exercice) & même d'une espee de cirons

qu'on appelle Chiques , qui s'éleuent de la poussiere , s'insinuent entre cuir, & chair ; & y font vlcere , si on n'est soigneux de les en tirer promptement. En échange de ces incommodités , on ne void en ce climat ny puces , ny punaises, ny autre vermine semblable , dont la persecution est si facheuse en Europe.

L'abondance du poisson est tres grande non seulement en ces mers , & dans les grandes riuieres , mais même dans les plus petites. Quand nos Sauvages reuiennent de la chasse , les mains vuides, ils vont à la pêche ; & en moins de demi-heure on les voit reuenir tous chargés de poisson. Ils prennent les petits Crocodiles avec l'arc , & la flèche : car cette sorte d'animal , qui a coûtume d'éleuer sa teste hors de l'eau , comme pour iouir de la beauté de la lumiere , donne belle prise à nos Archers pour les tuer à coups de flèche ; ce qu'ils font ordinairement du premier ou second coup. Outre les poissons d'eau douce de toute sorte d'especes qui se pêchent dans les riuieres , la Mer en fournit vne tres-grande quantité qu'on prend le long de ces costes , & à l'embouchure des riuieres.

44 *Relation de la Terre ferme*

Je ne parleray en ce lieu que de deux, qui sont les plus considerables, & qui sont particuliers à ce pays.

Les Tortuës sont de même forme que celles qu'on voit en Europe; mais beaucoup plus grandes: elles ont ordinairement trois pieds de long, & deux & demy de large. On les prend souuent quand elles vont faire leurs œufs à terre: car comme c'est vn animal lourd & pesant, on n'a qu'à le renuerfer sur le dos pour l'empêcher de gagner la mer. Les femelles sont si fecondes que se sentans près de leur terme elles déchargent vne grande quantité d'œufs, dans vne fosse qu'elles font exprés sur le bord de la mer; après les auoir couuers de sable, elles se retirent dans leur élément, & les laissent éclore par la force du Soleil: on les voit au bout de quelque temps sortir du sable comme de petites grenouilles, & se ietter en la mer.

Les œufs de Tortuë sont fort bons à manger, ils sont tous ronds, & gros comme ceux des poules ordinaires, ils n'ont point de coquille; mais seulement vne petite pellicule blanche, qui conserue la glaire, & le moyeu: vne seule Tortuë

produit quelque fois iusques à douze ou quinze cents œufs. Elle peut nourrir , cinquante ou soixante personnes pendant vn iour. C'est vne manne non moins abondante que delicieuse en ce pays , particulièrement quand on la mange toute fraiche : Il est vray que quand elle a esté gardée quelque temps dans le sel, elle deuient fort insipide, & d'assés mauuais goust; mais elle peut seruir pour la nouriture des Esclaues.

Le Carer est vne espece de Tortuë dont on fait moins de cas pour le manger que de la Tortuë franche; mais qui est beaucoup plus estimée pour les écailles qu'on en tire, qui sont si fort recherchées en France , & dont on fait de si beaux ouurages. Cette marchandise est preferable aux autres , principalement en ce qu'elle n'est point sujette à se gâter, & que le transport en est facile.

Le Lamentin est vn grand, & puissant poisson, de quinze ou vingt pieds de longueur , qui a le muse de Bœuf : on le prend comme la Balene : la chair en est aussi agreable que celle du Veau, quand elle est mangée fraîche; mais lors qu'elle est salée elle perd beaucoup de sa saueur.

Cet animal a quelques os dans la teste, qu'on dit estre souverains pour dissoudre la pierre, & faire ietter le sable. Nos marchands viennent tous les ans, faire la pêche de ce poisson, à la coste de ce continent; & particulièrement vers la riuere des Amazones.

CHAPITRE V.

Continuation de la même matiere.

IL me faudroit dresser vn amphitheatre beaucoup plus grand que ceux des anciens Romains, pour y faire voir cette innombrable multitude d'especes d'animaux qui ne parurent iamais dans nostre Europe: nous y verrions grande quantité de Maïpouli, que quelques vns estiment estre des Vaches sauvages, parce qu'elles sont fort semblables à celles que nous auons dans la Zone temperée: elles ont la peau de même, le corps aussi gros, le pied fourchu; mais plus petit, & la queue & les oreilles du tout semblables: cet animal n'a point de cornes, & a la teste faite comme vn Asne: la chair en est

quasi rouge; mais elle ne laisse pas d'estre d'aussi bon goust que celle du Bœuf.

Il y a trois ou quatre sortes de Sangliers vn peu plus petits que les nostres; mais d'vn manger aussi delicat, ils marchent en troupe, & sont fort communs en ce pays. On y rencontre pareillement plusieurs especes de lapins, de conils, & de lieures: L'Oulana est l'incomparable, dont la chair est meilleure, & plus agreable qu'aucune autre de l'Europe: c'est vne espece de lieure qui est beaucoup plus grand que les nostres, bien qu'il aye les iambes plus petites; il n'a gueres moins de corps qu'vn Agneau d'vn an.

Ce pays nourrit aussi quatre sortes de Tigres, dont les trois ont la peau marquée; mais la quatrième a le poil rougeatre, est semblable a vn Veau de six mois, & à la chair delicate, & fort bonne à manger. On ne voit autre chose sur les arbres que des Ecureüil, des Singes, & des Guenons de toute sorte d'especes, que les Sauvages mangent, & qu'ils trouvent bons à leur goust. Je laisse quantité d'autres animaux qui sont propres à ce climat.

Il se trouue en ce pays des cheuaux, des brebis, des chevres, des asnes, des Bœufs, & des pourceaux qui ont esté portés par les Espagnols. Les cheuaux, & les vaches se sont si fort multipliées en quelques endroits de l'Amerique qu'on ne lestuë que pour en auoir le cuir. Les Sauvages nourrissent quelques chiens domestiques, semblables aux nostres; mais ils sont communément plus petits. Il y a dans les forets deux especes de Cerfs, les vns sont grands comme les nostres, & leur sont semblables en toutes choses, excepté que leur bois n'a point de branches: & les autres sont beaucoup plus petits: Iettons encore vn coup d'œil sur la terre, sur la mer, & sur le Ciel, pour y remarquer quelques autres merueilles, & en louer, & benir leur Auteur.

Les oiseaux, & les animaux sont plus seconds ^{en} ce pays qu'en Europe, ils mettent au iour leurs petits beaucoup plutôt: ce qui vient de la chaleur extraordinaire du climat qui fait auancer les productions des animaux aussi bien que tous les fruits de la terre.

C'est avec raison qu'Aristote a dit
qu'une

qu'une souveraine intelligence auroit mis la main à l'ouvrage de la nature. Les oiseaux de ce pays ne feroient pas en assurance dans leurs nids, & ne pourroient élever leurs petits auprès des singes, & des guenons qui sont dans nos forets, s'ils ne se servoient de précaution, & de l'instinct que la nature leur donne : comme ils se voient banis des bois par ces voleurs, ils nichent sur les rivières ; & suspendent leurs nids avec un filet de la longueur d'un pied, à l'extrémité des branches qui panchent sur le courant de l'eau : afin que ces beaux danseurs qui sautent si bien de branche en branche n'y puissent pas toucher sans faire un saut périlleux. J'ay veu des milliers de nids suspendus de cette sorte sur la rivière d'Ouarabiche : ces oiseaux aiment mieux tomber entre les mains des Sauvages qui vont, & viennent dans leurs Pirogues, qu'entre les grifes de ces cruels ennemis, Dieu est merueilleux en toutes ses œuvres.

Les poissons volans qu'on voit en ces mers sont de la forme, & de la grandeur des harans ; l'Auteur de la nature voyant qu'ils ne se pourroient pas deffendre des

attaqués des autres poissons, les a pourvus d'ailes pour en éviter la persécution : leur vol est ordinairement de huit, ou dix pas ; mais i'en ay veu souvent voler si loing que ie les perdois de veüe : leurs ailes ne sont pas de plume comme celles des oiseaux ; mais de la même matière que l'extrémité de la queue des poissons.

Les merueilles qui concernent le Ciel, sont d'autant plus admirables, qu'elles ne sont pas communes aux autres climats : Je ne parleray point des constellations différentes de celles de l'Europe ; la plus remarquable desquelles est la croix du Sud qui tourne autour du Pole antartique, & qui paroist fort élevée à Saint Christophle ; mais beaucoup davantage en terre ferme, à cause de la proximité de la ligne. Je me contenteray de deux petites remarques, dont l'une est que les iours & les nuits sont presque toujours égaux ; & le sont entierement, sans aucune difference, hiver & esté, sous la ligne.

L'autre est que les crépuscules y sont beaucoup moindres qu'en Europe, & qu'aux plus grands iours ils ne durent pas

plus de demy-heure. Ce qui donnera peut-estre de la peine à nos Astrologues, qui tiennent pour maxime assurée que l'Autore commence le matin, & le crepuscule finit le soir, quand le Soleil est au seizième, dix-huitième, ou vingtième degré au dessous de l'horizon; car ils ne scauroient trouuer leur compte en ce climat, ou il faut qu'ils auoient que le crépuscule commence; & finit, quand le Soleil est au sept ou huitième degré de l'horizon, puis qu'il ne fait que quinze degrés dans vne heure: d'où, par suite necessaire, ils doiuent inferer qu'il n'y a point de regle vniuerselle en cette matiere, & que d'autant plus que le Soleil tombe à plomb; & plus directement, moins grand aussi est le crepuscule: comme il arriue en nostre terre ferme de l'Amerique; où la sphere est quasi renuversée, & où le Soleil biaise moins au tour de l'horizon qu'il ne fait en Europe.

Il faut adioûter que l'air y est plus pur, & plus net, à cause que le Soleil par ses violentes chaleurs y dissipe bien dauantage les vapeurs, & les exhalaisons; d'où il arriue qu'il est moins propre à reflechir la lumiere, & consequemment le cre-

puscule qui se forme par cette reflexion doit estre plus petit ; l'air n'estant espaisi que des exhalaisons , & des vapeurs qui s'éleuent continuellement de la terre, & de l'eau , lesquelles le Soleil n'a pas encore pû dissiper. Mais ie m'apperçois que ie fais icy l'Astrologue , pourfuiuons nostre dessein.

CHAPITRE VI.

Du grand nombre des Sauvages de ces contrées , & de leur police.

LEs Auteurs qui ont écrit de ces contrées, & qui ne parlent que des nations voisines de la mer, en nomment vne si grande quantité que c'est chose étonnante : ils disent qu'il y a des Yaïos, des Maraons, des Sapaï, des Nourakes, des Piragoti, des Mayi, des Aricouri, & vne infinité d'autres peuples, dont le denombrement ne pourroit estre qu'ennuyeux. Le Pere Méland nous a dit diuerses fois que dans les courses qu'il auoit faites avec les Galibis, il auoit veu

plus de soixante nations différentes : sur la seule riuere d'Oüarabiche, en cinquante lieuës de pays i'en ay remarqué 6. à sçauoir les Paria à l'entrée, & près de son embouchure : les Arôtes vingt ou vingt-cinq lieuës au dessus : les Saimagotes à la droite, & les Aroüagues à la gauche : les Galibis plus auant que ceux-cy : & les Coré près de sa source. On peut iuger du reste de ce que ie viens de dire.

Les Sauvages de ces contrées sont extrêmement feconds, à cause de la chaleur du climat, & de la bonté du pays, ce qu'on peut iuger par le grand nombre de personnes qui habitent dans la Province d'Oüarabiche, où i'ay demeuré cinq ou six mois : pendant lequel temps ie n'ay pas remarqué deux fois le même visage, parmi les estrangers qui me venoient visiter, nonobstant qu'il ne se passât point de sepmaine que ie ne visse deux ou trois bandes de Sauvages de quinze ou vingt personnes, & souuent de trente ou quarante, qui venoient de loin au carbet où i'estois, & d'où ie ne pouuois sortir à cause de mon indisposition. Iene crois pas beaucoup m'éloigner de la verité, si i'asseure que ce pays

est, peu s'en faut, aussi peuplé que les campagnes de France, & que la Guiane, que ie n'ay pas veüe, probablement ne l'est pas moins, pource que la terre y est la même, & que les mêmes avantages s'y rencontrent pour l'entretien de la vie.

Ie viens au témoignage d'autrui, & m'arrête à celui de l'Illustrissime Euesque de Chiapa, Barthelemy de las Casas, Espagnol de nation, & Religieux de l'ordre de saint Dominique, qui en parle comme témoin oculaire: il assure dans le liure qu'il a fait des tyrannies, & des cruautés que les Espagnols ont exercées dans l'Amerique, que les terres du continent qui sont les plus proches de l'Isle qu'on nomme Hispaniola (dans laquelle il dit auoir veu plus de trois millions de Sauvages) sont remplies de personnes, comme les fourmilières de fourmis, & que Dieu a mis en ce pays le goufre, ou la plus grande quantité de tout le genre humain, & qu'il crea ces gens infinis. Ie n'ajoute rien à ses parolles, ie les rapporte fidelement comme elles sont couchées dans son traducteur. Il me semble que c'est exprimer vne multitude qu'on ne scauroit nombrer, & que ce seroit perdre inutilement

le temps de m'arrêter davantage à prouver que ces contrées sont fort peuplées. Je passeray donc outre dans mon dessein, & traitteray dans la suite de ce chapitre de leur police.

A vray dire les Sauvages n'ont point de police, chacun fait ce que bon luy semble, ils n'ont ny loix, ny Magistrats, & ne reconnoissent que leurs Capitaines, qu'ils respectent, & auxquels ils obeissent, mais par inclination plutôt que par deuoir: ils n'ont aucune supériorité, ny dependance les vns des autres, ils ne recompensent point les belles actions, & ne punissent pas les mauvaises. Voicy la forme qu'ils tiennent pour la condamnation des criminels. Comme ils ne reconnoissent point d'autre crime que l'homicide, aussi est il le seul qu'ils punissent: ce qu'ils font de cette sorte. Les Capitaines s'assemblent pour faire le procès au criminel, & dans cette Tournele il est condamné à recevoir vn coup de Boutou, c'est à dire vn coup de massue, sur la teste; mais leur coûtume est de différer trois ou quatre mois l'exécution de la Sentence, pendant lequel temps le coupable peut se retirer; les prisons,

& les fers n'estans pas en vſage parmy ces peuples. De ſorte que c'eſt plûtost vn banissement, qu'un Arrest de mort: cette punition neantmoins ne laiſſe pas d'être conſiderable, puis que les criminels ſont obligés de quitter leur pays, d'abandonner leurs parens; & de transporter ailleurs leur famille. J'auouë que cette lâcheté à venger les crimes eſt en eux aucunement reprehensible, à cauſe de la licence de tout faire qui eſt fomentée par ce moyen.

Les enfans n'obeiſſent à leurs parens qu'autant qu'il leur plaist; car ils n'exercent aucun châtiment ſur eux, & ne les menacent pas même de parole: ils les font obeir par douceur & par amour, plûtost que par crainte. Leur obeiſſance, & leur reſpect enuers eux eſt neantmoins ſi grand, que ie ne crois pas qu'il y en ait de plus obeiſſans, ny de plus reſpectueux dans le monde.

Il n'y a point de vilage, ou de Carbet qui n'ait ſon Capitaine: qu'ils eleuent à cette dignité de la ſorte. Après auoir fait choiſ d'un homme qui ſe ſoit ſigné en guerre contre les ennemis, ou qui ait mis à mort quelque beſte feroce, ils le font

jeûner à la Cassaue, & à l'eau, pendant vn mois, l'obligent d'aualer plusieurs fois du ius de Petun à pleines éculées, & le fouëtent rudement avec de grands fouïets, qu'ils nomment *Macuali*: que s'il endure toutes ces choses avec courage, & sans témoigner de douleur, il passe pour Capitaine. Ils ont cette creance, & cette superstition, que s'ils n'vsoient de cette ceremonie, ils ne seroient pas heureux à la guerre. Ils font encore le même traitement à plusieurs autres personnes pour les faire reüssir en leur estat & condition. J'ay peine à croire que tous les Capitaines des Carbets particuliers s'assuietissent à cette ceremonie; peut-estre n'est elle ordonnée que pour ceux qui ont charge de conduire les autres à la guerre: on en pourra découvrir la verité avec le temps.

La façon de faire la guerre est la même parmy tous les Sauvages del' Amerique: ils ne donnent iamais de bataille; mais ils dressent des embuches à leurs ennemis, & font souuent des courses sur leurs terres pour les surprendre. Ils assomment ce qu'ils trouuent d'hommes, & d'enfans, & enleuent les filles, & les

femmes pour en faire des esclaves ; qui , à vray dire , n'en ont que le nom , puis qu'ils les traittent comme si elles estoient de leur propre nation , & que souuent même ils les épousent. S'ils vont au combat cōme des Renars se seruans de finesse ; ils font leur retraite comme des Lievres , craignans qu'on ne leur coupe chemin.

Ils ont pour maxime de ne laisser iamais les corps de ceux qui ont esté tués entre les mains de leurs ennemis ; & s'exposent à toute sorte de dangers pour les retirer , perdans souuent beaucoup plus de monde en cette occasion , qu'ils ne font dans le combat.

Leurs armes pour fraper de loin sont l'arc , & la flèche : le Boutou leur sert quand ils viennent aux mains , ils n'ont point encore l'usage des armes à feu dans la terre ferme , & en ont grande apprehension : dont ie ne veux point d'autre preuve que ce qui arriua quelque temps deuant mon depart d'Oürabiche. Le garçon François , qui estoit avec moy en ce pays , ayant tiré vn coup de mousquet dans la teste d'vn Taureau , quelques Sauvages qui estoient presens , & qui se tenoient à l'écart , furent si fort étonnés

de voir cette beste renuerfée, les quatre pieds en l'air, qu'ils firent vn grand cry de ioye, se difans les vns aux autres; Que ne feroit ce garçon contre nos ennemis, puisque d'vn seul coup il a mis par terre vn si grand animal?

Les Sauuages de ce pays ne sont pas cruels, non pas mêmes enuers leurs plus grands ennemis, qu'ils ne tourmentent pas, & qu'ils ne font point languir comme les Canadois: leur coûtume est de les assômer d'vn coup de Boutou. Quelques vns ont voulu dire qu'ils les mangeoient, comme font plusieurs autres nations de l'Amerique; mais ie n'ay pas remarqué cette pratique en nos Sauuages: seulement est-il vray qu'ils coupent quelque fois vne main, ou vn pied du corps mort de leur ennemy, qu'ils font rostir à petit feu, iusqu'à ce qu'il n'y ait plus de substance, pour les conseruer sans putrefaction. Ce qu'ils font plûtoſt par parade, & pour faire monstre de leur valeur, que par gourmandise, ou par cruauté. Ils produisent ces tristes reliques dans leurs assemblées, & en presentent vne petite miete sur la pointe d'vn couteau aux plus considerables; dont la pluspart refusent de manger.

Vn Arôte me voyant vn iour fort careffé dans vn village voisin du nôtre, où ie m'étois transporté pour disposer au Bapesme vn Capitaine Galibi qui auoit esté mordu d'un Serpent, & me voulant faire, comme tous les autres, quelque petit present, m'apporta pour regale, dans vn panier, vn pied, & vne main d'Aroüague, & m'inuita d'en manger, de quoy luy ayant témoigné del'horreur, & déclaré que Dieu estoit fâché contre ceux qui mangeoient leurs ennemis, il ferma son panier, & ne m'en parla pas dauantage. Traittons maintenant de leurs mariages.

Quãd la recherche a esté faite, & qu'elle a esté agréé par les parens, ils font vn festin à leur mode, auquel ils inuitent tous les Sauuages du voisinage: où, après qu'on a bien beu, le mary se met sur le liêt de nopces, & la ieunesse y conduit peu de temps après la femme, & deslors ils sont censés mariés. Ces mariages pourtant ne sont pas indissolubles; vn mary peut repudier sa femme, suiuant la coûtume du pays: ce qui se fait neantmoins rarement. La separation des biens n'y est point en vſage, pource que toutes choses estans quasi communes parmy ces peuples, elle n'y peut auoir de lieu.

Bien que la pluralité des femmes soit permise à nos Sauvages, la plupart neantmoins se contentent d'une seule: dont la cause, à mon avis, est la crainte qu'ils ont d'estre obligés à travailler pour les nourrir; & non l'amour de la vertu qu'ils ne connoissent pas. Ils doivent de plus servir leurs beau-peres, comme s'ils estoient leurs esclaves: ce que ie vis à Oüarabiche, où ayant fait marché avec un Sauvage, pour quelques reparations de ma case, il fit faire la besoigne à son fils, & à son gendre, & retint le salaire dont j'auois conuenu avec luy. J'appris depuis que la coutume estoit telle parmy ces peuples. De sorte que s'ils ont quelque satisfaction à auoir plusieurs femmes, ils l'achètent si chèrement, qu'il y en a fort peu qui la recherchent; & ie ne doute pas qu'il ne nous soit facile de leur faire renoncer à ce droit pretendu.

Nonobstant cette pluralité de femmes, il n'est pas croyable combien grande est la paix de leur famille: bien loing d'auoir des jalousies, & des disputes les vnes contre les autres, elles s'entraiment comme sœurs, se respectent, & s'édu-

dient à viure d'intelligence : ce que l'une veut , l'autre le veut aussi , avec une deference qui n'a rien de sauvage. Je ne doute point que la consideration de leur mary commun ne soit le ciment de leur amitié , qui leur fait aimer les enfans des autres femmes , autant que les leurs propres.

Les Femmes ont un si grand respect pour leurs maris , qu'elles les seruent & leur obeissent , comme si elles estoient leurs esclaves : elles leur preparent & leur portent leur manger dans la place publique , où ils ont accoustumé de prendre leur repas , se tenans ordinairement debout pour les servir ; & quand ils ont presqu'acheué de manger elles prennent un morceau de ce qui reste. Le soir estant venues elles portent le *Amact* , où le liét de leur mary dans le bois , & le matin le rapportent dans le Carbet : comme la coutume de ces peuples est de porter leur liét par tout où ils vont , leurs femmes ont accoustumé de leur rendre ce service , quand ils ne s'éloignent pas du lieu de leur demeure : ce que ie leur voyois pratiquer dans les visites qu'ils me rendoient , leurs femmes marchants

deuant, & venant attacher leur Amant en ma case; d'où elles se retiroient incontinent: la visite estant finie, la femme reuenoit promptement reprendre le liect, pour le porter après son mary.

Ce que j'admire le plus, est, que les femmes pratiquent ces choses avec vne grande douceur, & sans en témoigner de mécontentement. Les maris aussi de leur costé n'abusent pas du pouuoir qu'ils ont; mais ils respectent leurs femmes, & les aiment tendrement.

CHAPITRE VII.

*De leurs coûtumes, & façons
de faire.*

IE ne fais pas état de raconter en ce lieu toutes les coûtumes des Sauvages qui habitent ces contrées; mais de parler seulement de celles dont j'ay eu quelque connoissance. Commençons par leurs funeraillles.

Ils pleurent deux ou trois iours durant les defunts, & leur rendent les der-

niers deuoirs avec beaucoup de ceremonie: quand quelque femme, ou quelque enfant, ou vne personne du commun est decedée, ils mettent le corps assis sur vn petit siege fort bas dans vne fosse profonde, & étroite qu'ils font dans la case où elle est morte, & l'ayant couverte de quelques branches, & feüilles d'arbre, ils iettent dessus quelque peu de terre, & font pendant quelques mois du feu tout au tour, pour en empêcher la mauuaise odeur, & purifier l'air corrompu. Ils vsent d'une autre sorte de ceremonie à l'endroit de leurs Capitaines, & de leurs guerriers: faisans brusler leurs corps, & en beuans les cendres parmy leur ouïcou, ils gardent les corps des defuncts deux & trois iours, qu'ils passent en des pleurs continuels.

Qui diroit que les danses qui sont à toutes les autres nations des témoignages de ioye, & d'allegresse, sont à ces peuples bien souuent des signes de dueil, & de tristesse? l'ay veu aux funerailles d'une femme de la nation des Galibis qui mourut au Carbet où ie demeurois, que tandis que les vns pleuroient dans la case auprès du corps mort, les autres chantoient

toient dehors d'une voix fort lugubre, interrompant leurs paroles de pleurs, & de sanglots; & dansoient fort modestement, en s'appuyans sur des bastons.

Comme les danses ne sont pas toujours des marques de la reioüissance de ces peuples, les larmes ne sont pas aussi des signes infailibles de leur tristesse; leur coûtume estant de pleurer aux occasions de ioye extraordinaire. Je fus surpris une nuit d'entendre des pleurs, & des hurlemens, & i'eus crainte qu'une femme qui estoit malade dans nostre Carbet, ne fut decedée; ce qui m'ayant obligé de me lever, & d'en informer, on me dit le suiet de ces larmes, qui estoit la venue de quelques estrangers arriüés le soir precedent, dont nos Galibis se reioüissoient, en renouvelant les pleurs qu'ils auoient commencés dès le soir.

Les Sauvages font des Bals aussi bien que les Europeans: Ils ont pour sale la place publique de leur Carbet; les flambeaux sont la Lune, & les estoiles, & les violons des calebasses, remplies de petits caillous, qu'ils portent, & qu'ils secoüent d'une main, frapans en même temps la terre du pied droit: leurs airs ont tou-

jours deux parties; ils dansent, & chantent fort modérément, & tout debout en la premiere; mais en la seconde, ils le font avec plus de violence, & d'un ton fort élevé, se tenans courbés à demy corps, la main gauche appuyée sur l'épaule de leurs voisins. A la fin de chaque chanson ils se redressent, & crient tous ensemble, sans chanter, *Irié...Irié...Irié..*

Je les ay veus souuent danser, & ay remarqué leur modestie en 2. poincts: le premier, que les Caraïbes, qui sont toujours nus; se couvroient d'un petit tablier sur le deuant quand ils dansoient avec les Galibis: & le second que ie n'ay iamais veu danser les femmes, ny les filles; mais les ieunes hommes seulement.

Le maistre de la ceremonie, & celuy qui donne le ton aux autres, a un chapeau de paille sur la teste en forme de Tiare, avec vne triple couronne; auquel ils attachent de belles plumes d'oiseaux du pays à petits bouquets suspendus avec des filets de coton, qui vont & viennent quand ils dansent. Cet ornement à fort bonne grace, & s'appelle en langage Galibi, *Apomaliri*, d'un mot qu'ils forment d'*Apollire*, qui signifie plume, & de

Toumaliri, qui est vn bonnet, ou bien vne calote.

Les autres parures, & les autres ornemens que portent nos Sauvages, consistent en des carcans, des brasselets, & des iaretieres qu'ils font de Raffade, c'est à dire de quantité de petits grains de verre enfilés, qui ont quelque lustre semblable à l'email. Les femmes mettent leurs brasselets au poignet, & les hommes au dessus du coude: elles portent dès l'âge de trois ans des brodequins de fil de coton, de couleur rouge, qui leur pressent les iambes de telle sorte qu'ils les empêchent de grossir: ces brodequins montent depuis la cheuille du pied iusques au iaret, & sont terminés en bas par vn petit rebord large de deux doigts. Les ieunes hommes ont pour écharpe des baudriers de dents de diuers animaux, dont ils font plusieurs tours: à les voir on diroit que ce sont des arracheurs de dents. Les hommes, & les femmes ont coûtume de porter des pendans, non seulement aux oreilles; mais même à la levre basse, & à l'entre deux des narines: ces pendans sont faits d'vn certain metal qui ressemble au cuiure doré, & qui

ne se ternit iamais. Les hommes portent de plus, des plaques de ce même métal; larges comme la paume de la main, qu'ils appellent *Carâcoli*, & qui batent sur leur poitrine. Il me sembloit quelque fois, les voyant venir chargés de toutes ces pieces, que c'estoit des mulets de bagage, auxquels on a de coûtume d'atacher des plaques de leton.

Comme nos Sauvages sont toujours nuds, à la reserve d'un petit ouurage de coton que les hommes portent deuant, & les femmes deuant, & derriere, ils se seruent de peinture au lieu d'habits, & se rougissent tout le corps de Rocou, qui est vne graine d'arbre qu'ils détrempe avec de l'huile de Palmiste, qu'ils nomment *Carâba*. Ils adioûtent quelque fois sur ce fons diuers ouurages de couleur noire, dont ils font des dentelles larges de quatre doigts, le long des cuisses, pour représenter le haut de chausses; ils figurent le pourpoint avec diuers passemens desquels ils distinguent le haut des manches, & les basques. Ils portent aussi quelque fois des moustaches faites de même peinture, & releuées à l'Espagnole. Les femmes peignent sur leur front,

& iusques à la moitié du visage des crépes semblables aux nostres ; ausquels elles adioûtent quelque fois des larmes qui leur tombent des yeux , & plusieurs autres gentilleses, qui se font avec innocence , & sans aucune vanité.

Ces peintures deffendent aucunement les Sauvages de la persecution des Moustiques , & des Maringoins , que nous appellons Coufins ; qui, comme i'ay dit ailleurs, sont fort importuns en ces contrées ; & qui les obligent d'auoir deux sortes de cases, l'une dans leurs Carbets toute ouuerte sur le deuant , pour y demeurer pendât le iour ; & l'autre dans les bois bien fermée, afin que ces mouches n'y puissent pas auoir d'accés, pour y reposer durant la nuit : ces petits animaux se retirans de iour dans les bois , & la nuit occupans les campagnes. Ces cases de repos ne sont pas pourtant si bien fermées qu'il ne s'y en rencontre toujours quelqu'un ; mais ils les en chassent avec la fumée du feu qu'ils ont coûtume d'allumer sous leurs lits pour moderer la fraîcheur des nuits qui sont longues, & en suite, vn peu froides en ce climat.

Les Sauvages font du feu avec vn

petit baston de bois dur, qu'ils tournent avec violence entre leurs mains, l'appuyans par vn bout sur vne piece d'un autre bois bien sec: la vitesse du mouvement en fait bien tost sortir la fumée, & incontinent après le feu. Ils ont trouué semblablement l'invention de mettre en ouurage la terre, de laquelle ils font leur vaisselle, leur baterie de cuisine, leurs pots, leurs plats, & leurs assietes; leurs platines mêmes pour faire cuire la Cassaue, sont de cette matiere, aussi bien que leurs *Canaris*, ou vaisseaux à mettre leur boisson, dont i'ay veu quelques vns aussi grands que des Tonneaux de vin. Quoy qu'ils n'ayēt pas l'usage du plomb, ils ne laissent pas de vernir leur vaisselle, quasi aussi proprement que nos Europeans. Ce vernis est gris, rouge, iaune, & de plusieurs autres couleurs.

Mais leur industrie paroist plus grande en la fabrique de leurs Barques, qu'en toute autre chose, ils en ont de deux sortes, à sçauoir les Pirogues, & les Canots. Les Pirogues sont longs de cinquante, & soixante pieds, & larges de cinq ou six, ils les font tous d'une piece, d'un arbre qu'on appelle *Acaiou* que

quelques vns estiment estre vne espece de Cedre , qui a trois qualités excellentes pour cet vsage ; la premiere , qu'il deuient prodigieusement gros , & grand , la seconde que son bois est fort leger ; & en troisiéme lieu que les vers ne s'y engendrent point , ce qui vient peut-estre de son amertume. Ces barques longues sont capables de porter cinquante ou soixante hommes , & leur seruent ordinairement pour la guerre ou pour les voyages de long cours : ils les creusent fort adroitement avec le feu , dont ils se seruent non seulement pour les vuider ; mais aussi pour les élargir.

Leurs Canots sont beaucoup plus petits , ronds par le bas , & se renuersent facilement ; mais les Sauvages qui nagent tous comme des poissons , ne s'en mettent pas beaucoup en peine : quand cet accident leur arriue , ils redressent leur canot , en vident l'eau , & se remettent dedans pour continuer leur course , comme ils sont tous nuds , ils ne se soucient guere de faire secher leurs habits.

Leur façon de nauiger est toute autre que la nostre. Ils ne se seruent point de Carte ny de Boussole pour prendre les

vens, & tenir leur route ; mais ils se gouvernent de nuit par les étoiles, & le iour par le Soleil : leurs rames sont de la longueur de 4. ou 5. pieds seulement, qu'ils tiennēt, routes droites, pouſſans l'eau en arriere, d'une façon cōtraire à la nôtre. Ils s'accordent si bien en ramāt qu'un auiron ne passe pas l'autre ; frappant pour cet effet le Pirogue avec la rame, cōme pour battre la mesure, & nauiger de concert. L'office du Capitaine qui commande n'est pas de gouverner ; mais de ietter l'eau qui entre dans le Pirogue avec un vase destiné à cet vsage. Si quelqu'un s'épargne, & demeure les bras croisés, tandis que les autres trauaillent, personne n'en murmure, & ne luy en fait reproche.

Nos Sauvages accōûtument leurs enfans dès leurs plus ieunes années à mépriser les douleurs, pour les rendre plus courageux dans les cōbats. Ils ramassent pour cet effet de gros fourmis qu'ils mettent dans un liēt destiné à cet vsage dans la sale commune du carbet ; où ils iettent plusieurs fois l'année leur ieunesse, depuis l'âge de trois ans iusques à dix-huit. Cet exercice est bien rude : car ces ani-

maux les tourmentent cruellement, & leur font élever la peau de la grosseur d'une noisette.

Les hommes sont fort laborieux, & ne s'espargnent point au travail : ils vont à la chasse, & à la pêche : ils font, & reparent les cases ; & s'employent à faire des meubles, pour l'usage de leur famille ; comme leurs paniers, leurs hotes, leurs sieges, & leurs *matoutous*, c'est à dire leurs petites tables qu'ils font d'une plante qu'ils appellent *Arôma*, dont ils se seruent au lieu d'osier. Les femmes sont encore moins oisives que les hommes ; elle s'occupent aux affaires de leur ménagerie, elles font le pain de la racine de Magnoc, & leur breuage d'ouïcou, elles preparent les viandes, & rendent toute sorte de services à leurs maris, & à leurs enfans : font l'huile de *Caraba*, dont ils se seruent pour se peindre, & pour oindre leurs corps ; accompagnent leurs maris au travail de leurs jardins, & s'employent en toutes les necessités de leurs maisons. Si elles ont quelque temps de reste, elles s'occupent à faire des lits de coton, presque de la même façon que nos Tisserans

font les toiles. Les hommes, & les femmes indifferemment, trauaillent à filer le coton, & à le retordre, ce qu'ils font sans roüet, & sans quenouille, le roulans avec la main sur leur cuisse; mais les seules femmes mettent ce fil en œuvre, & en font leurs *Bâti*, ou *Acâto*, c'est à dire leur liëts.

CHAPITRE VIII.

De leurs mœurs, & de leurs dispositions à receuoir la Foy.

COMME ie crains qu'on ne prêne pour des fables, & pour des inuentions de mon esprit ce que ie diray de la bonté de ces peuples; ie rapporteray deuant toute autre chose le témoignage de cet Euéque D. Barthelemy de las Casas, au liure que i'ay allegué cy-dessus, quand i'ay parlé de la multitude innombrable d'infidelles qui habitent ces contrées: Voicy ce qu'il dit des mœurs de nos Sauvages, & de leur disposition à receuoir la Foy.

Dieu crea ces gens infinis de toute sorte,

tres simples , sans finesse ou cautele , sans malice , tres obeyssans , & tres fideles ; fort humbles , fort patiens , tres pacifiques & paisibles , sans noises & remuemens , sans querelles , sans étrifs , sans rancune ou haine , nullement desireux de vengeance. Et en vn autre endroit du même liure , il les appelle encore *Agneaux tres doux*. Ce sont des qualités rauissantes , & qui marquent de tres bons naturels. Il continuë , & parle de cette sorte. *Ils ont l'entendement tres net & vis , estans dociles & capables de toute bonne doctrine , tres propres à recevoir nostre sainte Foy Catholique , & à estre enseignés en bonnes & vertueuses mœurs , ayans moins d'empêchemens , & de détourbiers pour ce faire que tous les autres gens du monde ; & sont tant enflamés & échaufés , & importuns dès qu'une fois ils ont commencé à guster des choses de la Foy pour les scauoir entendre ; & en l'exercice des Sacremens de l'Eglise , & seruice diuin , que veritablement les Religieux ont besoin d'une singuliere patience à les supporter. Il les appelle importuns en vn point qui les rend bien aymables ! plaise à Dieu qu'ils continuënt dans cette inclination à s'informer des choses necessaires à leur salut ,*

76 *Relation de la Terre ferme*
& dans cette importunité !

Je crois qu'après ce témoignage , ie puis dire mon sentiment avec plus grande liberté : & que personne n'aura suiet de soupçonner que ie passe les bornes, de la verité quand ie diray que ces peuples vivent dans vne merueilleuse innocence , & qu'on diroit à les voir qu'ils n'ont pas peché en Adam comme les autres hommes , parce qu'on ne remarque en eux que peu , ou point d'inclination au vice.

Il est vray qu'ils ont quelque superstition , & que beuuans quelque fois par excès ils blessent ou tuent ceux avec lesquels ils prennent querelle pendant leur yuressse ; mais encore en ces deux poincts sont-ils aucunement excusables ; puisque pour le premier ils suivent les connoissances qu'ils ont receuës de leurs ancêtres , & qu'à l'égard du second ils n'estiment pas mal-faire de passer en leur boisson les bornes de la necessité. Parlons de leurs superstitions plus en particulier.

Les Sauvages de ce pays n'ont point de Religiõ reglée: Ils se sont persuadés aussi bien que quelques Philosophes anciens,

que le monde n'a iamaïs eu de commencement ; mais a toujours esté dans ces vicissitudes de iours & de nuits , de generatiōs & de corruptions , de chaud & de froid , de beau-temps & de pluye , de maladie & de santé , de vie & de mort , & de tous ces autres changemens , que nous voyons aujourdhuy.

Ils ont la creance de l'immortalité de l'ame ; & quelques vns estiment que les gens de bien vont au Ciel après leur mort , & les méchans sous la terre : les autres neantmoins croient vne espee de metempsycofe moins déraisonnable que celle qu'ont établie quelques anciens , qui ont estimé que l'ame d'un homme se trouuoit souuent dans le corps d'une beste pour l'animer : nos Sauvages ne sont pas si grossiers , & ceux qui m'en ont entretenu ne m'ont iamaïs dit autre chose , sinon que quand ils mouroient leur ame entroit dans le corps d'un petit enfant qui venoit au monde.

Ils sçauent qu'il y a des Diables , & des esprits mal-faisans , qui sont ennemis des hommes ; mais ils s'abusent en ce qu'ils les reconnoissent pour les au-

theurs de toutes leurs maladies , & en ce qu'ils pensent que les Boïayes , qui sont leurs Infirmiers , leurs Medecins , & leurs Exorcistes tout ensemble , ont le pouuoir de les chasser.

Ils se persuadent finalement que leurs Boïayes , n'auroient pas le pouuoir de chasser les Diables, s'ils n'estoient éleués à cet office par de rudes épreuues, & que leurs enfans premier nés ne scauroient prosperer , si les parens ne passoient par les mêmes rigueurs ; non plus que leurs Capitaines ne pourroient réussir en guerre , s'il ne subissoient ce rude traitement. Mais il ne suffit pas aux Boïayes d'auoir souffert toutes ces cruautés ; ils s'abstiennent aussi pendant toute leur vie de certaines viandes qui leur sont deffendües.

Je n'ay pas remarqué d'autres superstitions parmy ces peuples : mais ie puis assurer que celles dont ie viens de parler seront auantageuses aux ouuriets Euan-geliques qui s'employeront à leur instruction : puis qu'ils croyent déjà qu'il y a des esprits , il sera aisé de leur persuader qu'il y en a de bons , aussi bien que de méchans ; & particulièrement vn qui est

souuerainement bon, & createur de toutes choses, qui a donné aux Chrestiens le pouuoir de chasser les Diables, & non à leurs Boiayes : il sera facile de faire croire les recompenses des bons, & le châtiment des méchans à des personnes qui tiennent déjà pour assésuré que les méchans vont sous la terre, après leur mort, & les bons dans le Ciel. Enfin nous n'aurons pas de peine à leur faire renoncer à ces ieûnes superstitieux, & à ces tourmens qu'ils font souffrir à tant de personnes, & d'introduire en la place les ieûnes de l'Eglise, & les penitences de la vie Chrestienne, d'autant que ce traitement leur est si rude, & si insupportable, que quand ils en sortent ils paroissent maigres comme des squeletes, & défaits comme des morts.

Le me seruois de cette methode, & remarquois par le succès, qu'elle estoit efficace pour les détromper, & pour leur persuader les mysteres de nôtre Foy. I'en rapporteray vn exēple qui me seruira de preuue. Comme ie faisois vne instruction familiere à plusieurs Galibis, & leur parlois du pouuoir de la Croix de Iesus-Christ, ie leur dis que le Diable, qu'ils

asseuroient estre vn esprit, ne pouuoient estre frappé, ny tué par leurs Boïayes: non plus que l'ame d'un homme quand elle sortoit du corps, qu'ils ne voyoient, ny ne pouuoient fraper, pource qu'elle estoit pareillement vn esprit: ils témoignèrent tous estre conuaincus de cette verité, & se prirent à rire de leur simplicité. J'ajoutay que les Chrestiens qui croyoient aussi bien qu'eux qu'il y auoit des Diables, ne les craignoient pas, par ce qu'ils les combattoient, & les chassoient avec le signe de la Croix; & que s'ils vouloient eux-mêmes s'en seruir, le formant sur leurs enfans, & sur leurs propres personnes; ou en porter l'Image suspendue au col, au lieu de *Caracoli*, ils auroient le même pouuoir, & se garantiroient de la tyrannie: ces pauvres gens entendans ce discours en firent paroître vne grande ioye, repetans avec admiration ces mots dont ie m'estois seruy, *Patônebo Iesu aïouboûzouli, Iôlocan telaôné emâné*. La Croix de Iesus nostre Capitaine chasse promptement le Diable, *telaôné emâné, telaôné emâné*, elle le chasse promptement, elle le chasse promptemēt, & sans luy donner aucun

aucun loisir d'attendre. L'effet de ce Catéchisme fut, que petits & grands m'importunerent pendant plusieurs iours de leur donner des Croix, pour les porter au col : j'entendois à toute heure ces paroles, *Patri amiaro patônebo*, Pere donne moy vne Croix : & il y en eut quelques-vns qui ne se contentans pas d'une, en portoient trois ou quatre qu'ils auoient ramassées de diuerses personnes.

Mais pour reprendre le discours de leurs erreurs, ce n'est pas merueille qu'ils se trompent en tous ces poincts, puisqu'ils n'ont iamais eu cognoissance de nostre Foy, qui est le flambeau qui nous éclaire, sans lequel nous serions aussi bien qu'eux en tenebres : il y a plûtoſt ſujet de s'eſtonner de ce qu'eſtans perſuadés que les Diabſes ſont les auteurs de toutes leurs maladies, ils n'ont pas eu la penſée de ſe les rendre fauorables par des ſacrifices, & par des prieres.

Les Sauuages de cette partie de l'Amerique aiment tant l'honneſteté; que ie n'ay iamais remarqué en eux choſe aucune qui tendit à lubricité. On ne void point parmy eux de baiſers, moins encore d'atrouchemens, ils viuent, &

conuersent ensemble auec autant d'innocence que de petits enfans ; & ne commettent iamais aucune action deshonneste nonobstant leur nudité, à laquelle neantmoins ils cherchent le moyen de pouruoir : ceux qui peuuent recouurer vne chemise s'estiment heureux, & la gardent pour les iours de leurs assemblées : iusques la même que les Galibis parmy lesquels i'ay vécu en terre ferme, me prièrent à mon depart d'Oüarabiche de leur porter de la graine de chanvre, & de lin, pour faire de la toile dont ils se peussent couvrir.

Nos Sauvages ont particulièrement en haine deux vices, le mensonge, & la cholere, & ils estiment les menteurs, & les choleres des méchans : s'ils surprennent quelqu'un en mensonge, ils ne se fient plus en luy. Pendant tout le temps que i'ay demeuré avec eux, ie n'en ay veu qu'un seul en cholere, qui fut le Capitaine de nostre Carbet, à l'occasion dont ie parleray cy après. Ils font un cas particulier de ceux qui ont non seulement l'humeur, mais aussi la voix, & la parole douce : & qui sont d'un naturel complaisant : c'est pour ce sujet qu'ils se plaisent

plus avec les François qu'avec les Espagnols, dont, à leur dire, ils ne peuvent supporter l'humeur fiere & arrogante.

Vn vieillard qui auoit demeuré quelque temps auprès d'eux, nous racontant vn iour ce qui luy auoit déplu en leur façon de traiter les Sauvages, nous asseuroit que les Espagnols les obligeoient à trauailler à la terre, sans y vouloir toucher du bout du doigt: & contre faisant le commandant Espagnol, *Il releuoit, disoit-il, sa moustache des deux costés; & puis, mettant les mains derriere le dos, il nous regardoit d'un œil hautain, & impérieux; & nous disoit, Maina bônà, au jardin: & derechef relevant sa moustache il repetoit les mêmes mots, Maina bônà, allés au iardin, allés trauailler au iardin. Les François adioûtoit ce bon homme, n'en font pas de même, ils mettent les premiers la main à la besogne, & nous traitent avec plus de douceur. Ce mot seruira d'instruction à ceux qui voyageront en ces contrées.*

Ils ont vn grand respect les vns pour les autres, ils ne contestent point de parole, & ne se contredisent iamais. Quand ils parlent à quelqu'un qu'ils cōsiderent,

ou pour son âge, ou pour sa qualité, ils ont coûtume de repeter le discours qu'il leur fait, de la façon que nous repetons les argumens de Philosophie, ou de Theologie : ce qu'ils font pour montrer qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, & pour témoigner à celuy qui leur parle le respect qu'ils luy portent. Les Capitaines, & les vieillards en vsoient de cette maniere en mon endroit, quand ie les entretenois des principes de nostre Religion.

A propos dequoy ie diray que ces pauvres gens me témoignoiēt en toutes occasions beaucoup de respect, & d'amitié ; mais ils m'en donnoient des marques particulieres en vne chose que ie n'eusse pas attendu d'eux, lors que ceux du Carbet où ie demeurois, s'absentoient pour quelque temps, & même pour vn seuliour, ils venoient, en partant, prendre congé de moy dans ma case, & me disoient le lieu où ils alloient & qu'ils y dormiroient tant de nuits ; ils se seruent de cette façon de parler, pource que comme ils mesurent les mois par les lunes, & non par le cours du Soleil, ils ont aussi coûtume de compter les nuits, &

non les iours quand ils veulent designer quelque temps. Disons vn mot de leur hospitalité.

Ces peuples font vn estat particulier de l'hospitalité: ils l'ont si fort à cœur que quand vn passant, ou vn étranger vient loger chez eux, ils leur font festin pendant trois iours, & leur donnent à chaque repas vne Cassaue fraiche. Ils sont si charitables les vns enuers les autres qu'ils n'ont quasi rien de propre; & chacun a droit d'aller prendre dans leur iardin ce qui luy agrée, si quelqu'un a du gibier, les autres ont droit d'en aller manger avec luy, sans attendre qu'on les inuite; quand ce seroit même vn inconnu de quelque autre nation, s'il les void prendre leur repas, il se va seoir auprès d'eux, met la main au plat, & boit & mange comme s'il estoit de la famille, sans y apporter d'autre ceremonie.

Ie m'asseure que qui fera reflexion sur ce que ie viens de rapporter de leurs mœurs, remarquera, que cet Euéque Espagnol dont nous auons rapporté le témoignage, a eu raison d'en parler dans les termes qu'il a fait. Le bon naturel que Dieu leur a donné, est vne grace qu'on

ne ſçauroit aſſés priſer , puiſque ce qu'eſt vn bon fondement à vne belle, & grande maiſon , la nature l'eſt à la grace , le propre de laquelle eſt de perfectionner la nature; de ſorte que i'ay raiſon d'aſſeurer que des perſonnes qui viuent avec tant de ſimplicité, & qui ont de tels auantages de naiſſance, ſont des tables rases ſur leſquelles il ne ſera pas difficile d'imprimer les maximes du Chriſtianisme.

Mais i'ay grand ſujet d'apprehender que ces pauvres infideles ne s'éleuent au iour du iugement contre pluſieurs Chreſtiens, & qu'ils ne les condamnent auſſi bien que les Niniuites condamneront les Iuiſs, ſuiuant la parole du Sauueur: pource que ces Barbares, ſans ſçauoir les myſteres de noſtre Foy, & ſans auoir les lumieres de l'Euangile; ſans la grace & ſans la force que les Chreſtiens reçoient des Sacremens; & ſans vn million d'autres aydes que Dieu leur donne; viuent neantmoins plus innocemment que la pluſpart d'entr'eux. En quoy nous pouuons admirer la bonté de Dieu qui paroît viſible ſur ces nations, ouurant, ce ſemble, le chemin à ſon Euangile dans vne terre, qui n'attend plus qu'un bon

nombre d'ouuriers , pour receuoir cette graine celeste & rendre le centuple.

CHAPITRE IX.

Mon occupation en Terre ferme.

PEu de temps après le depart du Pere Méland pour saint Thomas , i'en-uooyay vn ieune homme François aux Isles , pour faire sçauoir à nos Peres l'estat de nostre mission d'Oüarabiche , & le proiet de celle que le Pere Méland estoit allé commencer ; ce qui fut cause que ie restay seul avec vn garçon de seize ans , sans pouuoir parler , ny trouuer aucun interprete pour me faire entendre aux Sauuages Galibis parmy lesquels ie viuois.

Dieu me presenta vne occasion fauorable pour apprendre leur langue, m'en-uoyant vne enflure prodigieuse aux iam-
bes, & aux pieds, qui m'arrestoit au villa-
ge où ie m'estois logé , & m'empéchoit
d'aller aux nations confederées, & voisi-
nes , de sorte que i'employois tous les
iours plusieurs heures à cet étude, duquel

i'estois souuent diuertý par les Sauvages du Carbet où ie demeurois, & par plusieurs autres qui venoient de loing pour me voir : mais ces distractions ne m'estoient pas tout à fait inutiles, apprenant toujours quelques mots de leur langue dans leur entretien ; comme la nuit ie demeurois seul dans le village avec le ieune François qui me tenoit compagnie ; parce que les Sauvages se reti-roient dans les bois, & dans leurs cases de repos , i'en passois vne bonne partie à disposer mes remarques , & à faire vn Dictionnaire, pour mon vsage, & pour celuy des Peres qui feroient employés à leur conuersion. Les memoires du Pere Méland me seruirent beaucoup à ce dessein.

Cette langue est si riche, & si abondante que i'ay quelquefois remarqué vingt-quatre mots pour signifier la même chose : ce qui m'obligea à faire deux Dictionnaires , l'un où ie ne mettois qu'un mot pour exprimer vne chose, & qui estoit suffisant pour apprendre à la parler : l'autre qui estoit necessaire pour l'entendre ; d'autāt qu'on y trouuoit tous les termes qui ont vne même significatiõ.

Ce qui augmentoit l'affection que j'auois d'apprendre cette langue, estoit que ie la trouuois quasi vniuerselle, & presqu'aussi commune dans la terre ferme Meridionale que la Latine est familiere en Europe. Aussi-tost que i'en sceu assés pour me faire entendre, ie commençay à enseigner la Doctrine Chrestienne, & à disposer ceux qui me venoient voir à receuoir la Foy ; & sans sortir de la case où mon indisposition m'arrestoit. Je prêchay , & fis connoître Iesus-Christ à plusieurs peuples, dont la plus part faisoient vn long chemin pour me venir voir. Entre tant de nations differentes il ne se rencontra que les Comanagotes qui ne m'entendissent pas : car tous les autres, comme les Paria, les Arôtes, les Coré, les Saimagotes, & les Caraïbes qui venoient des Isles visiter leurs amis; ils comprenoient fort bien ce que ie leur voulois dire. Quand ie ne trouuois pas des termes, pour leur faire entendre les mysteres dont ie traittois, ie leur monstrois les images qui les representoient: & si cecy ne suffisoit pas, quelque Galibi de ceux que i'instruisois, prenoît la parole, & leur repetoit ce que j'auois dit.

Les Sauvages qui me venoient visiter estoient chargés ordinairement de toute sorte de viures dans l'esperance de nous les vëdre pour des couteaux, des haches, de la rassade, & autres danrées dont ils auoient besoin. Je prenois cette occasion pour leur declarer le dessein qui m'auoit attiré dans leur pays, qui estoit de leur enseigner le chemin du Ciel, & de les rendre bien-heureux après cette vie: ie leur expliquois en suite les principaux mysteres de nostre Foy, & tâchois auant toutes choses de leur donner quelque connoissance de l'vnité de Dieu, & de la Trinité des personnes. Je leur parlois aussi du bon-heur dont iouïssient les bons Chrestiens dans le Ciel, & des châtimens épouuentables que souffrent les méchans en enfer. Enfin ie les entretenois sur les poincts les plus importants de la vie, & de la mort de nostre Seigneur, & du mystere de l'Incarnation. Ils prenoient grand plaisir de voir dans mes images ce que ie leur auois enseigné de viue voix. Nostre Capitaine, qui dans ce rencontre faisoit le maistre des ceremonies, ne manquoit pas de me prier de les leur monstrier, quād ie m'en oubliois;

& particulièrement vn, *Ecce homo*, dont il faisoit grande estime. Ces pauures Barbares estoient surpris d'estonnement quand ie leur disois que ce grand esprit qui est par tout, & qui a tout fait, auoit créé au commencement du monde vn homme, & vne femme, qui sont le pere, & la mere de toutes les nations de la terre, & qu'ainsi nous estions tous freres, & les enfans d'une même famille: leur admiration s'augmentoit beaucoup quand ie leur disois que ce premier homme s'appelloit *Adam*, & cette premiere femme *Eue*, ne pouuans comprendre de qui i'en auois pû apprendre le nom. Comme il falloit faire vn Catechisme à toutes les bandes qui venoient, il ne se passoit quasi point de iour auquel ie n'en fisse deux ou trois sans comprendre les instructions que ie faisois dans les rencontres aux particuliers.

Vn Capitaine Galibi, de l'Isle de Tabag, accompagné de vingt-cinq ou trente personnes de sa nation, se fit remarquer sur tous les Sauvages qui me vindrent voir: car m'ayant ouy dire que ie n'estois venu de France que pour leur apprendre les moyens d'aller au Ciel, il

92 *Relation de la Terre ferme*

me fit toutes ces demandes. *Quoy, tu n'es donc pas venu icy pour traiter des liëts de Coton, des oiseaux, & d'autres marchādisēs du pays? Non, luy dis-je. Où est ta fēme? l'as-tu laissēe aux Isles?* ie luy repartis que les Peres qui luy venoiēt enseigner le chemin du Ciel ne se marioient point, pour s'employer sans empeschemēt au seruice de Dieu, & aller plus librement porter sa connoissance par tous les pays du monde : Il fut estonné de cette réponse, & admiroit ce que ie luy disois; Mais ton Pere, adioūta-t'il, quand tu es party de France a-t'il consenty que tu vinsses en des contrées si éloignées, seulement pour ce suiet? & sans attendre ma réponse il dit à vn Vieillard qui estoit de sa troupe, *Voy ce Pere, il n'a quitté la France, pays beaucoup meilleur que le nostre, & où il estoit bien à son aise, que pour nous enseigner le chemin du Ciel!* & se tournant vers moy, il me dit, *Quand nous i'aurons crû, & lors que nous serons Chrestiens comme toy, tu nous quitteras, & tu t'en iras ailleurs....* se souuenant de ce que i'auois dit que les Peres qui leur venoiēt enseigner la Foy, ne se marioient point pour estre plus libres à aller prêcher Iesus-Christ en tous les lieu du monde, ie le détrompay, &

luy asseuray que mes Freres, ou moy, ne les abandonnerions iamais, pourueu qu'ils voulussent nous croire, & se faire Chrestiens.

Qui fera reflexion sur les reparties de ce Capitaine, pourra remarquer que les Sauvages de ce pays ne manquent pas d'esprit, puis qu'ils penetrent si facilement dans nos pensées, & qu'ils forment sur le champ des difficultés, & des instances qui font voir qu'ils sont tres capables d'estre instruits.

Ie faisois tous les iours sur les sept heures du matin le Catechisme dans la Chappelle; où les peres, & les meres auoient grand soing d'enuoyer leurs enfans: plusieurs personnes de tout âge, non seulement du lieu où i'estois; mais encore des Carbets voisins, s'y rendoient pour entendre ce que ie disois de nostre creance: ie commençois touiours cet exercice par le signe de la Croix, que tous les Sauvages faisoient avec moy; après lequel nous recitions tous ensemble le *Pater*, l'*Aue*, le *Credo*, & les *Commandements de Dieu*, en leur langue. Ie leur expliquois ensuite quelque mystere de nostre Foy, que ie leur faisois voir

dās les images qui le representoient: puis i'interrogeois les petits enfans, & même les hommes, & les femmes, sur les poincts que i'auois déjà expliqués: pour conclusion ie distribuois les prix à ceux qui auoient mieux dit: les enfans s'estimoient bien recompensés quand ie leur donnois vne ou deux épingles, dont ils se seruent pour prendre de petits poissons; mais ils estoient ravis quand ie leur faisois present d'un hameçon: La récompense des hommes estoit vn petit couteau, ou vne de ces trompes dont les laquais, ou personnes du commun ioient en France; & celle des femmes estoit vne aiguille, quelques pendans d'oreille, ou semblables petits bijoux pour lesquels elles ont passion.

Les hommes ne disoient ordinairement mot dans ces assemblées, & se contentoient d'écouter; mais les femmes, qui naturellement n'ont pas de repugnance à parler; me faisoient diuerses questions sur les poincts que i'expliquois. Voicy vne demande que me firent vn iour trois ou quatre femmes venues d'un Carbet voisin pour entendre le Catechisme: m'ayant ouï dire que Dieu

s'estoit fait homme pour l'amour des hommes, elles se mirent à disputer ensemble sur cet article ; mais elles parloient si bas que ie ne les pouuois entendre : ie les priay de me vouloir dire le sujet de leur differend, vne prenant la parole, me répondit, montrant vne de ses compaignes, elle demande si Dieu que tu dis s'estre fait homme pour l'amour des hommes ne s'est pas aussi fait femme pour l'amour des femmes ? comme i'estois encore assés nouveau en la langue, ie ne distinguay pas suffisamment les mots d'Ouelian qui signifie vn homme, & Oulian, qui veut dire vne femme, & luy répondis qu'ouïy ; mais m'estant aussi-tost apperceu de l'equiuoque, ie luy demanday si elle disoit Ouelian, ou bien Oulian ? elle me repartit qu'elle auoit toujours dit Oulian ; ie pris incontinent la parole, & fis entendre à tout le monde que le Fils de Dieu s'estoit seulement fait homme pour les hommes, & pour les femmes, & qu'il n'estoit pas necessaire qu'il se fit femme pour sauuer les femmes ; puis que l'homme & la femme estoient de même nature, bien que de sexe different.

Trois ou quatre iours après, traittant

encore de ce mystere , quelques autres femmes qui n'y estoient pas la premiere fois me firent la même question, à laquelle ie satisfis par la même reponse. Elles me demanderent aussi à la fin de mon Catechisme : *si Marie Mere de Dieu, dont elles voyoient une grande image dans la Chapelle, estoit habillée lors qu'elle viuoit sur la terre, comme elle estoit représentée dans l'image, ou si elle alloit nuë à leur façon?* Je leur répondis que toutes les nations du monde auoient des habits ; que la sainte Vierge auoit touiours esté vestuë decemmēt, & dans la modestie ; & qu'elles mêmes se couueroient , & auroient de la confusion de se voir nuës, quand elles seroient Chréstiennes.

Si messieurs de la Religion Pretendue auoient veu , comme moy , combien les images contribuent à l'instruction des Sauvages , ils n'en condamneroit pas l'vsage avec tant de temerité : ils seroient pleinement conuaincus des impostures de leurs Ministres , qui disent que si les Catholiques qui sont sçauans n'adorent pas les images , & n'ont pas recours à elles comme ayans pouuoir de les exaucer, au moins le vulgaire ignorant leur attribue

attribuë quelque sorte de Diuinité, & tombe souuent dans l'idolatrie à leur suiet : ces messieurs, dis-je, pourroient se détromper par la seule demande que me firent ces pauvres femmes Sauvages qui distinguoient si bien Marie de son image, quand elles s'informoient si Marie estoit habillée comme elle estoit représentée dans l'image, qu'elles voyoient.

Le Capitaine de nostre Carbet entra vn iour dans la Chapelle, & n'y voyant personne, parce que ie m'estois retiré dans la Sacristie, s'approcha de l'Autel, où estoit l'Image de nostre Dame, & la montrant de la main, s'écria *Ené ébaton Marie Dioffâno*, voila l'Image de Marie Mere de Dieu : puis mettant le doigt sur nostre Seigneur qu'elle portoit entre les bras il adioûsta, *Ené ébaton sibîou Marie Dioffômourou* : voila l'Image du petit enfant de Marie qui est fils de Dieu : & leuant les yeux plus haut, & les arrêtât sur vn Crucifix qui estoit sur l'Autel, il dit d'un ton affectueux, & plein de tendresse, *Ené ébaton Iesu Dioffômourou boûitounou bocò icimoi patônebo*, voila l'Image de Iesus fils de Dieu qui a esté attaché à la Croix pour l'amour des hom-

mes. Celuy-cy ne distinguoit-il pas bien l'Image de son prototype, aussi bien que les femmes dont nous auons parlé ?

On peut inferer de ce que nous venons de dire, que ces pauvres gens n'ont pas seulement vne grande docilité, & vn grand desir de se faire instruire ; mais qu'ils sont encore tres capables de profiter de ce qu'on leur enseigne. I'ay peine à croire, veu la difficulté que i'auois de m'expliquer, qu'ils n'ayent eu vne assistance particuliere du saint Esprit pour m'entendre : car ils conceuoient souuent des choses tres difficiles, & que ie ne pouuois enoncer. Ce qui me confirme dans cette creance est, que quand ie leur parlois des choses qui ne regardoient point la Foy, ils ne comprenoient pas le plus souuent ce que ie voulois dire ; mais lors que ie les instruisois de nos mysteres, ils conceuoient si bien les poincts que ie leur traittois, qu'à peine auois-ie acheué de parler qu'ils me faisoient des instances pressantes, & fort à propos. I'ay veu quelque fois avec admiration de petits enfans, qui à peine pouuoient parler, repeter avec vne facilité, & vne fidelité incroyable ce que

i'auois dit en mon Catechisme : ce qu'ils ne faisoient pas par routine , parce que ie les interrogeois sans garder l'ordre des matieres dont ie leur auois parlé.

CHAPITRE X.

Des Baptêmes que nous auons faits à Oüarabiche.

LA crainte que nous auons de voir des Apostats dans ces nouuelles Eglises fait que nous apportons de grandes precautions à donner le Baptême aux Sauvages qui nous le demandent : mais comme ce seroit imprudence de le conferer indifferemment à tous , aussi seroit-ce cruauté de le refuser dans l'extreme necessité.

Ie baptisay sur la fin du mois de Septembre de l'année 1653. vne vieille femme qui estoit à l'extremité. Le Pere Méland la voyant souuent indisposée l'auoit instruite en particulier ; mais ne l'ayant pas trouuée assés feruente, il n'auoit pas osé luy confier le Baptême : c'est pourquoy il me pria lors qu'il partit pour

saint Thomas de le luy donner quand ie la verrois en danger de mort: peu de temps après son depart elle tomba dans vne grande maladie, laquelle ie n'eus pas plûtoſt appriſe que ie la baptizay, & luy donnay le nom de Marie: à peine eut elle receu ce Sacrement qu'elle commença à prendre de la nourriture, ce quelle n'auoit peu faire depuis pluſieurs iours. Ie la laiſſay en parfaite ſanté à mon depart d'Oüarabiche.

Le Pere Méland baptiza deux petites filles l'année 1652. On ne croyoit pas que l'vne deut ſuruiure vn moment à ſon Baptême: pour l'autre comme elle eſtoit paralytique de tout ſon corps, on tenoit ſa mort infaillible; mais contre l'attente de tout le monde, elles ont trouué toutes deux la ſanté de l'ame, & du corps dans le Baptême: Depuis leur guérison leurs parens ont touſjours eu en grande veneration ce Sacrement.

Au mois de Ianuier de l'année 1654. quelques iours deuant mon depart, i'apperceu qu'vn enfant qui eſtoit encore à la mammelle, mouroit entre les bras de ſa mere, qui eſtoit ſœur de la petite paralytique, dont ie viens de parler; Ie

dis à cette bonne femme, *Tu vois bien que ton fils va mourir ; si tu veux que ie le baptize il ira au Ciel , où il verra Dieu , & sera eternellement bien-heureux : elle me re-partit, Tu dis que si ie veux que tu baptize mon fils il ira au Ciel , & verra Dieu ? I'en suis contente , baptize le.* Je voulu qu'elle eut auparauant le consentement de son mary , qui n'estoit qu'à trois pas de nous : de peur qu'il ne prit occasion de parler contre ce Sacrement , quand son fils , qu'on croyoit deuoir expirer à toute heure , seroit mort. Elle courut aussi-tost à son mary , & luy dit, *Voila le Pere qui nous promet que s'il baptize nostre fils il ira au Ciel ; Je veux resolument que mon fils aille au Ciel , puis qu'il y peut aller : son mary respondit qu'il le vouloit aussi.* Et incontinent elle me l'apporta dans la Chapelle pour le faire baptizer. Comme ie me disposois à luy donner ce Sacrement , le pere de cette femme suruint, qui me voyant prendre le surpelis , & l'estole, me dit, *Mon compere tu veux baptizer mon petit fils parce qu'il est en danger de mourir ; que ne baptize tu aussi ma fille qui est fort malade ?* Je luy répondis qu'on l'allast querir , & que ie la baptizerois

avec son petit fils : sa femme me l'apporta tout incontinent , & ayant veu que j'allois baptizer son enfant , elle se laissa emporter aux mouuemens d'une ioye si extraordinaire, qu'on eût dit , que j'allois faire une Roïne de sa fille. Je la nommay Catherine , & le petit garçon Gabriel.

Je rapporteray finalement l'heureuse mort d'une ieune femme Sauvage, de la nation des Galibis, laquelle auoit esté si long-temps malade qu'elle paroïssoit plutôt un squelette qu'un corps animé: ie menois quelque fois dans la case où elle estoit de petits enfans du Catechisme que j'interrogeois en sa presence, pour luy faire mieux conceuoir les articles de nostre creance , & luy en laisser une plus forte impression dans l'esprit: Je ne la pressois pas pourtant de se faire baptizer , parce que ie ne la croyois pas si proche de sa fin ; mais ie fus surpris quand on me vint dire qu'elle estoit à l'extremité, ie m'y transportay, & la trouuay sans mouuement , & sans connoissance , la respiration si engagée , & le pouls si bas , que ce qui luy restoit de signes de vie estoit des indices infaillibles d'une mort prochaine : comme ie faisois

tous mes efforts , pour tirer quelque marque de repentance , & quelque témoignage qu'elle desiroit le Baptême. Vn habitant de l'Isle de la Grenade, nommé Gabriel , qui estoit venu voir la malade avec moy , m'auertit qu'elle estoit déjà froide , & qu'il ne falloit plus vser de remise : ie suivis son aduis , & la baptizay sous condition qu'elle fût en estat de profiter de ce Sacrement , ce que j'auois lieu de croire , puis qu'elle auoit toûjours fait paroître vne grande docilité pour les mysteres de nostre Foy.

Cette pauvre femme ayant demeuré près de vingt quatre heures dans l'estat que ie viens de dire , reuint à foy , & recouura la parole, & le iugement , qu'elle auoit aussi net , & aussi present que si elle eut esté en parfaite santé. Je n'eus pas plûtoſt appris cette bonne nouuelle que ie priay le marchand qui parloit , & qui entendoit mieux la langue que moy , de l'aller voir , & de luy demander de ma part, si elle se souuenoit que ie l'eusse baptizée le iour d'auparauant , & si elle vouloit mourir Chrestienne ? Elle dit franchement qu'elle estoit resolüe de mourir à la façon des Sauvages : le mar-

chand luy representa que si elle mouroit dās cet estat, elle seroit miserable, & qu'elle brûleroit à iamais avec le Diable; mais que si elle se faisoit Chrestienne, elle iroit au Ciel, où elle iouïroit d'un bon-heur qui ne finiroit iamais. Ces paroles firent tant d'impression sur son esprit, qu'elle le pria instamment de m'appeller à la même heure. I'y allay, & ie trouuay que Dieu s'estoit déjà rendu maistre de son cœur; à peine pouuois-je croire le changement que i'y remarquois. Cette femme élevée dans le sein de la barbarie, conceuoit à demy mot ce que ie luy disois de nos mysteres, elle faisoit à chaque moment des actes de Foy, d'amour de Dieu, & de detestation de ses pechés, & elle estoit si puissamment preuenue du saint Esprit, qu'elle ne sembloit agir que par luy: luy ayant demandé si elle vouloit aymer Dieu, elle fit vn effort s'élevant, & étendant les bras pour l'embrasser, comme si elle l'eut veu present; & dit d'une parole qui partoît plus du cœur que de la bouche, *Ichêira*, c'est à dire ie l'ayme, ie le veux aymer. Elle me demandoit le Baptême avec des instances si pressantes, & si affectueuses qu'elle

eur arraché des larmes du plus insensible, ce qui fut cause que la voyant dans vne si belle disposition, ie luy donnay pour vne seconde fois le Baptême, sous condition que le premier n'eut pas esté valable, & la nommay Catherine; mais comme Dieu ne nous l'auoit renduë que pour nous l'oster, elle mourut vne ou deux heures après, si transportée de ioye, qu'il estoit facile de iuger que ces grandes consolations estoient des auant-gousts du Paradis, & de l'éternité bien-heureuse.

CHAPRE XI.

*Les Sauvages demandent des François
en leurs Terres.*

C'EST n'est pas vne foible marque du dessein que Dieu a pour la conuersion de ces peuples, de les auoir disposés à demander des François, qui aillent estendre le Royaume de Iesus-Christ, en conquerant de nouvelles terres à la France; d'autant qu'il est dif-

ficile que les missionnaires qu'on y enuoyera, pour sages, & pour zelés qu'ils soient, puissent reussir auprès des Sauvages, s'ils ne sont appuyés d'une colonie François, non seulement à cause que l'exemple des bons Chrestiens est un puissant motif pour les exciter à embrasser nostre Foy; mais aussi parce qu'il se peut faire, qu'un d'entr'eux par ressentiment d'une iniure qu'il aura receuë de quelque François, se venge aussi bien sur les innocens que sur les coupables, s'il espere le pouuoir faire avec impunité: de quoy nous auons un exemple tout recent en ce qui est arriué aux Peres Aubergeon, & Gueimû, dans l'Isle de saint Vincent. Une bonne colonie nous mettra à couuert de ce danger, & les Galibis qui demandent des François, nous protegeront contre les autres peuples: car comme cette nation est une des plus redoutables de la terre ferme, leurs voisins n'oseront pas nous nuire, de peur de les offenser.

Les principales raisons qui leur font desirer les François, sont, qu'ils se persuadent que par leur moyen ils debiteront les marchandises du pays, & pour-

ront auoir en eschange des haches, des serpes, des couteaux, & plusieurs autres choses semblables, dont ils ne se peuvent point passer: & qu'estans ennemis irreconciliables des Espagnols, & de quelques nations Sauvages, ils auront vn grand appuy des colonies Françoises. Il est bon neantmoins que les François ne s'intriguent point dans leurs guerres, autrement ils se fermeront la porte dans les nations ennemies qu'ils ne pourront reconcilier.

Ils s'assemblerent trois ou quatre iours auant mon depart pour deliberer sur cette affaire, & determiner s'ils appelleroient les François dans leurs terres. Le resultat de leur conseil fut, qu'on chargeroit Macau, Capitaine de nostre Carbet de faire en sorte que le marchand de la Grenade, qui s'en deuoit retourner aux Isles, priât instamment les Capitaines des François de leur enuoyer des habitans pour demeurer avec eux. Macau s'aquita soigneusement de sa commission; mais il eut vn differend dans cette assemblée qui fait voir l'affection qu'il a pour les François: car vn autre Capitaine s'opposant à leur établissement, il

s'emporta si fort, que prenant vn couteau à la main, il courut à luy pour le tuer, ce qu'il eut fait, s'il n'en eut esté empêché par ceux qui estoient presens. Il vint incontinent à moy, pour me décharger son cœur, & me fit paroître tant de ressentiment, & tant de fureur contre celuy qui nous auoit esté contraire, que i'auois peur qu'il ne l'assassinât. Cet homme neantmoins contre lequel il estoit si fort en cholere n'auoit dit que ce mot, *Si nous appellons les François, ils voudront estre les maistres.* J'ay suiet de croire qu'il y auoit vn peu de boisson sur le ieu: car comme ie luy en parlay deux iours après, il me témoigna en auoir de la confusion, & changea aussi-tost de discours.

Les Galibis ne sont pas les seuls peuples dans la prouince d'Oüiarabiche qui desirent les François: les Coré, les Arôtes, & les Paria, leurs alliés, ne nous souhaitent pas avec moins d'ardeur: il arriua neantmoins vn accident l'an 1653. qui nous pensa mettre mal avec les Paria.

Vn libertin François, qui auoit voulu, comme on croit, débaucher vne femme Sauvage, ayant esté tué sur le bord

de la mer, par quelques-vns de cette nation ; cet accident les obligea de se tenir long-temps sur leurs gardes, dans l'apprehension qu'ils eurent que les François ne leur fissent la guerre, pour venger cette mort. Mais, ayans appris que i'estois à Oüiarabiche, ils deputerent vn Capitaine de leur nation pour me prier de leur vouloir moyenner la paix avec les Gouverneurs des Isles, témoignans vn grand déplaisir du malheur qui estoit arriué ; & offrans de leur donner des Esclaues, s'ils vouloient leur accorder cette grace.

Ce pauvre Capitaine se tint quelques iours à l'écart dans vn village éloigné du nostre de deux ou trois lieuës, n'osant paroître deuant moy, de crainte qu'il auoit que ie ne le tuasse, pour tirer raison du meurtre qui auoit esté commis. Il employa quelques Galibis pour sçauoir de moy si i'estois fâché contre luy, & me fit dire *qu'il n'auoit point trempé dans ce massacre, & qu'il estoit plus Galiby que Paria, ayant vécu plus long-temps parmi eux qu'avec ceux de sa propre nation. Il aïoüroit de plus qu'après qu'il m'auroit parlé il iroit venger l'iniure qu'on auoit*

*faite aux François , & qu'asseurement il pendroit le meurtrier à vn arbre , aussi tost qu'il l'auroit rencontré : qu'il me demandoit seulement la faueur de me pouuoir entretenir en assurance. Je fus bien aise de rencontrer vne occasion si fauorable de nouier amitié avec cette nation : ce qui me fit répondre à ceux qui me parloient de sa part , qu'il n'auoit rien à apprehender de moy , que i'estois Galibi d'affection , aussi bien que luy , qu'il pouuoit venir sans crainte , & s'asseurer que ny moy , ny le François qui estoit en ma compagnie ne luy ferions aucun mal. Quelque assurance que ie luy eusse donné , il n'osa iamais venir dans ma case qu'acomagné de trente ou quarante Sauvages , qui entre-
rent les premiers , & se rangerent en haye , comme s'ils eussent esté les gardes du député. Quoy qu'il fut si bien escorté , & que ie n'eusse ny la volonté , ny le pouuoir de luy nuire , il se tenoit toujours à l'écart , & le plus éloigné de moy : Il luy fallut parler long-temps , & même luy faire des presens , auant que de le pouuoir rassurer. Mais ayant enfin reconnu que ie n'auois point de mauuais dessein contre luy , il suyuit Macau qui*

luy seruoit d'interprete , & d'introdu-
ducteur , & se vint seoir auprès de moy.

M'ayant exposé sa commission , & témoigné vn grand déplaisir du malheur qui estoit arriué , ie luy remonstray avec douceur le sujet que les François auoient de se ressentir de cette mort, & luy promis d'écrire à monsieur le Gouverneur de la Grenade , qui auoit esté le plus offensé en cette affaire , ce que ie fis quelque temps après ; en sorte que la paix leur a esté accordée , & la bonne intelligence entr'eux , & nos François , renouuëllée.

Les Galibis de Balime , qui ne nous connoissent que par reputation , nous demandent pareillement depuis trois ans , & font tout leur possible pour auoir des François. Le même habitant de la Grenade , duquel i'ay déjà parlé , m'a rapporté qu'estant dans leur pays , ils luy auoient donné commission de prier de leur part Messieurs les Gouverneurs des Isles de leur enuoyer vne colonie pour habiter leurs terres.

Balime est vne riuiera de la Guiane , qui a son emboucheure à six lieuës du fleuve d'Orinoc , & à deux de cleuy de Maçourou : elle peut porter des na-

uires iusques à cinquante lieuës dans les terres où sont les Galibis qui demandent des François. Ils en attendoient encore au mois de Mars de l'année 1654. Car ie parlay en ce même temps à des Sauvages de Balime, qui me confirmèrent ce que cet habitant de la Grenade m'en auoit dit, & m'assurerent qu'ils auoient ordre de luy faire reproche de ce qu'il n'exécutoit pas sa promesse, ils me dirent de plus, qu'ils auoient déjà bâti vn fort, dans lequel les François se pourroient loger aussi-tost qu'ils seroient arriués. Vn Sauvage Chrestien, nommé Bacoulé, baptizé autre fois par les Espagnols, homme de grand credit parmy les Galibis de ce lieu, sollicite puissamment cette affaire, & fait tout son possible pour la faire reussir.

Voila deux grandes portes ouuertes à l'Euangile, pourueu que les François qu'on y enuoyera ne nous les ferment pas, comme d'autres ont fait en quelque partie de la Guiane, par les cruautés qu'ils ont exercées sur ces pauvres infidelles, & par vne conduite desaprouuée de tout le monde, particulièrement de ceux qui les ont enuoiez. Il faut souuent
bien

bien du temps pour guerir vne playe, qui se fait en vn moment , & nos regrets n'empêchent pas la perte de tant d'ames, qui perissent par la faute d'autrui ; c'est pourquoy ie coniure tous ceux qui voudront s'vnir , & faire vne compagnie, pour fauoriser la conuersion des Sauuages , de faire vn grand choix des personnes qui composeront la colonie qu'ils y enuoyeront : On n'y peut apporter trop de precaution , & sur tout à légard de ceux à qui on en donnera la conduite : car s'ils ne sont vertueux , & s'ils n'ont vne grande affabilité pour gagner les Sauuages , & beaucoup de prudence , & d'adresse pour ménager leurs esprits, il est bien difficile qu'ils y puissent reussir.

CHAPITRE XII.

*Mon depart d'Oïarabiche pour les Isles,
& mon retour en France.*

Dieu m'ayant affligé d'une indisposition qui ne diminuoit point, ie pris resolution d'aller aux Isles, pour changer

d'air, & pour y trouver quelque remede, ie tenois mon dessein secret, de peur que les Sauvages ne s'y opposassent, ils le découvrerent neantmoins deux iours deuant mon depart, & m'en firent des reproches en des termes fort obligeans: car Macau me vint trouver en ma case, & me dît, *Mon compere que t'ay-ie fait? pourquoy me veux-tu quitter? tu veux retourner aux Isles: t'ay-ie fâché en quelque chose? quelqu'un de mes gens t'a-t'il déplu? crains-tu nos ennemis? dis moy ie te prie pourquoy tu nous veux abandonner?* Il luy répondis que ce n'estoit pour aucune de ces raisons; mais pour aller chercher quelque remede à mon mal, qui augmentant tous les iours, deviendroit avec le temps incurable, & me rendroit tout a fait inutile parmy eux, que ie les aymois tous tendrement, & que ie luy promet-tois, qu'au cas que ie ne pusse pas revenir, ie luy enuoyerois en ma place deux de mes Freres, qui estoient aux Isles.

Cette promesse sembla rendre la vie, & la parole à ce pauvre homme: car, reprenant son air, & la gayeté ordinaire, il me dit, *Voila qui va bien, mon compere, fais donc comme tu dis; mais aduertis tes*

freres, que quand ils viendront, ils ameneront avec eux six autres François dans mon Carbet, ie feray des viures pour tous: Que s'il vient quelques autres François ils s'iront loger aux villages prochains, où bon leur semblera.

I'adjoutay que ie n'auois point d'autre déplaisir en le quittant, sinon qu'il n'estoit pas Chrestien: il me repartit, l'en ay regret aussi bien que toy, & ie souhaite de l'estre; mais tu ne veux pas que ie le sois sans y auoir bien pensé: l'attendois que tu sceusses vn peu mieux nostre langue, pour te proposer mes doutes: tu vois bien le soin que i'ay de t'enuoyer tous les iours mes enfans, afin que tu les instruisse: d'où tu peux iuger que ie veux estre Chrestien? Il pouuoit encore adioûter vne autre preuue de l'inclination qu'il auoit à la Religion Chrestienne, c'est qu'il me vint prier quelque temps deuant mon depart, d'aller instruire, & baptizer vn Capitaine Galiby, qui auoit esté mordu d'vn Serpent.

Quelques iours deuant mon depart le garçon François qui estoit avec moy à Oüarabiche, me vint prier de le laisser en terre ferme, pour se perfectionner en la

langue des Galibis , & par ce moyen se rendre plus vtile aux Peres qui y seroient enuoyés ; le luy accorday facilement sa demande, qui estoit conforme à mon desir , & le confiy à Macau Capitaine de nostre Carbet. Entre les ordres que ie laissay à ce ieune Missionnaire, ie luy recommanday de visiter souuent nos nouveaux Chrestiens , & d'aller dans tous les Carbets du voisinage pour y instruire , & pour y baptizer les adultes dans l'extrême nécessité ; & sur tout les enfans qu'il iugeroit estre en danger de mort. Le luy donnay aussi charge d'auertir dans tous les villages , qu'on l'envoïât querir au besoin ; & de faire prier Dieu tous les iours les enfans , & de leur continuer les instructions que ie leur faisois , aux heures , & de la façon , qu'il me l'auoit veu pratiquer. Le l'auertis aussi de penser tellement aux autres , qu'il ne s'oubliât pas soy même : que demeurant seul , & si ieune au milieu de la Barbarie , & de tant de nations infidelles , il deuoit estre continuellement sur ses gardes , & que comme il seroit sans Prestre , & sans Sacremens , il deuoit faire souuent des actes de contrition , se tenant touïours prest de mourir , puis que luy , & tous les hommes ne sca-

uoient pas le moment , auquel ils seroient obligés de comparoître deuant Dieu.

Après luy auoir donné ces auertissemens, ie m'enbarquay; & partis d'Oüarabiche le 22. iour de Ianuier l'année 1654. pour me rendre à la Martinique; où ie n'arriuay neantmoins que long-temps après, à cause des vens contraires, & du seiour que ie fus contraint de faire en l'Isle de la Grenade.

Les Chirurgiens qui sont tout ensemble Medecins dans les Isles, ne m'eurent pas plûtoſt veu, qu'ils me condamnerent à retourner en France: asſeurans que ie ne me remettrois iamais que dans l'air natal, & dans vn climat plus temperé. I'effaiay neantmoins toute ſorte de remedes pendant vn an; mais inutilement, & fus enfin obligé de ſuiure leur aduis, & de repaſſer en France: où Dieu m'a fait la grace de reprendre vn peu mes forces; mais comme ie croy qu'il ne me les a renduës, qu'en conſideration de ces pauvres Barbares, i'eſtimerois faire vn acte d'iniuſtice, ſi ie ne les ſacrifiois entierement à leur ſeruice. C'eſt pourquoy ie me diſpoſe à retourner, pour ſeruir de guide à nos Miſſionnaires, qui ne ſçauent

ny le chemin , ny la langue du pays.

Je n'attens plus pour ce voyage que les moyens d'y pouuoir passer , & vn bon nombre de Peres capables d'exécuter vn si grand dessein. C'est l'ouurage de Dieu, c'est son affaire : tous les cœurs des hommes sont entre ses mains ; il leur inspirera ce qu'il iugera le plus à propos pour son seruice , & pour le salut de tant de millions d'Ames.

Au reste ce voyage n'est pas long , & difficile au point qu'on se pourroit persuader , on le peut faire en 5. ou 6. semaines , & mêmes en moins de temps. Il ne se passe point de mois qu'il ne parte des vaisseaux pour ces pays , & les Corsaires , que plusieurs apprehendent , ne sont à craindre que sur les costes de l'Europe , on n'en rencontre point dans cette route. Mais quand il nous faudroit souffrir beaucoup , & essuyer de grands dangers , ce seroit auoir peu de zele , de ne vouloir pas entreprendre pour le seruice de Dieu , & pour la conuersion de tant de peuples , vn voyage que tant de marchands , & tant d'autres particuliers font tous les iours pour des interêts temporels. Il n'y a que celuy qui nous a rache-

tés par sa mort, & par son sang, qui sçache ce que vaut vne ame: nous pouuons dire, neantmoins sans craindre de nous tromper, qu'vn seul Sauvage de tant de millions, qui ont esté damnés depuis six mille ans, & des autres qui se perdront, si on ne les secourt, vaut mieux que toutes les richesses, & tous les thresors des Indes.

C'est chose digne de compassion, que dans quatre cens lieuës de coste; qu'on compte depuis la riuere des Amazones iusques à Comana, & dans des terres presqu'infinies, qui s'étendent du Nord au Sud, il n'y ait aucun Prestre, ny Religieux qui puisse instruire en la Foy vne innombrable multitude de peuples qui y sont compris! les autres nations de l'Amerique peuuent estre secouruës des Espagnols, & des Portugais; mais personne ne pense au salut de celles-cy!

Je regarde ces pauvres malheureux, comme autant de personnes, qui ont fait naufrage, & qui emportés par les flots, tendent les mains à ceux qui les peuuent secourir: n'est-ce pas cruauté de les laisser perir miserablement, les

120 *Relation de la Terre ferme*

pouvant si facilement sauver ? Nous ne
sçaurions contribuer que de nos sueurs,
& de nos travaux, & s'il est besoin de no-
stre sang à la conversion de ces peuples;
mais tout le monde y peut cooperer par
les vœux, & par les prieres.

Nous ferons le plûtoſt que nous
pourrons deux ſeminaires en terre
ferme ; l'un de petits garçons , dont
nous prendrons le ſoin , l'autre de pe-
tites filles, dont nous donnerons la con-
duite à quelques ſages, & vertueuſes
femmes. C'eſt le meilleur moyen pour
convertir bien toſt tout le pays , & pour
gagner les peres , & les meres par les
enfans.

Mon cher Lecteur priés Dieu
qu'il donne ſa benediction à cette
entreprise , & dittes luy ſouvent
avec nous , & avec le grand Apo-
ſtre des Indes S. François Xavier :

*Createur de l'Uniuers , ſouuenés
vous que les ames des Infidèles ſont
vos images, & l'ouvrage de vos mains,*

Et neantmoins les Enfers se remplissent tous les iours au mespris de vostre nom, & à l'avantage de vos ennemis, de ces miserables, & infortunées Creatures ! Grand Dieu, ayés egard au sang que Iesus-Christ, vostre fils, a répandu pour eux, aussi bien que pour tous les autres hommes ; *Et* à la cruelle mort qu'il a souffert pour leur salut. Hé ! Seigneur, ne permettés pas à l'auenir que vostre fils nostre Sauueur *Et* nostre Maistre, soit méprisé des Infidelles ; mais faites qu'ils connoissent aussi bien que nous, celui qui merite d'estre aymé, & d'estre honoré eternellement de toutes les Creatures. Ainsi soit-il.

FIN.



EXTRAIT D'VNE LETTRE
De Saint Christophle , du 14.
Iuin 1655. contenant quelques
nouuelles du Pays.

*Cette relation estant imprimée , nous
avons receu des lettres de S. Christophle,
qui portent quelques nouuelles assez con-
siderables , pour n'en point priuer le
public , voicy les principales.*

LEs François ont esté fort alar-
més de l'approche de l'armée
nauale d'Angleterre , composée
de 70. voiles , & de 10000. combat-
tans ; Elle passa a la veüe de Saint
Christophle le 16. d'Auril ; & prist
sa route vers les Isles de S. Domin-
gue & de Cuba , qui appartiennent
aux Espagnols. Les Generaux de

cette armée enuoyerent compli-
menter Monsieur le Bailly de
Poincy , & l'asseurerent qu'ils
auoient ordre de maintenir l'v-
nion , & la bonne intelligence ,
qui auoit esté de tout temps entre
les deux nations ; le sieur Euret
Gouuerneur des Anglois qui sont
a S. Christophle , luy confirma la
mesme chose , par trois des prin-
cipaux habitans de l'Isle , par
lesquels il luy fit représenter, que
depuis qu'il auoit pris possession
de son gouuernement , il n'auoit
pas encore signé l'ancien traité de
paix , fait entre les François & les
Anglois, & que s'il le trouuoit bon,
ils le renouelleroient. Ce qui
ayant esté agréé de Monsieur de
Poincy , la paix a esté confirmée
selon les anciens articles, sans au-
cun aduantage d'une nation , sur
l'autre.

Elles portent pareillement , que le Pere Méland est en bonne santé, & qu'il traualle avec beaucoup de succez en terre ferme , à l'instruction , & conuersion des Sauvages voisins de Saint Thomas Dori-noque , dont il a déjà baptizé bon nombre.

Tandis que le Pere Méland presche la Foy aux Sauvages , alliés, & confederés des Espagnols, nous nous disposons à en faire autant à ceux qui sont leurs ennemis, en sorte que par ce moyen nous entreprendrons la conuersion des vns & des autres , & pourrons , en traual-lant à leur salut, les reconcilier plus aisément.

Nous auons aussi receu nou-uelles que la paix se traite entre les François & les Sauvages Ca-raybes des Isles, & que ceux de la Martinique , & de la Dominique

commencent a visiter les François ;
ce qui nous fait croire que les Sau-
uages de S. Vincent en feront bien-
tost autant , & que cette terre qui
fut arroufée l'année passée du sang
de deux de nos Peres , ne demeure-
ra pas sterile , & sans fruit.

Cette paix tant desirée sera plus
ferme , & plus assurée que par le
passé , dautant que les deux partis
ont esté si fort incommodés de la
guerre , qu'il feront tout leur possi-
ble pour l'éviter à l'auenir , & le
chemin de terre ferme sera plus li-
bre à nos Missionnaires , auxquels
les seuls Caraybes pouuoient ap-
porter quelque empeschement.



35:166

INTRODVCTION
A LA LANGVE
DES GALIBIS,
SAVVAGES DE LA TERRE FERME
de l'Amerique Meridionale.

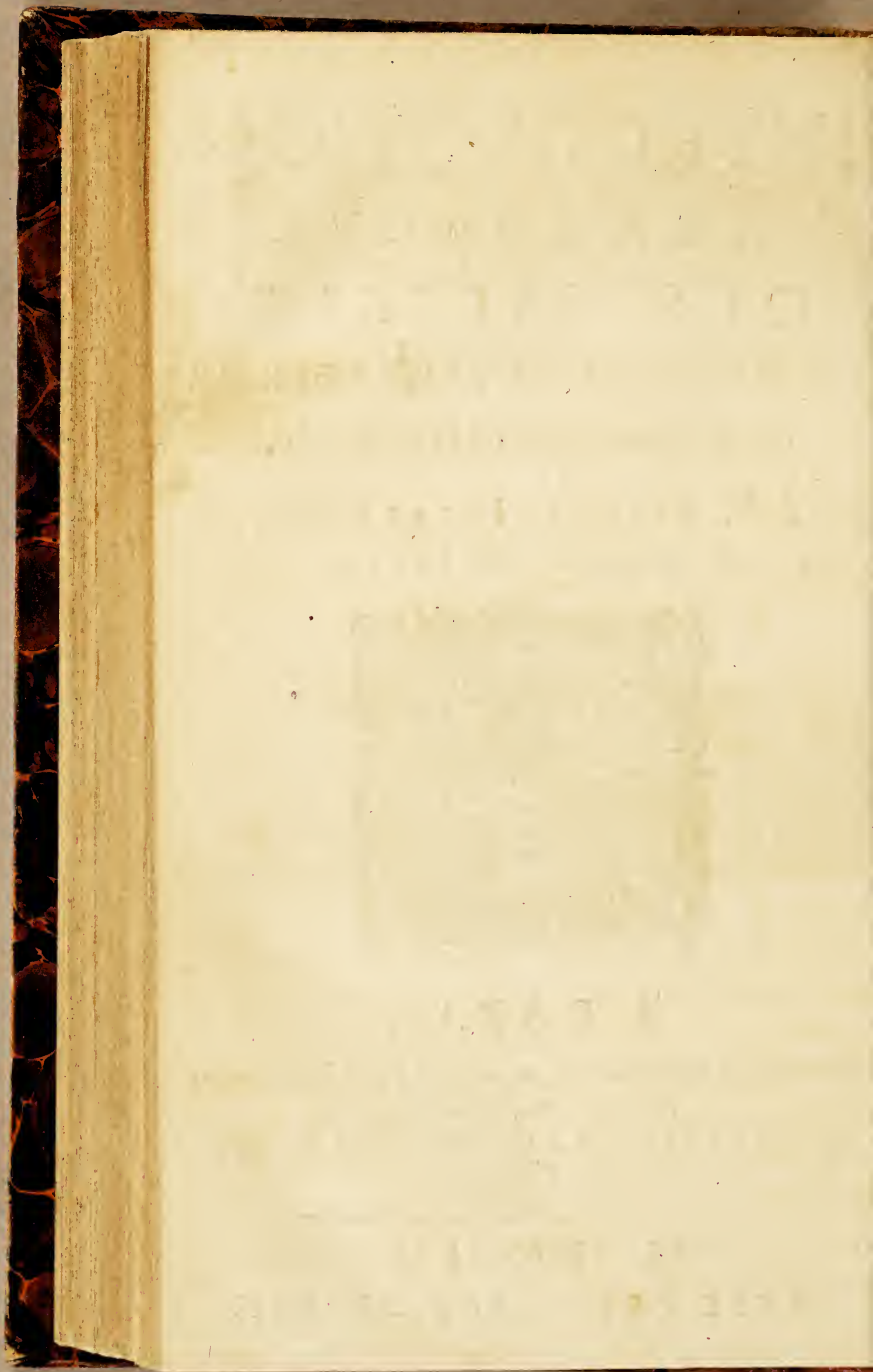
*Par le P. PIERRE PELLEPRAT, de
la Compagnie de IESVS.*



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur
du Roy & de la Reine.
Et GABRIEL CRAMOISY, rue S. Jacques
aux Cicognes.

M. DC. LV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





INTRODVCTION

A LA LANGVE

DES GALIBIS,

*SAUVAGES DE LA TERRE FERME
de l'Amerique Meridionale.*



E satisfais en cet écrit à plusieurs personnes de consideration , qui m'ont souuent interrogé sur la langue des Sauvages avec lesquels i'ay vécu dans la terre ferme de nostre Amerique : Et qui ont desiré que ie leur en donnasse quelque connoissance. I'ay cette creance que ce petit trauail ne fera pas inutile à ceux qui auront dessein de se transporter en ces contrées , soit pour le trafic , & pour la culture des terres ; ou pour y acquerir des couronnes dans la conuersion de ces peuples infideles.

Auant que d'entrer dans le discours de cette langue, il sera bon de remarquer que ces peuples, s'étendans bien loin dans les terres, ont quelques termes pour s'exprimer differens les vns des autres, & qui ne sont pas par tout les mêmes, bien que ce ne soit qu'une même langue; que nos François, à mon aui, pourront prononcer avec facilité, puisqu'elle est douce, & qu'elle n'a aucun accent rude, ny prononciation gutturale.

Elle est composée des mêmes parties que les autres dont nous auons connoissance: car elle a *des Verbes, des Noms, des Pronoms, des Coniunctions, des Disiunctions, des Propositions, & des Aduerbes*; & même *des Particules qui ont quelque signification, ou qui seruent à l'elegance.*

Les *Verbes* n'ont pour l'ordinaire qu'une même terminaison pour toutes les trois personnes; la Caractéristique desquelles est marquée le plus souuent par la premiere lettre. La premiere personne est ordinairement designée par la consonne *S.* la seconde par *M.* & la troisième par *N.* en voicy plusieurs exemples.

à la langue des Galibis. 5

<i>Sécassa</i> , Je fais,	<i>Sicáboüi</i> , J'ay fait,
<i>Mícaſſa</i> , Tu fais,	<i>Micáboüi</i> , Tu as fait,
<i>Nícaſſa</i> , Il fait.	<i>Nicáboüi</i> , Il a fait.

<i>óboüi</i> , Je ſuis venu,	<i>Siméro</i> , J'écris,
<i>Móboüi</i> , Tu es venu,	<i>Miméro</i> , Tu écris,
<i>Nóboüi</i> , Il eſt venu.	<i>Niméro</i> , Il écrit.

<i>Secáliffa</i> , J'apprens,	<i>Secáliti</i> , J'ay appris,
<i>Mecáliffa</i> , Tu apprès,	<i>Mecáliti</i> , Tu as appris,
<i>Necáliffa</i> , Il apprend.	<i>Necáliti</i> , Il a appris.

Sónoüi, J'ay mangé,
Mónoüi, Tu as mangé,
Nónoüi, Il a mangé.

Les noms ſont pareillement indeclinables, & n'ont point de diſtinction de nombres, ny de cas; Il y en a de Subſtantifs auſſi bien que d'adjectifs : mais les vns ny les autres ne changent point de terminaiſon en quel regime qu'ils ſe rencontrent. Exemple, *Cóüé* ſignifie *un hameçon*; & *Iroupa*, veut dire *beau*, ou *bon*. vn Galibi ſe ſervira de cet Adjectif, & de ce Subſtantif en cette forte, *Banaré amíaro íroupa cóüé*; Mon compere d'õne moy de bons hameçons: & ſi ie veux louer mes hameçons, j'adiouſteray, *Aoù máro íroupa cóüé*,

les hameçons qui sont avec moy sont bons, c'est à dire i'ay de bons hameçons.

Les Pronoms Personnels sont *Aoù*, *moy* : *Amólo*, *toy* : *Móco*, ou *mocé*, *luy* : l'Interrogatif, *Qui* ? *Nóke*, *Anoke* ? *Nóke ni-roúnboúi* ? *qui est mort* ? *Anóke némoúi malía* ? *qui a dérobé le couteau* ? Le Possessif est souvent designé par ces trois voyelles, *e, a, o*, par exemple, *émourou*, *mon fils*, *ámourou*, *ton fils* ; *ómourou*, *son fils*, mais le plus souvent il est sousentendu, & n'est pas exprimé de parole.

Voicy vn exemple des *Coniunctions*, & vn autre des *Disiunctions*, *Ouglian*, *Ouglianroba*, *les hommes*, & *les femmes* aussi : *Nei Kerémeci*, *nei malía*, ou *vn rasoir*, ou *vn couteau*. Les *Propositions* sont en grand nombre, voicy celles dont i'ay quelque cōnoissance : *Ta*, ou, *Táca* signifie *au*, *dans* ou, *dedans*. *Hueiouta*, *Au Soleil* : *Connóbota*, *A la pluye*. *Aútota*, ou, *Autotáca*, *dans la case*. *Boco*, *pour*, *contre*, *au*, & *aux*. *Oboúi* *Gálibi bóco*, *Je suis venu pour les Galibis* : *Téleké Iesus yáoüamé bóco*, *Iesus est fâché contre les méchans* : *Aoù íroupa móúrou bóco*, *Je suis bon à mon fils*, ou, *Je suis bon à mes enfans*. *Bóna* est vne autre Proposition qui signifie, *en*, *aux*, *vers*, *contre*, *de* : *Itoléffe-*

à la langue des Galibis.

7

man France bóna, Veux-tu aller en France? Oússa oubáou bóna, Je vay vers les Isles, aux Isles. Tóbou bóna, contre vne pierre. Te-técari cámicba bóna, Il a peur de ta robe. Pour exprimer la proposition, Avec, ils se seruent de, Máro, ou de la particule, Ké, qu'ils adioustent à la fin du mot: Bibi máro, Avec sa Mere: Níouii Eitoto bleóüaké, Il a blessé les ennemis avec ses fleches. Toupo, quand il est proposition, signifie dessus, ou au dessus, Cábou toupo, Au dessus du ciel, sur les cieux. Oubíno, dessous: Nouno oubíno, Audessous de la Lune. Et finalement, Oüíno est aussi vne propositiõ qui a diuerses significations, contre, vers, de ce costé. Fránce oüíno, Contre les François; Bá-lana oüíno, vers la mer, du costé de la mer; Ibappóroïé oüíno, de tous costez.

Parlons maintenant des *Aduerbes*. Ils en ont de temps, de lieu, de quantité, de qualité, d'affirmatifs, de negatifs, d'interrogatifs, de demonstratifs, & de ceux qu'on nomme congregatifs. Je rapporteray des exemples de tous; commençons par ceux qu'on appelle de temps. *Eromé, aujourdhuy, maintenant: Acólopo, demain: coignéáro, hier: monin coignéáro, devant hier: Tónké, souvent (Ce-*

Iuy-cy signifie aussi beaucoup) *Bináro*, & *Binátomé*, il y a long temps : *Colomónolo*, bien tost : *Aireté*, &, *Alliré*, dans peu de temps. *Amoúmeté*, *Amouciáco*, *Amouciáconé*, *Amouciácoté*, &, *Amouciáti*, une autrefois : *Amouriáco*, quelquefois : *Amouíroba*, encore : *Telaóné*, visiblement. Les Adverbes de lieu sont, *Erobo*, *Enebo*, *Arotólobo*, & *Akimáto*, icy : *óia*, &, *Né*, où : *Tiché*, loin : *Amouco*, ailleurs : *Moia*, là. Ceux de quantité, *Tapóuimé*, &, *Accoumoúrou*, beaucoup : *Ensíco*, peu : *óttoro*, combien ? Il y en a plusieurs de qualité, ie me contenteray d'un, *Bálipé*, vigoureusement, fortement. l'Affirmatif est, *Téré*, oüy. le Negatif, *Oúa*, *oiiáti*, *oiiáné*, &, *oiiátiinan*, Non. l'Interrogatif, *Ottónomé*, Pourquoi ? Le demonstratif, *Ené*, voila. & enfin le Congregatif, *Accónomé*, de compagnie, ou, en compagnie.

Pour les Particules que les Galibis adioustent à la fin des mots, il y en a quelques-vnes qui ne seruent que pour l'emphase, & pour l'elegance, comme on verra par les exemples. *Eroubáco mócé*, signifie, Parle à celuy-là; & pour le dire plus elegamment ils adioustent deux syllabes, & s'énoncent de cette sorte, *Eroubáco mócéron*: Semblablement *Iché*, est vn verbe qui signifie, Je veux, j'aime; pour le decla-

rer avec plus d'emphase ils disent *Ichéira*. Ils font le même de l'Adverbe *Alliré*, dans peu de temps, auquel ils adjoûtent, *té*, disant souvent *allirété*. Mais, outre ces particules, ils se servent encore de plusieurs autres qui ont quelque signification : j'ay déjà fait mention de, *Ké*, qui signifie *Avec*, *Boutouké*, avec un Bouton : en voicy vne autre qui marque de l'abondance, & de la plénitude, *Bé*; pris séparément, & hors de la composition n'a point de signification : mais adjoûté à *Huéiié*, qui veut dire, *du bois*, donne à entendre que le lieu dont on parle est plein de bois, *Auto hueiiébé*, une maison pleine de bois. De la même façon, *Accóleou*, signifie *fièvre*, & si ie dis, *Aoù máro accóleou*, la fièvre est avec moy, j'ay la fièvre ; ie n'exprime pas que ma fièvre soit violente, mais disant *Aoù accoleoubé*, Je suis plein de fièvre, ie le declare parfaitement. Voicy encore trois particules non moins considerables que celles dont ie viens de parler, *Bóta*, *Poto*, & *Logón*, ou *Lotin* : la premiere signifie la fin de quelque chose, exemple, *Amoucotobóta*, afin qu'on en fassé un autre, ou, pour en faire un autre : on adjoûte au verbe la seconde pour

donner à entendre vn temps futur, *Mónoüi poto*, après que tu auras mangé: *miroun-boüipoto*, après que tu seras mort? Et la troisième signifie, seulement, *Ooüinlogon*, vn seulement; *occólotin*, deux seulement. Enfin comme la terminaison en *an*, ou en *man*, est ordinairement vn signe d'interrogation, *Oia nosàn?* où vas tu? *Ichéman?* en veux-tu? aussi la particule, *Pa*, adioûtée à la fin du verbe, signifie fort souuent vne negation; *Ichépa*, ie n'en veux pas.

Passons maintenant à quelques autres obseruations necessaires à l'intelligence de cette langue. Elle met en vusage trois sortes d'*E*, le Masculin, le Feminin, & vn troisième que nous appellerons le Neutre, qui tient vn peu des deux, & neantmoins est different de tous les deux: Les exemples sont pour le Masculin, *Ené*, Voilà; pour le Feminin *Nóke*, *Anóke*, qui: & pour le Neutre *Enézale*, le nez, *Appóllire*, vne plume; *Ipótele*, le museau d'un animal. Cette mesme langue confond aussi quatre autres lettres de nostre Alphabet, & de quatre n'en fait que deux, prononçant non seulement *l'L* comme *l'R*, & *l'R*, comme *l'L*. mais encore le *B* comme le *P*, & le *P* com-

à la langue des Galibis. II

me le B. Exemples, Les Galibis disent *Amólo*, & *Amóro*, toy : *Simóúlaba*, & *Simóúraba*, une planche. *Aboitópo*, & *Aboitóbo*, la poignée de quelque chose, ou le lien avec lequel on l'attache. *Seboricáo*, l'en aye trouvé, ou, *Seporicáo*. *Aboíco*, tiens, & *Apoíco*, qui signifie le même.

Les Elisions de syllabes, & la composition des mots est fort commune parmy les Galibis, *Ibíppo*, signifie, la peau, & *Amou*, veut dire un autre : De ces deux mots ils n'en font qu'un, disant, *Amou-bíppo*, une autre peau, une autre écorce. I'en ay rapporté un bel exemple dans la Relation, lors que j'ay dit qu'ils appellét leurs chapeaux de paille dont ils se seruent en dansant, *Apomalíri*, composant ce mot de *Appóllire*, qui signifie une plume, & d'*Youmalíri*, qui veut dire un bonnet.

Ils ont aussi inuété plusieurs mots pour exprimer ce qu'on leur a apporté d'Europe, & qu'ils n'auoient pas en leur pays, comme les bestes à corne, les cheuaux, & autres animaux que les Espagnols y ont amenez, & plusieurs autres choses qu'ils voyent en nostre vsage : mais, ou ils se seruent, pour cet effet, des mots que les Europeans leur donnent, n'y apportans

que fort peu de changement; ou ils en forment d'autres sur le bruit, & sur le son que ces choses font: de cette sorte ils appellent *Vacca*, les Taureaux, & les Genisses; *Cabáio* ou *Cauálle*, les chevaux: *Sombrero*, les chapeaux. *Cánnicha*, les chemises, & même tous les habits dont nous nous servons: & *Carta*, du papier, ou un livre. Pareillement ils nomment, *Tintin*, un marteau, à cause du bruit qu'il fait: *Ikirilicátopo*, une poulie; & *Corótoco*, un coq, ou une poule, pour la même raison.

Pour le regard des animaux, & des oiseaux ils n'ont ordinairement qu'un même mot pour signifier le Mâle, & la Femelle, mais ils les distinguent, en adjoûtant, quand il est nécessaire, le mot de *Oukéli*, Mâle, & de *Oüóri*, qui signifie Femelle. *Vacca Oukéli*, est un Taureau, & *Vacca Oüóri* veut dire une Vache: le même font-ils, quand ils parlent des autres. mais pour distinguer les petits d'avec les peres, & les meres, ils adjoûtent, *Magon*, & disent *Corotocómagon*, pour signifier un Poulet; *Masómagon*, un Asnon; & *Cabaiómagon*, un Poulin.

Finalelement, bien que cette langue soit tres-abondante, & tres-riche, ils se

seruent souuent de metaphores, au lieu des mots propres, & disent *Ourába niroún-boiii*, *Mon arc est mort*, au lieu de *Ourába anétamairáo*, *Mon arc est rompu*. *Niroúnbou-lé Noúno*, *la mort de la Lune*, pour signifier *l'Eclipse de la Lune*. Semblablement ils employent souuent vn ton de voix au lieu de paroles, pour exprimer leurs sentimens : de cette sorte au lieu de répondre *Téré*, c'est à dire, *ouy*, lors qu'on leur parle; ils se seruent fort souuent d'un petit soupir redoublé : & quelquefois ne disans qu'un mot, auquel ils adioustent sur la derniere syllabe vn ton d'accent aigu, ils suppleent à plusieurs paroles qu'il leur faudroit dire; par exemple, le mot, *Tibóuchiné*, signifie *une chose agreable au goust*; mais quand ils y donnent cet accent, par forme d'interrogation, & disent, *Tibóuchiné?* C'est comme s'ils demandoient, *Si on a trouué du goust en mangeant quelque chose?* Je ne parle pas icy des lettres qu'ils enuoyent à leurs amis pour leur donner assignation, & les aduertir de se trouuer à certain iour au lieu où ils se doiuent assembler. Ce qu'ils font par de petits bastons, dont le nombre leur fait entendre dans combien

de iours ils se doiuent rendre au lieu de l'assignation. Ils se seruent aussi de gestes, pour exprimer ce qu'ils veulent dire traittant, & conferant ensemble, sans estre pourtant ny sourds, ny muets : ce qu'ils font particulièrement pour designer les nombres ; car bien qu'ils ayent des mots pour en exprimer plusieurs, comme, *Oóüin, vn: Ooüín coman, vn seul; Occo, deux; Oroa, trois; Occobaí memé, quatre: Atonéigné, cinq* : Ils marquent neantmoins, pour l'ordinaire, ces mêmes nombres sur les doigts : & quand ils surpassent le nombre des doigts des mains, & des pieds, ils se seruent d'une poignée de leurs cheveux, qu'ils montrent, plus petite, ou plus grande, selon que le nombre qu'ils veulent exprimer est plus grand, ou plus petit : quelquefois mêmes, pour declarer vn tres-grand nombre, ils montrent toute leur chevelure : & s'ils y adioustent celle des personnes qui les écoutent, ils pretendent signifier vn nombre qui tient de l'infiny.

Ces remarques suffiront pour le dessein que ie me suis proposé : A quoy i'adiousteray seulement les mots les plus necessaires, & les plus ordina-

à la langue des Galibis. 15

res dans la conuersation ; renuoyant les autres au Dictionnaire que i'ay laiffé dans le pays , & que i'espere de perfectionner quand i'y seray arriué.

LES TERMES DONT ON A
le plus de besoin dans la conuer-
sation des Galibis.

LES NOMS DES CHOSES QVI
appartiennent au monde superieur.

L E ciel, Cábou.	ne, Noúno acouli-
L e Soleil, Hu-	boutan.
eïou.	Les Estoiles, Siríc-
La Lune, Noúno.	co. (<i>ce mot signifie</i>
Le reste de la Lu-	<i>aussi vne année.</i>)
ne, c'est à dire le der-	Les Nuees, Bécou.
nier quartier de la	La clarté du iour ,
Lune, Noúno aco-	Hueïoùrou.
símбора, ou , aco-	Le Vent, Bebeïto.
símбата. Pleine Lu-	

LES ELEMENS.

Le feu, Oüáto.	Vn tison de feu,
	Oüatotópo.

De la cendre, Eró- no.	Vne montagne , Oüíboüi.
L'air, Caboupíno.	Vne colline , Caf- sáli.
L'eau, Toúna.	Vne Sauane , prai- rie, <i>ou</i> campagne , Oüóí.
La mer, Báiana.	Sable , Sácau.
Vne riuíere , Eí- courou.	Pays marécageux , Sabifábi.
La terre, Nóno.	Isle , Oubáou.
La bouë, Acoúrou.	Jardin à viúres , Maína.
Bourbeux , Acou- roubeman.	Vne pierre , Tó- bou.
Eau bourbeuse , A- couroúbeman	Pierre à chaux : A- maípo.
toúna, <i>ou</i> , Acou- roubena toúna.	
Eau qui ne se tarit, ny ne s'écoule, Aboumápoman toúna.	

LES METAUX.

L'or , Caounágue.	L'estain , Courás- sou.
L'argent, Ouraou- rálou, <i>autrement</i> , Ouráta.	Le plomb , Piróto.
L'airain, cuiure, <i>ou</i> leton , Yoüiarápi- rou.	Le fer , Sibárari.

LES PERSONNES D'UNE
Famille.

Le Pere , Bába, ou Yóuman.	Enfant , Sibíou. Fils, Moúrou.
Le Capitaine, A- ioubóutouli.	Frere , Bíou. Sœur, Enauté.
La Mere, Bíbi, If- fáno.	Les Seruiteurs, Bouítouli.

LES MEMBRES OV PARTIES
du corps humain.

La teste , Oubóup- po.	Le dos , Incanaré.
L'œil , ou les yeux, Yenóúrou.	Le sang , Moínou, & Moínóúrou.
Le nés, Enétaíe.	La peau , Ibíppo.
Les mains, Eígna, Eignéalé.	Les tetins, ou mam- melles , Maná- té , Manáteíe.
Vn soufflet , coup de main sur la joue, Sibanómoíá.	Les dents, Yéré.
Le bras , Yáboulé.	Vn doigt , ou plu- sieurs, Oúeitouco- boli.
Le pied, ou les pieds Bouíbóúrou.	Les hommes , Bouítouhou , & Ouelían.
Vn coup de pied , Chítouca.	

La Langue, Enoú-	Les cheueux, Yon-
rou.	sétti.
Les Femmes, Ou-	La Barbe, Atásibo.
lian.	Vn corps mort, Ti-
	rómossé.

OISEAUX , POISSONS , ANIMAUX.

Les Oiseaux , To-	Les Cerfs, Oussáli.
nólo.	Les Tigres , Cai-
Vn Tiercelet ,	couchi.
Hüéreíco.	Les Sangliers du
Vn Ramier , Oc-	pays, Poinco.
cócoa.	Vn Escureuil, Xi-
Les Occo , <i>qui sont</i>	pourou.
<i>de grands oiseaux,</i>	Vn Rat, Ratoní, &
Occo.	Toúli (<i>ce dernier</i>
Les Poules, Coló-	<i>signifie aussi vne</i>
toco, ou Corótoco.	Lampe.)
Vn Faisan, Malássi.	Vn chat, Mécho.
Les Poissons, O-	Taureau, ou Genis-
üóttö.	se, Vacca.
La Raye , Sibári.	Cheual, Cabáio ,
Les Crocodiles,	Cauálle.
Accalé, & Accá-	Vn Asne , Mássó.
leou.	Vne Brebis, Cali-
Les Animaux de	nérou.
terre, Ippété no-	Cochon de France,
némbo.	Bouiroucou.
	Chien, Sóssó, Péro.

Oulána, espece de	Est-ce vn Acouti?
Lieure, Oulána.	Accoulicátocon
Acouti, espece de	mórora?
Lapin, Accouli,	
ou Acoulítocon.	

LES INSECTES, ET LES SERPENS.

Vn Serpent, Occó-	Cousins, ou Marin-
iou,	goins, Máco.
Vn Scorpion, &	Les Moustiques,
même la constella-	Mapíri.
tion que nous ap-	Les Chiques, Chí-
pellõs de ce nom,	co.
Sibíriri.	Les Fourmis,
	Huínco.

LES MEUBLES D'VNE CASE.

La case, Aúto.	Vn siege, Amou-
La couuerture d'v-	léri.
ne case, Autibíp-	Ton Siege, Aiábõ.
po (cõme qui diroit,	Vn Canari, ou pot
la peau d'vne ca-	de terre, Touma.
se.)	Le tripier pour porter
Le Carbet, Tábouï.	sur le feu le Canari,
Leurs petites ta-	Touma abóné.
bles, Matóutou.	Vne Hotte à leur
	mode, Catáuli.

Vn lit , Acáro, ou
Báci.

Vne couverture de
lit , Acár'ibíppo,
ou , Bar'ibíppo.

Vaisselle de terre,
Arináto.

Vne Calebace ,
Tóuton.

Vn plat, Palábi.

Vne cullier, Tóu-
po, (*ce mot signifie*

aussi, dessus.)

Vn fouflet , Oüo-
liouíoli.

Vn coffre, Arca.

Vne lampe , Tóu-
li (*Il signifie encore*

vn Rat.)

Vne planche , Si-
móulaba.

*DENRE'S DONT LES SAVVAGES
ont besoin.*

Vne Hache, Oüo-
üi.

Vne serpe , Sará-
bou, ou, Manséta.

Anfarr, ou, grand
couteau qui n'a
pas de pointe, A-
tóunban.

Vn couteau ordi-
naire, Malía.

Vn rasoir , Keré-
messi.

Lancete de Sauva-
ge , Acoutaiabé-
ne.

Des aiguilles, Cá-
coufa.

Des espingles, Al-
loflérou.

Des hameçons,
Cótié.

Des cloux , Assi-
móucou.

Vn Marteau, Tin-
tin.

De la Raffade, Ca-
choúrou.

Vn sifflet, Anetóle-
gon.

VAISSEAUX POUR NAVIGER.

Vn Nauire, Canná-bira.	ra. (<i>Ils appellent encore de ce nom la constellation du</i>
Vne Barque, ou Batteau, Patáche.	Charriot.)
Vn Pirogue, <i>espece de Barque longue dont ils se seruent,</i>	Vne Poulie, Ikiri-licátopo.
Cánaoüa.	Vne corde, Cabó-üia, ou, Amóté.
Vn Canot, Collía-	Vn airon, Abóu-coüira.

LES ARMES.

Vn Arc, Ourába.	Vn Canon, Tírou.
Vne Fleche, Bléoüa.	Vn Mousquet, ou Fufil, Aracabouússa.
Vn Boutou, ou maf-fuë de bois, <i>dont ils se seruent à la guerre,</i>	La Bale d'un Mousquet, Aracabouússatáno, ou Bárrou.
Boutou.	de la Poudre à Canon, Bourouébou-rou.
Vne épée, Soubára.	
Vne pertuisane, ou, halebarde, Palássari.	

Guerre , Erécou ,	camàre , (<i>De là est</i>
Erecoúrou ; (<i>ces</i>	<i>derivée la metapho-</i>
<i>mots signifient aussi</i>	<i>re de Touma aca-</i>
la cholere) .	màré, <i>qui veut dire,</i>
Les ennemis, Eitó-	vn Canari rompu,
to.	perdu) .
Ennemis qu'il faut	Vn bastõ , Y'abosé.
perdre , Eitóto a-	Vn foüet, Macoáli.

FRUITS.

Vne Fleur , Eboí-	Les Patates (<i>racines</i>
reré.	<i>bonnes à manger</i>)
La graine, Eboípo.	Nápi.
Figues <i>du pays</i> , Me-	Le Coton , & l'Ar-
guérou.	bruisseau qui le
Gros mil d'Inde ,	porte, Máourou.
Ouássi.	

MAL, MALADIE.

Douleur, Yeton.	Echaufure , Tó-
Je suis malade, Ye-	moin.
tómbé.	Ecrouëlle , Touó-
I'ay du mal à la te-	moin.
ste , Oubouppo	Fieure, Accóleou.
Yetómbé.	

à la langue des Galibis. 23

Les Pians , espece de verole , Poétai ïa ïá.	boun, (<i>ce mot signi- fie aussi vn bou- chon , Etáboudi,</i>
Apostume , Ico- nourou.	Bouche, Ferme.)
Vn emplastre, Enó-	Malade , Anetáno, <i>ou</i> , Anetaímeoua.

COV LEVRS.

Blond , <i>ou</i> roux , Tauíré.	Blanc , Tamoúné, <i>ou</i> , Aboíriké.
Rouge , Tapíré.	Noir , Tibouúrou, <i>ou</i> , Tibouúroíé.

H A B I T S.

Toute sorte d'ha- bits, & <i>en particulier</i> vne chemise, Cá- micha.	Bonnet, <i>ou</i> calote , Youmalíri.
Le petit tablier , dont ils se cou- urent, Bibiálé.	Chapeau de paille pour danser, Apo- malíri.
Vn chapeau, Som- bréro.	Frange , Amoto- pourou.

LEURS COMPLIMENTS.

Tu es venu, (*qui est leur salut quand quelqu'un arrive*)
Móboüi.

Oüy ie suis venu
(*qui est le salut reciproque*) Téré óboüi
ou simplement Téré,
oüy.

Ie m'en vay (*à la fin de la visite, quand ils prennent congé*)

Oússa iroúumbo. ou
simplement, Ie vay,
oússa. ou mesme, Ie
te saluë, adieu,
Sálua, quelques uns
disent, Sarua. quel-
ques autres ne disent
autre chose que, A
la maison (*sous-entendant ie m'en vay*)
Aúto bóna.

VIVRES.

Le pain, ou Cassaue,
Méiou, ou Eréba.

Oüicou (*breuvage*)
Oúocou.

Du vin, Binum.

Quelques-uns appel-
lent le vin, ou l'eau
de vie, Oüicou de

France, Oúocou
France.

Du lait, Manatelé-
coupo.

Des œufs, Imon.

Qu'as tu à manger?
Anok'ioüitiménã?

LES MOTS QUI SIGNIFIENT
quelque qualité.

Ieune, Boüito, & Boüítomé.

à la langue des Galibis.

23

Vieil, Binátomé,	Qui n'est pas men-
(comme qui diroit un	teur, Anábipa.
homme qui est depuis	Bon, ou beau, Irou-
long-temps).	pa, iroupacóne-
Menteur, Enabíri,	mã signifie le même.
Tonábimé, Ma-	Taquin, Amoúnbé.
raca, Anameroú-	Vilain, Aïamónké.
rou, & Anane-	Pesant, Amot-
moúmaï.	chimbé, ou, Amot-
	chímban.

LES ESPRITS.

Les esprits, Issimeí-	Vn homme qui a de
ri.	l'esprit, Issiméiké.
Dieu, Dióssó (em-	qui n'en a pas,
prunté des Espa-	Issiméipa.
gnols).	Les Anges, ou ef-
Le Capitaine de	prits seruiteurs,
tous les hōmes, &	Issiméiri boui-
de tous les Anges,	touli.
Ibápporo Bouí-	Les Diables, Yó-
tounou Aïou-	locan.
boúitouli, Issiméi-	L'Ame del'homme,
ri bouítouli robà.	Acápo.

QUELQUES MOTS

<i>Qui n'ont peu estre placez sous aucun titre.</i>	
Autre, Amou.	Qui n'est pas sec,
Mettez mon lit ailleurs.	Anólipa, ou, Anorípaman.
Amouco iaróbati.	Vne chandele, cololéta.
Quelqu'un, Amouco, &, Amóuna.	Sommeil, Oüetou.
Aucun, Amoucon.	Chemin, óma.
Grand, Apótomé.	Chemin par terre, Mápo.
Petit Ensike, & Ensíti.	Vne verge, Moínou
Image, ou tableau, Ebaton.	(qui signifie aussi du sang.
Vne éponge, Anaáguira.	Pluye, & hiuer, Connobo, à cause de la pluye, Connóboké.
Méchant hōme, Yáouiamé.	Precipice escarpé, Anáia.
La poignée de quelque chose, ou le lieu par lequel on la prent, Aboitópo, qui signifie aussi le lien avec lequel on attache quelque chose.	Compagnons, Accóno, ou, Accónóto.
Vne corne, Imerétipo.	De compagnie Accónomé.
	Raclures de Magnóc, Cassirippo.
	Bouillie de Magnoc, Cassíri.

Le reste, Acofísim-	La langue d'un país,
bo, ou, Aconóm-	Eoulanánon.
boro.	Efcume, Aco, A-
Le prix de quelque	cómo.
chose, Ebetimé (&	Efcume de ce qui
<i>par métaphore</i> , En	bout, Acómo ou-
reuanche).	tápo.

QUELQUES VERBES ET FACONS
de parler assez ordinaires.

Dõne moy; amíaro.	Il a blessé, Nioüi-
Donne moy des ha-	Il est allé derriere,
meçons, Amíaro	Acouloutánotáca
cóüé.	níton.
Parler, E'oulán, ou	Nous mangerons,
Xérouban.	Xóno.
Allons prier Dieu,	Ie ne mange pas,
Cáman Xérouban	Anónopa, ou, A-
Dióffo (<i>c'est à di-</i>	nonópaoüa.
<i>re parler à Dieu.</i>)	Quoy, oté?
Parle à celuy là : E-	Que veux-tu ? oté
roubáco Mócé.	mólo?
Ie n'entens pas,	Combien veux-tu
Toüálopa, Ana-	de cela? ót' ebété?
góútipa (<i>ces ver-</i>	Pour ne l'auoir pas
<i>bes signifient aussi, Ie</i>	achetté, Anabé-
<i>ne scay pas.</i>)	mapa. Ce qui
Tu n'entens pas,	appartient à quel-
Anátapa.	qu'un, Oüonápo.

Anok'ouonápo ? à
qui est cela ?

Qui es-tu ? Anók'a-
mólo ?

Qui est-ce ? Anóke-
ré ? Nom, Eté.

Quel est le nom de
cela ? Nok'été ?

J'ay des Rasoirs, A-
où máro kerémef-
fi.

Les oiseaux n'ont
pas fait de petits,
Tonólo animínga-
pa.

Chez celui-là, Mo-
co Bouroulourébo.
Allons, Cáman.

Allons, de peur que
la pluie ne vien-
ne, Cáman cón-
noboïóboulé bó-
na.

Que ie voye, Séné,
ou, Amoù sénéica.

Va, Itángo. va t'en,
Itang'iróúmbo.

Fais le chemin de

ton pied, Abou-
bouroubocò

itángo.

Attaché, ieímoï.

Tiens, Abóico.

Tiens fortement,
Aboíco bálipé.

C'est sa coustume,
Emérero.

Viens, (*quand on ap-
pelle quelqu'un de
loin*) Occóné.

J'écris, Siméro.

Je n'écris pas, Ani-
mérópa, ou, Ani-
merópaouia.

Tu ne l'écris pas,
Animerópaman.

Il enuoye, Aboïó-
cón.

C'est fait, Abopó-
taïro.

La chandelle ne
degoute pas, Co-
loléra anicotápa-
na.

N'attens pas, ani-
momókepa.

Ton pied est enflé, Toutácaï abou- bourouman.	Le Soleil est si chaud, qu'il met hors d'haleine les personnes, Acou- moüicáé huéïou.
Il est allé querir de l'eau, Tounáïé.	
Il est allé, querir du bois, Hueücié.	Je ne boiray pas, A- ïabouroupa, ou,
On ne l'a pas crû, Amouicapároma.	Abouroúpagon oüítaké.
C'est cela, Ano- roníbofélotín.	Donne à boire, Co- üábo, ou, Couá- boco.
Il prit, Aboïámi.	
Je n'ay pas pris, A- náboipa.	Je donne à boire, couábouïa.
Ne le prens pas. A- boipa cáco, ou,	Je ne verse pas, A- nicomápaouïa.
Aboipanigné.	Je n'ay pas soif, A- nakelipásíman.
Ceux qui prennent, Aboïátona, ou,	Jusqu'à ce que j'en aye trouué vn au- tre, Amoucou- noba feborícao,
Aboïárono.	ou feporícao.
Emporte, Amoún- coron.	De l'un, & de l'autre costé du chemin,
Qui n'est pas bruslé, Acópa.	Yeoüiniomábo- co Amouíman.
Cassaue qui n'est pas bruslée, Me- iouacópa.	

30 *Introduction à la langue des Galibis.*

Est-ce vn autre? A-
mouté catoubé-
ronan?

Ton arc ne bande
point, Anabícapa
oürába.

N'y touche pas, A-
nabópaico.

Je ne suis pas adroit,
ou propre, Anábo-
pa ipóco.

Nous sommes é-
gaux d'âge, Ana-
iáboüan.

Je n'y ay pas esté,
Anetaóüapaüeciá-
iné.

Je ne plante pas,
Anibómoüipa.

Je n'ay pas fait, A-
nicaboüípaouia.

Qui n'est pas fait,
Anicaboüíporo.

Je n'auois point

dormy qu'il estoit
iour: Oüerou ani
cáboüipa iemá
moüi.

Est-ce de ton fait
Anikérepo éné.

Que ce soit mon a-
nimal, *ou*, mon oi-
seau, Yéguemé.

Il mourra, Niroúm-
boüi alliré, *ou*, A-
nioüónin córo.

Il est mort, Aboiá-
mé nómaï, *ou*, Ni-
roúnboüi.

Je m'en vay, Anolé-
óüa, (*le même que*
Oússa iroúnbo.)

Comme cela, de la
sorte. Enóüara, *ou*,
Iróüara.

En forme de croix,
Patónebo.

Je suis las, Yakíntaï.

F I N.

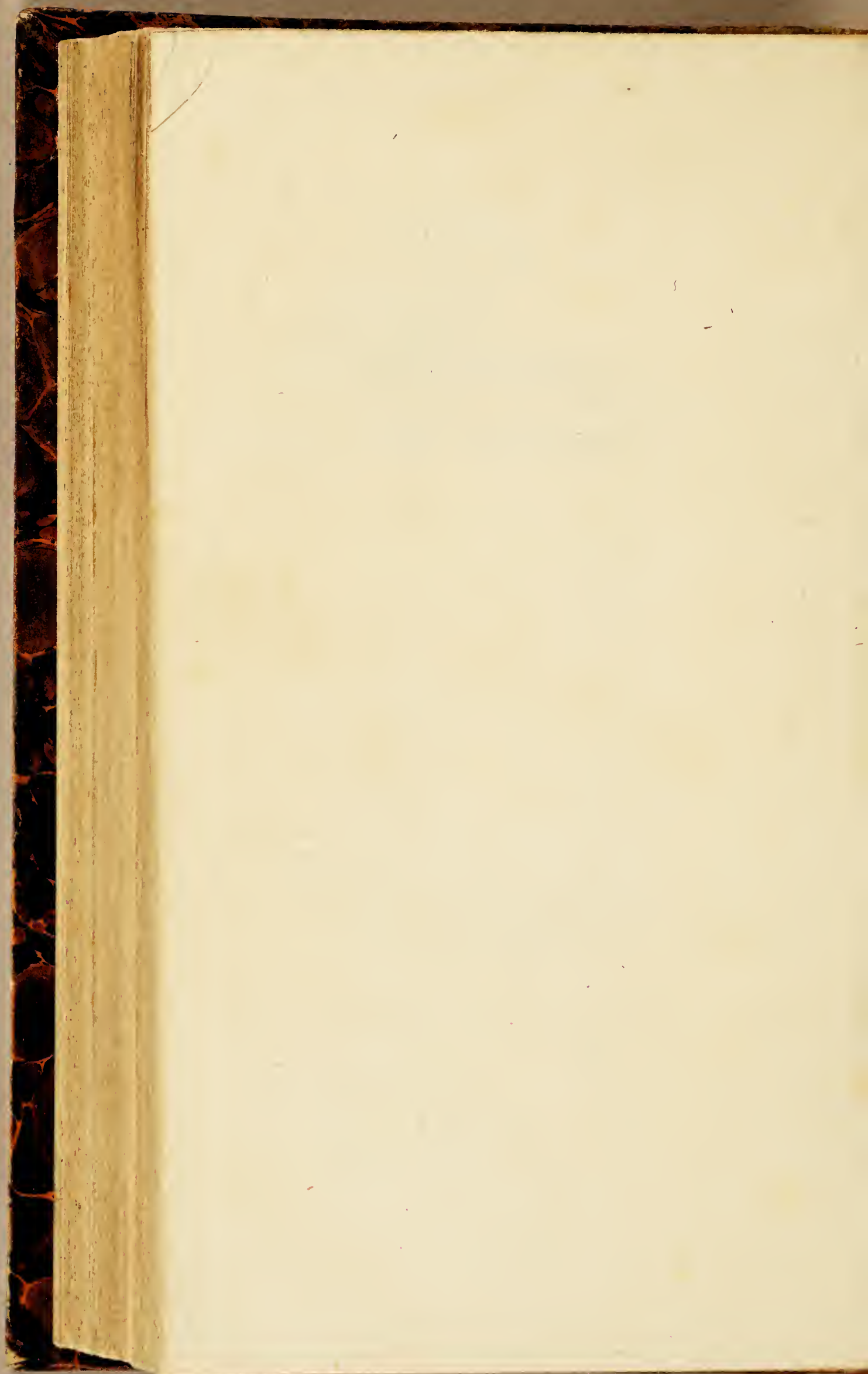
EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à
Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Ju-
ré, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reine
mere de sa Maiesté, Directeur de l'Imprimerie
Royale au Chasteau du Louure, ancien Escheuin,
Consul, & Bourgeois de Paris, d'imprimer ou
faire imprimer vn liure intitulé: *Relation des Mis-
sions des P P. de la Compagnie de Iesus dans les Is-
les, & dans la terre ferme de l'Amerique Meridio-
nale. Avec l'Introduction à la langue des Galibis,*
&c. composé Par le P. PIERRE PELLEPRAT,
de la mesme Compagnie. Et ce pendant le temps
& espace de neuf années consecutives. Avec de-
fenses à tous Libraires & Imprimeurs de l'impri-
mer, sous pretexte de déguisement ou change-
ment qu'ils y pourroient faire, à peine de confis-
cation, & de l'amande portée par ledit Priuilege.
Donné à Paris au mois de Iuillet 1655.

Signé, Par le Roy en son Conseil,

C R A M O I S Y.

3 ~~1111~~
1065



02

EA 655

P3860

c. 1



